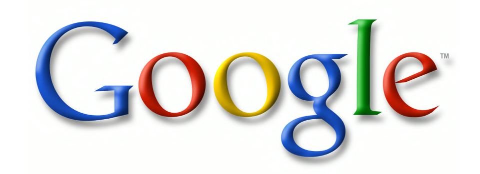
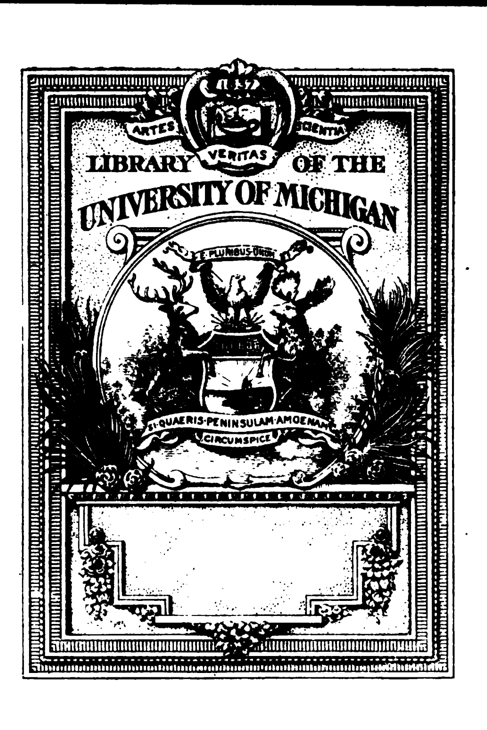



ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

L'AMOUREUX

DE LA

PRÉFÈTE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Mademoiselle Guignon (4e mille) . . . . 1 vol.
Le Mariage de Gérard suivi de **Une Ondine** (5e mille). 1 vol.
La Fortune d'Angèle (3e mille) . . . . 1 vol.
Raymonde suivi de **Le Don Juan de Vireloup** (5e mille). . . . . 1 vol.
Le Filleul d'un marquis (Nos enfants) (4e mille) . . 1 vol.
Le Fils Maugars (Nos enfants) (4e mille) . . . . . . 1 vol.
Tante Aurélie (Nos enfants) (9e mille). . . . . 1 vol.
Toute seule (5e mille). . . . . 1 vol.
Mme Heurteloup (La Bête noire) (Nos enfants) (5e mille). 1 vol.
Hélène (Nos enfants) (11e mille) . . . . 1 vol.
Sous bois (5e mille). . . . . 1 vol.
Le Journal de Tristan (3e mille). . . . . 1 vol.
L'Affaire Froideville (8e mille) . . . . 1 vol.
Gertrude et Véronique (5e mille). . . . . 1 vol.

Paris. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2. — 16401.

L'AMOUREUX

DE LA

PRÉFÈTE

PAR

ANDRÉ THEURIET

TROISIÈME MILLE

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11
1888

L'AMOUREUX DE LA PRÉFÈTE

PREMIÈRE PARTIE

I

Toujours je revois, comme au fond d'un rêve, ce coin de paysage, — le plus intime et le plus coloré qu'il y ait dans tout Juvigny. — Je me figure être encore accoudé au mur qui borde la côte des Prêtres, juste en contre-bas des terrasses où s'élevait jadis le vieux château des ducs du Barrois. — Une rangée d'acacias ombrage le chemin. Au-dessous du parapet, des jardins et des vignes dévalent en pente rapide jusqu'au fond du faubourg de Véel, dont l'unique rue sinueuse semble

tout à coup fermée par un amphithéâtre de vergers et d'arbres résineux. Les gradins de ce cirque verdoyant montent peu à peu jusqu'au Pâquis de la ville haute, qui borne l'horizon avec ses hautes masses de tilleuls et d'ormes centenaires. — En face de moi, la côte de Corotte découpe sur le ciel d'un bleu de turquoise ses contours arrondis, où quelques cerisiers interrompent seuls la ligne nue des vignobles qui tapissent entièrement les molles ondulations de ce revers de colline. — A gauche, sur la pente opposée, les maisons de Juvigny-Haut étalent au soleil leurs façades postérieures et leurs jardins en terrasses. Là, depuis la côte des Prêtres jusqu'aux massifs du Pâquis, la crête de la colline est bordée d'un cordon de bâtisses irrégulières, auxquelles une architecture fantaisiste et une coloration plus chaude donnent l'aspect d'une ville italienne. — De sveltes sapins ébranchés presque jusqu'à la cime, des ifs taillés en obélisques,

des platanes aux frondaisons luisantes, coupent çà et là les façades peintes en rose ou en jaune clair, les galeries aux minces arcatures et les terrasses grises aux pilastres massifs.

Le soleil se couche ; les heures du soir descendent légères et vaporeuses sur la ville. Tout le versant des vignes est déjà dans l'ombre ; les silhouettes élancées des sapins et des ifs s'accusent plus nettement. Du fond du faubourg fumeux, la mélodie d'un orgue monte jusqu'à moi, et, tandis que je savoure la paix de cette journée de printemps qui s'achève, j'aperçois, sur le chemin baigné de la rose illumination du couchant un tout jeune homme de mon âge qui gravit la côte d'un pas rapide et vient de mon côté. — C'est Séverin Malapert, le fils unique de l'agent-voyer en retraite. Au sortir des bureaux de la préfecture, où il est attaché comme surnuméraire, il regagne le logis paternel, — cette première maison d'angle,

au-dessus de la porte de laquelle une statuette peinte de la Vierge, avec l'enfant Jésus dans ses bras, est nichée en guise de dieu lare protecteur. — Séverin touche à ses vingt ans, mais il paraît n'en avoir que dix-huit. Son corps mince et frêle, sa figure encore imberbe lui donnent l'air d'un adolescent ; sa courte redingote serrée à la taille et blanchie aux coutures, son chapeau de paille cousue, son pantalon de lasting, ne le font pas trop valoir. Néanmoins, la coupe fine de son visage au nez aquilin, ses grands yeux bruns, ses lèvres mobiles et pures, ses longs cheveux noirs bouclant jusque sur son cou très blanc qu'encadre un col rabattu, arrêtent le regard et préviennent en faveur de ce jouvenceau, qui porte en lui quelque chose de l'élégance et de la verdeur d'une plante sauvage.

Après avoir secoué sur le seuil ses pieds poudreux, Séverin a ouvert la porte. Maintenant le crépuscule est venu. Là-haut, au-dessus des vignes de Corotte, Vesper

scintille dans le ciel encore clair; par delà les toits de la ville haute, des sonneries d'*Angelus* s'envolent; les couleurs du paysage commencent à s'effacer dans une brume bleuâtre... Une sensation d'engourdissement me rappelle à la réalité, et je me retrouve accoudé à mon bureau, les mains sur les tempes, perdu dans la contemplation rétrospective de ce paysage qui m'est resté si précis dans la mémoire, bien que je ne l'aie plus revu depuis de longues années, — depuis 1851. — Car, hélas ! il y a trente-cinq ans que, frais émoulu au sortir du collège, je regardais ainsi le soir tomber sur les coteaux de Corotte, tandis que Séverin Malapert, gravissant allègrement la côte des Prêtres, regagnait sous les acacias la petite maison d'angle de la rue du Baile...

II

Le logis des Malapert était étroit comme la vie qu'on y menait, pauvre comme la bourse de l'ancien agent-voyer. Il fallait que Mme Malapert trouvât le moyen de joindre les deux bouts avec deux mille cinq cents francs par an. Il est vrai qu'en ce temps-là le vivre coûtait moitié moins qu'à présent; puis la maison et le clos attenant avaient été apportés en dot par la mère de Séverin. On n'avait pas de loyer à payer, et la vigne située au bas du jardin donnait, bon an mal an, trois feuillettes de vin clairet, ce qui suffisait, et au delà, à la consommation du ménage.

Un corridor dallé et peint à la détrempe, perçant la maison dans sa profondeur, donnait accès dans une salle à manger,

servant aussi de salon de réception. Cette pièce lambrissée, que Mme Malapert entretenait dans un état de méticuleuse propreté, était meublée d'une table ronde recouverte de toile cirée, d'une haute armoire à linge en chêne verni, d'un buffet-crédence et de chaises de paille. La cheminée, peinte en imitation de marbre, était garnie de vases de fleurs artificielles sous globe et d'une pendule d'albâtre. Le plancher, scrupuleusement lavé, avait été passé à l'encaustique et frotté dans la partie qui longeait les murs, et où les chaises se trouvaient symétriquement rangées; devant chaque siège, un rond de sparterie protégeait le lustre de cette étroite bande de parquet luisant. Aux fenêtres, des tringles maintenaient de petits rideaux de mousseline légèrement écartés à chaque coin pour permettre à la maîtresse du logis d'épier le va-et-vient de la rue, quand, dans l'embrasure d'une croisée, elle travaillait en face de sa table à ouvrage. —

Aux murs, des lithographies encadrées représentaient des sujets de sainteté. — Une porte vitrée s'ouvrait au fond sur la cuisine, d'où l'on communiquait directement avec le jardin. — A l'extrémité du corridor, un escalier, droit comme une échelle, conduisait au premier étage, où se trouvaient deux chambres à coucher, et de là gagnait le grenier, où une petite pièce, donnant sur les vignes, servait de dortoir et de cabinet de travail à Séverin.

Dans cette demeure froide et nue, on vivait parcimonieusement et solitairemeut. Point de servante ; une femme de ménage venait seulement deux heures chaque matin pour faire le gros ouvrage. Mme Malapert préparait elle-même les repas. On déjeunait de café au lait ; on dînait à midi d'un potage, d'un plat de viande et d'un légume, et le soir, à huit heures, on soupait des restes du dîner et d'une salade. Rarement un extra, plus rarement encore un dîner en ville. Le

rigide M. Malapert, ayant pour principe « qu'on ne doit jamais accepter ce qu'on ne peut pas rendre », refusait impitoyablement toute invitation. De loin en loin seulement, en hiver, quelque voisin venait jouer au piquet ou à la *brisque*. Alors on tirait de l'armoire une bouteille de *fignolette*, liqueur fabriquée avec du vin doux et des épices, et l'on mangeait des marrons rôtis sous la cendre. On ne se ruinait pas en toilette : Mme Malapert prolongeait pendant cinq ou six années la durée de ses robes et de ses chapeaux ; M. Malapert portait en semaine un habit-veste de gros drap et un gilet de laine tricotée ; pour les grands jours, il avait une redingote noire « dont il ne voyait pas la fin ». La garde-robe de Séverin était des plus élémentaires. Mme Malapert avait des doigts de fée pour rapetasser et rallonger les vieux vêtements, et, bien que son amour-propre en souffrît, le jeune homme devait se contenter de grosses chemises lessivées à

la maison et de chaussettes tricotées par sa mère. C'était grâce à ces prodiges d'économie qu'on avait pu mettre de côté deux mille francs, destinés à acheter un remplaçant à Séverin, au cas où il amènerait un mauvais numéro à la conscription.

On eût été tenté de penser que la mesquinerie de cette existence liardeuse avait forcément influé sur l'esprit et les goûts de Séverin ; au contraire, par une de ces lois bizarres qui font naître de parents ridiculement laids une fille charmante, le rétrécissement d'une vie pauvre et nue avait développé dans cette jeune âme toute une poussée de sève poétique. A la vérité, le prosaïsme du milieu dans lequel il grandissait rendait le jeune homme timide et réservé ; mais cette contrainte purement matérielle ne donnait que plus de force aux élans de l'esprit. Séverin était doué d'une sensibilité et d'une imagination très vives. Après avoir achevé de bonnes études classiques au col-

lège de Juvigny, il avait manifesté le désir de se préparer à l'École normale ; malheureusement, les époux Malapert ignoraient totalement ce que c'était que cette institution qu'ils assimilaient à l'école normale du département ; de plus, comme à beaucoup de bourgeois de province, la carrière du professorat leur répugnait. Simon Malapert décida que son fils entrerait dans les bureaux de la préfecture, où il avait conservé des amis qui pourraient pousser le jeune surnuméraire à quelque bonne perception. Il enjoignit donc à Séverin de ne plus penser à ses lubies littéraires, et celui-ci dut obéir. Il y avait déjà huit mois qu'il était attaché aux bureaux de la 1re division, quand, par cette lumineuse soirée de la fin de mai, il regagnait la maison de la rue du Baile.

Lorsqu'il pénétra dans la salle du rez-de-chaussée, il trouva sa mère en train de disposer sur la table sans nappe la viande froide et la salade du souper, tandis que le

père remontait de la cave avec le panier à bouteilles.

Simon Malapert, vêtu de son tricot de laine, grand, sec et maigre, bien conservé pour un homme de soixante-cinq ans, avait de petits yeux froids, masqués par des lunettes bleues. Son nez pointu, son front étroit, son menton carré, orné d'un collier de barbe grise, donnaient l'impression d'un homme à idées arrêtées, pratiques et terre à terre; d'un esprit méticuleux, correct et borné. Il s'était marié à quarante ans passés avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Claudette Malapert, petite, proprette, habillée de lainage sombre avec son visage d'un blanc de cire, ses yeux baissés, ses cheveux encore noirs, plaqués en minces bandeaux sur les tempes, avait l'air d'une nonne. Ses travaux de ménagère l'absorbaient tout le jour, et son esprit peu cultivé tournait méthodiquement dans le cercle monotone et restreint des besognes domestiques. Elle ne se distrayait

de ses devoirs de ménagère que pour faire de longues stations à l'église, étant fort dévote et scrupuleusement pratiquante. Elle aimait son fils d'une tendresse calme, un peu moutonnière, et craignait son mari comme le feu.

— Tu rentres tard ! dit-elle à Séverin, en plaçant les trois chaises autour de la table ; viens vite manger, car je ne voudrais pas manquer le salut, et nous n'avons plus qu'une demi-heure devant nous.

— Nous allions souper sans toi, ajouta Simon Malapert en dépliant sa serviette, car tu sais, moi, je suis réglé comme un papier de musique et je n'attends personne! Je parie que tu as été flâner à la ville basse.

— Non, répondit Séverin en s'essuyant le front, je suis venu tout droit du bureau ; nous avions une besogne supplémentaire... On a voulu mettre tout à jour, car on attend demain le nouveau préfet.

— Ah! il arrive enfin!... Que dit-on de

lui?... Était-il déjà dans l'administration?

— M. de Grandclos était maître des requêtes au conseil d'État.

— Bon!... On sait du moins d'où il sort, celui-là!... Son prédécesseur avait été bombardé préfet par Cavaignac sans avoir jamais mis les pieds dans les bureaux... C'était le troisième en deux ans. De mon temps, un préfet restait chez nous une dizaine d'années, et de cette façon le département était bien administré... Espérons que le nouveau durera plus que l'ancien.

— Je crois que oui... Il passe pour être très dévoué au prince-président.

— Espérons aussi, ajouta Mme Malapert, qu'il aura des principes religieux... Son prédécesseur n'allait jamais à l'église.

— Bah! je ne lui demande pas d'être un mangeur de messes, répliqua Simon Malapert; qu'il soit seulement un homme d'ordre, point brouillon, ennemi des passe-droits, et qu'il n'amène pas avec lui des créatures à

caser aux dépens des employés de la localité.

— Non... Il paraît qu'il arrive seul, sans avoir choisi de secrétaire.

— Ah!... alors il est probable qu'il attachera à son cabinet quelque employé des bureaux... Eh! eh! gamin, si tu avais du savoir-faire, ce serait là une bonne occasion de te pousser... Tu as une belle plume, tu tournes joliment la phrase... Tâche donc de te mettre en relief et de gagner sa confiance.

— Oh! reprit Séverin en riant, vous voyez les choses d'un peu loin... Je n'ai pas tant d'ambition.

— Et pourquoi pas? s'écria à son tour sa mère; tu as été bien élevé, tu as bonne mine... Avec de la conduite et de la persévérance, on arrive à tout!...

Cependant on avait dépêché le souper. Tandis que le père et le fils s'attardaient à déguster un carré de fromage du pays, Mme Malapert, coiffée d'un chapeau de paille

noire, enveloppée dans son tartan, son paroissien à la main, s'était hâtée de se diriger vers Saint-Étienne, dont la sonnerie annonçait le salut aux fidèles du mois de Marie. La nuit descendait peu à peu. Après avoir fait de compagnie une vingtaine de tours dans le jardin, les deux hommes se souhaitèrent le bonsoir. Simon Malapert, fatigué d'une après-midi passée à *chaver* sa vigne, déclara qu'il allait se coucher, et Séverin gagna sa chambre, située sous les toits.

Cette chambre, dont les poutres grossièrement équarries saillaient hors du lattis du plafond, ouvrait sa double fenêtre cintrée sur la campagne. Un lit de fer, une armoire pour les hardes, une bibliothèque de bois blanc encombrée de vieux livres, une table et deux chaises, composaient tout le mobilier. Si pauvre que fût ce réduit, Séverin s'y réfugiait avec joie et s'y trouvait comme en un palais, car il y était libre; il pouvait y rêver à loisir et y revêtir ses pensées de robes

couleur de temps, comme des princesses de féerie. En s'endormant, il voyait par les vitres sans rideaux la procession des étoiles; le matin, en été, il était réveillé par le gazouillis des hirondelles; dans le jour, il avait les yeux réjouis par le moutonnement des bois à l'horizon et par la blanche fuite des nuages.

Ce soir, dès qu'il se fut enfermé chez lui, il alla chercher dans un recoin de l'armoire une bougie achetée en cachette, la fixa dans un chandelier de cuivre et l'alluma, heureux de consacrer sa soirée à la lecture d'un de ses livres favoris. — Bien qu'il eût renoncé à l'enseignement, il n'avait pas fait à sa famille l'entier sacrifice de ses goûts littéraires. Le fonds de la bibliothèque municipale, ouverte à tous, satisfaisait amplement son amour pour la lecture. Il y trouvait ses auteurs préférés: les écrivains grecs et les poètes de la Renaissance. — Pour le moment, il se délectait en lisant *Daphnis et Chloé* dans

la traduction d'Amyot. Il en était arrivé au passage où Philétas explique aux deux adolescents ce que c'est que l'amour, et il s'arrêtait avec un plaisir toujours nouveau à ce passage : — « Amour est un dieu, mes enfans, jeune, beau et qui a des aisles... Il cherche les beautés et fait voller les cœurs des hommes, ayant si grand pouvoir que le grand Jupiter mesme n'en a point tant : il domine sur les élémens, sur les étoiles et sur ceulx qui sont dieux comme luy... Toutes les fleurs sont ouvrage d'amour, toutes les plantes et tous les arbres sont de sa facture ; c'est par luy que les rivières coulent et que les vents soufflent... » — Séverin avait été élevé prudemment et rigidement dans l'austère maison de la rue de Baile ; il était jusqu'alors resté chaste, bien que brûlé de désirs qui le poursuivaient jusque dans son sommeil. La surveillance maternelle, et surtout une grande timidité jointe à une délicatesse native, l'avaient empêché de succomber à de

vulgaires tentations; mais il n'en était pas moins préoccupé de l'amour et dela femme. Sa solitude même et la lecture de ses poètes préférés l'entretenaient dans un continuel rêve voluptueux. Si les triviales plaisanteries et les grossières prouesses amoureuses de ses camarades de bureau lui répugnaient, il n'en était que davantage hanté par les poétiques images de l'amour païen. Parfois, sentant son cœur battre jusque dans sa gorge, il laissait là son livre et allait appuyer son front contre l'embrasure de la fenêtre ouverte. — Les étoiles qui palpitaient dans le ciel de mai avaient l'air de se railler de ses soupirs, l'odeur alanguissante des acacias en fleur le grisait, et, dans le calme de la nuit, il se forgeait de tendres romans d'amour. Pendant des heures il habitait de chimériques châteaux en Espagne, en compagnie d'héroïnes moitié réelles, moitié imaginaires. Il y en avait une surtout qui revenait chaque soir se mêler à ses rêveries: — une petite

modiste, toute mignonne, avec un profil de vierge et des yeux couleur pervenche. Chaque jour, dans la rue de la Préfecture, Séverin l'apercevait derrière la vitrine d'un magasin, penchée sur une forme de chapeau; quand il passait, la jeune ouvrière relevait la tête ; ils se regardaient, et le jeune homme emportait à son bureau le souvenir de ce joli profil encadré dans des bandeaux crépelés. Un soir même, à la brune, il l'avait suivie, — de loin, — tandis qu'elle portait une commande à quelque cliente. Bien que la rue fût déserte, il n'avait jamais osé l'accoster. Les femmes lui inspiraient une crainte respectueuse; à l'idée d'aborder cette jeune fille pour lui parler d'amour, son cœur s'arrêtait dans sa poitrine, ses jambes chancelaient. Mais une fois rentré dans sa chambre d'étudiant, en face de la nuit silencieuse, il redevenait audacieux, et en imagination il adressait à la modiste d'ardentes déclarations; il baisait le bout de ses doigts bleuis par l'ai-

guille, il faisait pleuvoir des caresses sur les crépelures de ses cheveux châtains. — Ah! si la grisette, qui peut-être, elle aussi, rêvait d'amour en tirant son aiguille, avait pu se douter des trésors de tendresse enfermés dans le sein de ce jouvenceau, comme une eau vive au fond d'un réservoir muré!... Mais elle ne savait rien, et ainsi ces deux désirs avaient fermenté l'un près de l'autre, tout en s'ignorant...

Pareil à un sauvage papillon qui voltige sur toutes les plantes sans s'y poser, l'amour de Séverin effleurait de l'aile toutes les jeunes femmes entrevues, sans oser s'arrêter sur l'une d'elles. Le monde réel ne lui suffisait pas; il inventait d'idéales amoureuses. Il imaginait une noble passion pour quelque grande dame, rencontrée par hasard, comme une nouvelle Rosalinde, à la lisière des forêts prochaines. Il répandait à ses pieds de ferventes adorations; il la rêvait belle, imposante, mystérieuse et tendre. Elle devinait

son amour et l'encourageait ; ils échangeaient leurs confidences et leurs caresses dans les allées profondes des bois. Elle l'arrachait à ses vulgaires besognes de gratte-papier ; elle lui suggérait de plus hautes ambitions ; elle lui ouvrait une carrière plus digne du talent qui sommeillait en lui. Soutenu par cet amour fécondant et généreux, il s'élançait hardiment vers une vie nouvelle et devenait célèbre. Toutes les couronnes de gloire qu'il recueillait, il les mettait aux pieds de l'idéale inconnue, et, pour le rendre royalement heureux, elle n'avait qu'à les ramasser... Elle se faisait son inspiratrice et lui, son chevalier servant. Comme il l'aimait !... Heureux de languir de volupté à ses genoux, d'épier sa volonté dans un coup d'œil, d'obéir au moindre caprice ; — prêt à se dévouer, prêt à mourir pour elle, le jour où elle l'exigerait...

Et tandis qu'il poursuivait ce roman d'amour, toujours interminé, toujours re-

commencé, la chanson des rossignols épars là-bas, dans les vergers de la ville haute, arrivait jusqu'à lui par lambeaux et brodait d'un accompagnement de notes passionnées le rêve qu'il faisait tout éveillé. Et cela durait longtemps, par delà minuit, jusqu'à ce que les yeux de Séverin se fermassent à demi. Alors il se déshabillait d'un geste alourdi, gagnait son lit, s'y endormait délicieusement ; et, de temps à autre, secoué par un soubresaut nerveux, il entendait à travers son sommeil la mélodie amoureuse des rossignols, qui se prolongeait jusqu'au petit matin.

III

Les bureaux de la préfecture, situés au rez-de-chaussée, donnaient partie sur la cour et partie sur les jardins de l'hôtel. Les pièces affectées à la première division étaient desservies par un long couloir communiquant avec le cabinet du préfet. Indépendamment d'un chef réviseur qui travaillait séparément, le personnel de la première division se composait de deux chefs de bureau, d'un commis d'ordre, d'un expéditionnaire et d'un surnuméraire, occupant tous en commun une vaste salle dont les deux fenêtres s'ouvraient sur la partie boisée des jardins. — Cette pièce, haute de plafond, garnie de la base aux corniches d'un

revêtement de casiers et de cartons bleus, avait pris, grâce à la fumée du poêle en hiver et à la poussière des dossiers en toute saison, une teinte grisâtre qui en accentuait encore l'aspect maussade. Des rideaux de serpillière verte, jaunis aux plis, pendaient lamentablement aux embrasures des croisées. L'orifice de la cheminée était bouché, mais un poêle de faïence enfonçait ses tuyaux bizarrement coudés dans la maçonnerie du trumeau, sur la nudité duquel la suie avait coulé en rigoles brunes. — Dans l'axe de l'une des fenêtres se dressaient dos à dos, séparés par une double muraille de casiers et de cartons, les bureaux des deux chefs, MM. Nivard et Léchaudel, — avec l'accompagnement réglementaire de la corbeille destinée aux vieux papiers et du fauteuil canné à rond de cuir. Plus loin, sur le même plan, deux tables également juxtaposées étaient réservées au commis d'ordre Blouet et à son neveu Aristide Péchoin, l'expédition-

naire. Enfin, dans l'embrasure de la fenêtre, se trouvait placée la petite table de travail de Séverin Malapert.

Blouet, le commis d'ordre, arrivait le premier, au coup de huit heures. Petit, replet, le menton et les joues rasées, le teint fleuri comme une pomme d'api, très vert encore à soixante ans, il s'absorbait dans sa besogne et ne se permettait d'autre distraction que la pêche à la ligne, les dimanches. Robuste en dépit de cette vie casanière, ayant l'âme chevillée au corps, il était fier de sa belle santé et montrait une dédaigneuse pitié pour son neveu Péchoin, célibataire bilieux et maniaque, qui se médicamentait sans cesse et racontait au bureau les péripéties de ses purges et de ses digestions. Du reste, l'oncle et le neveu, en dépit de leur proche parenté et de leur étroit voisinage quotidien, vivaient dans un état perpétuel d'agressive contradiction. Quand, l'hiver, Péchoin, très frileux, fourrait une bûche dans le poêle, le

sanguin Blouet se plaignait de la chaleur et réclamait l'ouverture d'une fenêtre. Si l'oncle, à la veille d'une partie de pêche, se frottait les mains en regardant le ciel clair, le neveu s'évertuait à lui démontrer que le baromètre était à la pluie. Blouet était conservateur, et Péchoin progressiste. L'un habitait la ville haute; l'autre la ville basse, et chacun combattait à qui mieux mieux pour son quartier. Par une loi de parallélisme bizarre, le même esprit d'opposition se manifestait dans les relations des deux chefs. Travaillant sans cesse en tête-à-tête, ils se jalousaient et s'espionnaient, ce qui explique la double muraille de cartons édifiée pour isoler leurs bureaux mitoyens. Tous deux s'occupaient sournoisement de travaux étrangers à la besogne préfectorale. Léchaudel, qui demeurait dans la banlieue, élucubrait un *Traité de la taille du poirier et du pommier en fuseau;* Nivard, de son côté, piochait l'histoire locale et publiait

dans les journaux du cru des études archéologiques dont le style baroque et prétentieux provoquait les railleries de Léchaudel.

Entre ces deux couples hostiles, Séverin Malapert se tenait sur la réserve, s'enfermant le plus possible dans ses rêveries et subissant avec une résignation ennuyée le contact de ces bureaucrates, dont les mesquines discussions lui tombaient sur le cerveau comme une pluie menue et endormante. — Lorsqu'il arriva au bureau, le lendemain d'une de ces longues veilles employées à bâtir d'amoureux châteaux en Espagne, il se trouva seul avec le commis d'ordre qui revêtait son veston de travail.

— Bonjour, jeune homme, bonjour! dit l'oncle Blouet; nous sommes seuls exacts ce matin... Ces messieurs Léchaudel et Nivard sont allés hier à la première soirée du préfet, et naturellement ils dorment encore... Quant à mon neveu, il est sans doute occupé à se

droguer... Je vais lui tailler de la besogne en attendant!...

Soulevant une brassée de dossiers, il les empilait avec un rire muet sur le pupitre de Péchoin.

— Ne trouvez-vous pas, monsieur Blouet, que cela sent le renfermé ici? insinua Séverin, qui regardait le jardin très fleuri et les platanes ensoleillés. — Sur un signe affirmatif du commis d'ordre, il ouvrit l'une des croisées, et une bouffée d'air frais entra dans le bureau avec des parfums de chèvre-feuille.

Au même moment, le chef Nivard apparut, la tête renversée en arrière, la démarche solennelle; il salua d'un air rogue, échangea son chapeau de soie contre une calotte de velours et toussa gravement. Léchaudel le suivait de près, vêtu de coutil, une rose à la boutonnière. Les deux employés se souhaitèrent un bonjour cérémonieux et maussade, puis s'installèrent à leur bureau, Léchaudel

en sifflotant, Nivard en se mouchant avec un bruit d'orgue. Le commis d'ordre, pendant ce temps, classait dans les cartons les dossiers revenus de l'expédition.

— Vous assistiez à la soirée d'hier, messieurs, dit-il; vous êtes-vous amusés?

— Considérablement, répondit Léchaudel; les rafraîchissements étaient abondants et de premier choix.

— J'ignore ce qu'étaient les rafraîchissements, répliqua Nivard d'un ton pointu; quand je suis invité quelque part, je me fais une loi de ne pénétrer au buffet que pour y conduire les dames... Mais je puis affirmer que la réception était brillante et les salons émaillés de fleurs...

— En vile prose, interrompit ironiquement Léchaudel, cela signifie qu'il y avait des massifs de rosiers dans les encoignures.

— L'accueil de M. le préfet, poursuivit Nivard sans regarder l'interrupteur, était hospitalièrement affable, et Mme la préfète

faisait les honneurs de ses salons avec une bonne grâce... analogue.

— Style d'archéologue! rima Léchaudel.

— Monsieur, riposta aigrement Nivard, je méprise vos épigrammes... Ne vous occupez pas plus de mon style que je ne m'occupe, moi, de vos poiriers en fuseau!

— Mme de Grandclos est-elle jolie? demanda Séverin pour changer la conversation, qui menaçait de s'envenimer.

— Irréprochablement charmante! proclama Nivard.

— Blanche comme un lis, le corps souple comme une vigne, les yeux plus bleus que mes campanules! ajouta Léchaudel.

Cette description fleurie fut brusquement interrompue par l'irruption de l'expéditionnaire Péchoin, qui apparut essoufflé par une course précipitée.

— Votre montre retarde, monsieur Péchoin! remarqua sarcastiquement Nivard.

— Excusez, messieurs, répondit l'expédi-

tionnaire en s'essuyant le front; ce matin je me suis senti le corps échauffé et j'ai été prendre un grand bain.

— Dans la rivière? demanda l'oncle Blouet.

— Non, un bain chaud.

— Tu prends des bains chauds, toi ! s'exclama dédaigneusement le commis d'ordre.

— Oui..., et vous, mon oncle?

— Moi, jamais!

— C'est du propre! marmotta Péchoin en passant ses manches de lustrine.

— Je suis aussi propre que toi, infirme!... Quand le corps est sain, il se nettoie de lui-même...

Séverin, le front dans ses deux mains, semblait perdu dans la lecture d'un volume de circulaires et ne prêtait aucune attention à cette discussion triviale. L'esprit frappé par les images dont s'était servi Léchaudel pour dépeindre Mme de Grandclos, il songeait à cette jeune préfète blanche et svelte avec des yeux bleus. Pour que la beauté de cette

dame eût échauffé une imagination aussi prosaïque que celle du chef, il fallait qu'elle fût réellement remarquable. Il souhaitait de la voir et de l'admirer à son tour. Incessamment préoccupé de son idéal féminin, Séverin recommençait déjà, en compagnie de cette héroïne inconnue, ses romanesques promenades au pays du Tendre... Il fut tiré de sa rêverie par une toux discrète et significative de son voisin, l'expéditionnaire Péchoin.

« Hum! hum! » faisait Aristide, en clignant de l'œil dans la direction de la fenêtre ouverte...

Le jeune homme releva la tête, regarda du côté de la fenêtre, et la surprise qu'il éprouva lui empourpra les joues.

Contournant lentement les massifs de pivoines et de rhododendrons épanouis autour de la pelouse, une jeune femme de vingt-huit ans environ venait d'apparaître en face des croisées. Ne se doutant pas probablement qu'on pût l'apercevoir du fond

des bureaux, elle marchait à petits pas, cueillant çà et là une tige fleurie pour grossir la gerbe qu'elle tenait serrée contre sa poitrine ; — de sorte que Séverin eut le loisir de la contempler tout à son aise.

Elle était vêtue d'un peignoir de soie légère, ajusté à la taille. L'étoffe souple à raies roses sur fond crème, balayant le sable de l'allée, drapait à souhait son corps svelte aux harmonieuses rondeurs. Elle était nu-tête et coiffée à la mode de cette époque déjà lointaine : les cheveux noirs relevés en rouleaux crêpés au-dessus du front et tombant en deux *repentirs* le long des joues. Ainsi encadré, son visage paraissait d'une blancheur éblouissante. Les yeux bleu foncé, très fendus et bordés de cils bruns épais, avaient une expression souriante, pleine de caresses, et ce sourire caressant voltigeait, même au repos, sur deux lèvres très rouges aux coins retroussés. De cette grande et belle personne émanait une grâce onduleuse et

enveloppante, qui eût mis en défiance un observateur plus expérimenté que Séverin. Cet ensemble câlin trahissait une femme experte en coquetteries félines, habituée à se servir de sa beauté comme d'un appât pour enjôler les cœurs naïfs. Il y avait dans ses manières une distinction acquise avec effort plutôt que la distinction native de la patricienne. Mais le jeune Malapert n'était pas à l'âge où l'on démêle ces nuances, et il fut incontinent ensorcelé. — La préfète marcha nonchalamment jusqu'à vingt pas de la fenêtre; mais, arrivée là, elle devina sans doute qu'elle était observée. Ses yeux se relevèrent et se fixèrent tout à coup sur la figure attentive et extasiée de l'employé. Pendant un quart de seconde les regards se croisèrent, puis Mme de Grandclos disparut derrière un massif d'aubépines roses.

— Chouette, hein! la patronne? chuchota Péchoin au surnuméraire, en se servant de sa main comme d'un porte-voix.

Mais Séverin ne répondit pas même par un signe. Les yeux tournés vers le jardin, il espérait encore que Mme de Grandclos reparaîtrait à l'autre extrémité de la pelouse. Il la trouvait exquisement belle..., tout autre chose que les dames les plus élégantes de la société de Juvigny. Pour la première fois ses romanesques imaginations prenaient un corps, et cette fois la réalité semblait de beaucoup supérieure au rêve. Toute l'âme du jeune homme, passée dans ses yeux, était comme attachée aux verdures du jardin. L'ignoble bureau avec ses cartons crasseux, son plafond enfumé, son carrelage brisé, n'existait plus. Séverin n'entendait plus ni le froissement des paperasses, ni les plumes grinçantes, ni les toux solennelles de Nivard ou les ineptes réflexions de Péchoin. Il planait au-dessus des misérables vulgarités de la vie et sentait en lui sourdre une joie mystérieuse, une joie sans cause précise, mais délicieuse et fondante comme une pêche mûre. Là-bas,

par-dessus les platanes du jardin, il prêtait l'oreille au limpide carillon des cloches de Saint-Étienne... Jamais leur sonnerie n'avait été aussi chantante ni aussi en harmonie avec l'état de son cœur.

Il fut réveillé de son extase par le tintement grêle et impérieux d'une sonnette administrative, dont le timbre n'avait rien de commun avec l'argentin carillon de l'église. Et tandis qu'il avait peine à se retrouver au sortir de son rêve, la voix traînante d'un garçon de bureau l'interpella :

— Monsieur Malapert, M. le chef de division vous demande !

Le chef de division était occupé à dépouiller le courrier. Il se tourna à demi vers Séverin, qui venait d'entrer timidement dans le cabinet :

— Jeune homme, commença-t-il, vous m'avez été particulièrement recommandé par un ami de votre père ; on me dit que vous êtes intelligent et que vous maniez très

joliment la plume... Je vais vous mettre à l'épreuve. — Dimanche prochain, M. le préfet et les autorités municipales inaugurent le nouveau lycée, et le lendemain les journaux rendront compte de la fête. Il a paru convenable qu'à cette occasion le journal de la préfecture souhaite dignement la bienvenue au premier fonctionnaire du département et fasse ressortir les qualités hors ligne qui ont guidé le choix du prince-président. L'article à insérer demandera du tact et de l'adresse; or le rédacteur en chef de notre journal est absent, et il serait imprudent de confier ce travail à un journaliste en sous-ordre. Nous avons donc décidé que ce compte rendu serait rédigé dans nos bureaux et envoyé d'office au journal. Mes multiples occupations ne me permettent pas de me charger de cette besogne, et, d'un autre côté, je me méfie du style de M. Nivard. Dans ces circonstances, j'ai songé à vous. Vous recevrez une invitation à la fête de dimanche et vous en rendrez

compte le soir même. Tout en insistant sur les mérites de M. de Grandclos, vous aurez aussi à glisser quelques mots aimables pour notre nouvelle préfète. Il faudra apporter dans cet éloge beaucoup de délicatesse et de mesure, mais, si vous y réussissez, votre article, qui sera lu par M. le préfet, ne manquera pas d'attirer l'attention de ce haut fonctionnaire et d'influer avantageusement sur votre avenir... Réfléchissez mûrement à tout cela, jeune homme, et surtout soyez discret!... Maintenant, allez et faites-nous de bonne besogne!

Sans écouter les remercîments que murmurait Séverin, le chef de division le congédia d'un geste, et le surnuméraire se retira ébaubi.

Quand, à midi, il quitta son bureau, il prit le plus long pour rentrer à la ville haute. Il marchait d'un pas triomphant par les rues, la tête redressée et les yeux épanouis. Il lui semblait qu'il en-

trait cette fois sérieusement dans la vie et qu'il y entrait par une porte dorée. — Cette belle préfète, entrevue ce matin même, devait-elle être la bonne fée destinée à transformer d'un coup de baguette son présent humble et obscur en un glorieux avenir ?... — Déjà Séverin roulait dans sa tête des phrases enthousiastes à l'adresse de Mme de Grandclos, des phrases délicatement lyriques, qu'il se promettait de placer dans son article. Le bonheur illuminait si radieusement son visage, lorsqu'il s'assit à la table de famille, que son père et sa mère s'en aperçurent :

— Tu as l'air bien ragaillardi, ce matin ! observa railleusement l'ancien agent-voyer ; le nouveau préfet t'a-t-il donné une gratification ?

— Il m'a donné mieux que cela ! avait bonne envie de répondre Séverin ; mais il se souvint qu'on lui avait recommandé la discrétion. Il mit une sourdine à son allégresse,

et se borna à annoncer qu'il serait invité à l'inauguration du lycée.

L'invitation arriva en effet le soir même, et le dimanche d'après, Séverin, ayant revêtu sa redingote de gala, assista à la fête.

La cérémonie avait lieu dans la cour du lycée, décorée à cette occasion de drapeaux et de feuillages. Au fond, une estrade, protégée par une tente de coutil, avait été réservée pour les personnages officiels. Là siégeaient le préfet, le tribunal, la municipalité, le corps enseignant et le clergé. En face et au premier rang, entourée de femmes de fonctionnaires, Mme de Grandclos était assise, étrennant une toilette commandée tout exprès à Paris. Bien que les dames de Juvigny eussent, pour cette fête, arboré des toilettes à sensation, leurs robes aux couleurs peu harmonieuses et leurs chapeaux surchargés d'ornements prétentieux ne faisaient que mieux valoir la simplicité raffinée de l'ajustement de la préfète. — Séverin, blotti dans

une encoignure, n'avait d'yeux que pour cette jeune femme, qu'il avait déjà proclamée intérieurement l'arbitre de ses destinées, la souveraine de son cœur. En la regardant, il comprenait pour la première fois la différence qui existe entre l'élégance provinciale et l'élégance parisienne. Le corps souple de Mme de Grandclos semblait ne faire qu'un avec sa robe de soie mauve, tandis que les formes gauches des dames du cru paraissaient avoir été introduites de force dans leurs corsages rigidement busqués et leurs jupes à volants. Cécile était coiffée d'un de ces chapeaux ronds à bords plats, garnis de dentelle, qui commençaient alors à être à la mode. — Rien n'était plus charmant que cette coiffure, et les femmes dont la jeunesse a coïncidé avec les premières années du second empire ont dû certainement en garder un souvenir heureux. — La dentelle noire qui retombait comme une frange autour des bords plats du chapeau voilait mystérieuse-

ment la partie supérieure du visage, et, sous ce voile transparent, les yeux brillaient comme à travers un loup. — Ceux de Mme de Grandclos prenaient dans cette ombre mobile un éclat plus caressant et plus velouté, tandis que la pleine lumière, baignant le bas de la figure, avivait la blancheur de son teint et la rougeur de ses lèvres. Ce séduisant contraste achevait de porter le désordre dans le cœur de Séverin. Il n'avait plus de regards que pour ces ensorcelants yeux bleus et ces attirantes lèvres rouges. Il n'entendait pas un mot des discours officiels qui alternaient avec des morceaux de musique militaire. Toute la pompe et tout le prestige de la fête se résumaient pour lui dans la beauté de Mme de Grandclos.

Il était dans l'âge bienheureux où l'on s'abandonne à la volupté de ses sensations, sans les analyser et sans calculer les conséquences de l'entraînement subi. La femme du préfet était placée à une telle hauteur, re-

lativement à un mince et obscur plumitif de son espèce, qu'il ne lui venait pas un moment l'idée d'un rapprochement possible entre lui et cette reine de beauté. Mais l'impossibilité même d'une réalisation donnait plus de hardiesse à ses désirs. Les rêves des platoniques et des mystiques sont d'autant plus ardents qu'ils se maintiennent dans le domaine de l'imagination pure ; ne pouvant point pécher par action, les amoureux de cette sorte pèchent par pensée. Séverin s'élevait en esprit jusqu'aux régions supérieures où trônait la nouvelle préfète. Il s'abandonnait avec une joie sourde à l'ivresse du vertige que lui faisait éprouver la contemplation des beautés apparentes ou voilées de cette élégante jeune femme. Son regard, rendu audacieux par la distance et surtout par la conscience de l'obscurité où il était noyé, se promenait avec délectation sur ces formes féminines si délicieusement parées. Séverin avait l'art de jouir beaucoup par les yeux. Il

savourait la blancheur pulpeuse des chairs, la grâce des lignes fuyantes, la souplesse des étoffes enveloppant le corps d'une caresse soyeuse. Il goûtait ces voluptés de la vision avec la sensualité d'un de ces insectes à élytres mordorées qui se roulent dans les roses et en boivent le parfum.

Quand la fête fut finie, il alla s'enfermer dans sa chambre et écrivit d'un seul jet l'article destiné au journal de la préfecture. — L'amour met de la poésie sur tout ce qu'il touche. De cette cérémonie d'inauguration, aussi banale en somme que la plupart des fêtes officielles, Séverin fit une description colorée, agrandie, idéalisée par ses propres émotions. Il trouva des qualifications heureuses pour caractériser l'éloquence affable du nouveau préfet; il fit de discrètes et délicates allusions à la beauté de Mme de Grandclos, à l'éclat et au charme que la présence de la jeune préfète avait répandus sur cette réunion de « hauts fonctionnaires et d'émi-

nents professeurs ». Il ajouta que cette fête, donnée pour inaugurer un édifice destiné à la jeunesse lettrée, ne comportait pas seulement une pompe solennelle et de graves discours; il fallait aussi qu'on y sentît passer une irradiation de grâce et de poésie, et il insinua que Mme de Grandclos avait apporté avec elle ce poétique rayon.

L'article parut dans le journal du lendemain, sans signature, et piqua vivement la curiosité du public de Juvigny. Les employés de la préfecture le commentèrent longuement dans les bureaux.

— C'est tapé! s'écria Aristide Péchoin, — et pour la première fois l'oncle Blouet partagea l'opinion de son neveu.

Nivard avait des hochements de tête équivoques et des airs réservés; on devinait aux plis de ses lèvres minces, au retroussis de ses narines dédaigneuses qu'il était vexé de n'avoir pas été choisi pour rédiger ce compte rendu, mais qu'il n'osait le critiquer. Il crai-

gnait de se compromettre en attaquant un écrivain anonyme qui avait pris peut-être ses inspirations dans le cabinet du préfet.

— Heu! heu! se borna-t-il à murmurer, c'est du style de la nouvelle école. — Trop de fleurs!

—Moi, riposta malicieusement Léchaudel, je trouve ça très bien écrit... Ça ne sort pas du même encrier que les articles d'archéologie... Le journal a bien fait de changer de rédacteur!

Ce qui acheva de surexciter les esprits, c'est que le même soir Séverin fut appelé dans le cabinet du préfet.

M. de Grandclos avait, l'un des premiers, lu le compte rendu de la fête, et il avait été frappé du ton de cet article, qui tranchait sur la médiocrité de la rédaction du journal officieux. Après avoir demandé le nom de l'auteur au chef de division, il avait témoigné le désir de causer avec le jeune surnuméraire.

Séverin, introduit par l'huissier de service dans le cabinet préfectoral, se trouva face à face avec M. de Grandclos, qui l'attendait, appuyé à la cheminée. Il vit un homme de quarante-cinq ans, à la tournure et aux manières distinguées, à la figure fine, mais déjà fatiguée et comme usée par la vie parisienne. Grand, blond, légèrement voûté, M. de Grandclos portait de longs favoris. Ses cheveux rares étaient séparés au milieu de la tête par une raie et ramenés sur les tempes. Les yeux d'un bleu gris, l'un d'eux voilé par un monocle, le teint blafard et brouillé, les lèvres et le menton ras, donnaient à son visage l'aspect d'une médaille effacée et pâlie par le frottement. Il avait une affabilité souriante, un peu apprêtée, dissimulant habilement un grand fonds d'indifférence.

— C'est vous, monsieur, dit-il à Séverin en lui montrant le journal, qui avez rendu compte de la fête d'hier? J'ai appris avec plaisir que l'auteur de cet article travaillait

dans mes bureaux... Vous savez écrire, monsieur; c'est une qualité trop rare pour que je ne l'utilise pas. Pressé de quitter Paris, je n'ai pu emmener personne avec moi, et j'ai résolu de vous attacher à mon cabinet comme secrétaire particulier... Vous sentez-vous de force à remplir ces fonctions?

— J'essaierai, monsieur le préfet, répondit Séverin, à qui ce premier sourire de la fortune donnait une assurance dont il n'était pas coutumier.

— C'est entendu alors... Demain, on vous installera chez moi... Et maintenant je vais vous conduire près d'une dame qui désire vous remercier elle-même des choses gracieuses que vous avez écrites à son sujet. »

En même temps, le préfet ouvrit une porte-fenêtre qui communiquait avec le jardin, et, brusquement, avant qu'il eût fait dix pas, Séverin émerveillé se trouva en présence de Mme de Grandclos...

IV

Quand vint le soir, le jeune Malapert rentra triomphant dans la petite maison de la rue du Baile. Il se réjouissait d'annoncer à sa famille ce changement de position inespéré; aussi, dès le seuil de la salle du rez-de-chaussée, jeta-t-il joyeusement la bonne nouvelle à sa mère, occupée à préparer le souper:

— Maman, s'écria-t-il, je suis nommé!

— Nommé... quoi? demanda l'ancien agent-voyer, apparaissant en bras de chemise au sommet de l'escalier du jardin.

— Secrétaire particulier du préfet! répondit fièrement Séverin.

Puis, tout d'une haleine, il conta l'histoire de ses débuts comme journaliste, les compliments du préfet et sa promotion à un poste

de confiance. Il devait entrer en fonctions dès le lendemain. — Contre son attente, l'annonce de cet avancement, plus honorifique encore que rémunérateur, fut accueillie assez froidement. Simon Malapert avait l'esprit taquin ; il éprouva je ne sais quelle mesquine satisfaction à jeter de l'eau froide sur l'enthousiasme de son fils, et oubliant qu'il l'avait lui-même engagé à se mettre en relief afin de gagner la confiance du préfet :

— Peuh ! grommela-t-il, j'aurais préféré qu'il te nommât commis d'ordre dans une division... Les préfets passent et les bureaux restent !... Quels appointements auras-tu?

— Je ne sais pas ; il n'en a pas été question, repartit Séverin, morfondu par cette douche glacée qu'on lançait sur son bonheur.

— Il n'en a pas été question ! se récria le pratique M. Malapert ; je suppose cependant qu'on n'a pas l'intention de te faire travailler pour rien !... Ce serait se moquer de moi !

— Sans compter, ajouta la prudente

Claudette, que cet emploi de secrétaire te mettra en relations avec des gens plus riches que toi et sera souvent une occasion de dépense.

Elle prévoyait déjà que Séverin, appelé à vivre à côté du préfet et quelquefois à manger à sa table, serait obligé de soigner davantage sa tenue, et, comme l'esprit d'économie l'emportait chez elle sur la vanité, elle calculait avec effroi les frais de blanchissage et de toilette dont ce poste d'honneur allait grever le budget domestique.

Ce fut seulement en remontant dans sa chambre que Séverin put retrouver, dans toute sa plénitude, l'exaltation joyeuse qui l'avait soulevé de terre au sortir de la préfecture, et dont le prosaïsme de ses parents avait un moment arrêté l'essor. Il se consola des dédains de son père en se remémorant les incidents qui avaient marqué cette heureuse journée. — Il revit le cabinet préfectoral, confortablement meublé, où les paroles de

M. de Grandclos avaient si doucement résonné à ses oreilles ; — puis le jardin embaumé de l'odeur des chèvrefeuilles, où, côte à côte avec le préfet, il avait cheminé jusqu'à un pavillon rustique, décoré de vitraux de couleur. Là se tenait Mme de Grandclos, étendue dans un fauteuil d'osier et travaillant à un ouvrage de tapisserie. Elle s'était soulevée à demi pour accueillir le jeune homme, et ses yeux bleus souriants l'avaient enveloppé d'un regard lumineux dont la caresse le faisait encore frissonner d'aise. Devant elle, il s'était senti tout gauche et honteux de sa pauvre jaquette d'alpaga. L'émotion l'avait même empêché de remarquer que le timbre un peu vulgaire de la voix de contralto de Mme Cécile contrastait avec l'expression caressante de ses yeux bleus. D'ailleurs, la voix d'une jolie femme qui nous complimente paraît toujours musicale, et la préfète lui avait dit : « Vous avez un style très poétique, monsieur, et je vous ai lu avec grand plaisir... » Puis elle

5.

avait ajouté en riant : « Le portrait que vous avez fait de moi est trop flatté, mais, nous autres femmes, nous aimons qu'on nous flatte, et j'ai été ravie de votre article. » — Il n'y avait là pourtant qu'un compliment assez banal, mais dans la bouche de cette belle personne, ces paroles aimables acquéraient pour Séverin une rare valeur. Il se les répétait ainsi qu'une incantation mélodieuse ; elles agissaient sur lui comme un philtre, et le charme de cette musique se prolongea jusque dans son sommeil.

Le lendemain, il débuta dans ses nouvelles fonctions. Elles n'étaient ni très lourdes ni très absorbantes, mais elles exigeaient une présence assidue dans l'étroit cabinet contigu à celui du préfet et donnant également sur les jardins. Elles consistaient principalement dans l'ouverture et le dépouillement de la correspondance personnelle de M. de Grandclos, puis dans la rédaction de lettres, tantôt dictées par le préfet, et tantôt

ébauchées en quelques lignes de brouillon que le secrétaire était chargé de remettre au net. Parfois aussi, — et là était pour lui le beau côté de la médaille, — Mme de Grandclos, qui présidait la Société des dames patronnesses du bureau de bienfaisance, réclamait le concours de Séverin pour la confection de listes d'indigents ou pour des lettres à écrire à l'autorité municipale. Ces conférences avaient lieu le plus souvent dans le cabinet du préfet; mais quelquefois, l'après-midi, Cécile faisait venir le secrétaire dans le kiosque du jardin, et le jeune homme y écrivait sous sa dictée, séparé d'elle seulement par la largeur d'une petite table rustique. Ce tête-à-tête intime au milieu des arbres lui causait une émotion à la fois si voluptueuse et si troublante, qu'il n'osait lever les yeux vers la préfète, de peur de laisser deviner son émoi, — et encore moins parler, de peur que le tremblement de sa voix ne trahît les défaillances de son cœur.

— Précaution bien inutile d'ailleurs, car Mme de Grandclos prêtait une attention médiocre à ce trouble qu'elle mettait sur le compte d'une gauche timidité.

Même au cas où elle l'eût remarqué, elle ne s'en serait sans doute guère inquiétée. Le culte qu'on rendait à sa beauté n'était pas pour lui déplaire. Non qu'elle songeât à mal; sans aimer passionnément son mari, elle avait la ferme intention de lui être fidèle. Sa situation très en vue dans une ville où elle venait d'arriver, et où on la traitait encore en étrangère, lui eût commandé de rester impeccable, quand même sa nature calme et bien équilibrée ne lui eût pas naturellement donné le goût de l'honnêteté. Mais à ce besoin de respectabilité se mêlait une coquetterie innée, qui la poussait à accueillir les adorations d'où qu'elles vinssent. Elle aimait à être admirée et ne pouvait s'empêcher de flirter, en tout bien tout honneur, avec les hommes chez lesquels elle sentait

poindre ce commencement d'admiration. — Les femmes de ce tempérament ont un si vif besoin d'adulation qu'elles coquetteraient avec un rustre, plutôt que de passer un jour sans essayer la puissance de leurs moyens de séduction.

Mme de Grandclos n'avait pas besoin d'user de raffinements pour ensorceler Séverin. Quelques paroles affectueuses, deux ou trois questions quasi maternelles sur l'enfance et les projets d'avenir du nouveau secrétaire ; de temps à autre un regard souriant, coulé entre les franges brunes des cils et tombant comme une chaude rosée sur ce cœur vierge, brûlé de désirs, — cela suffisait pour donner le vertige à un garçon aussi novice que Séverin. — Tout en lui laissant savourer ces menues blandices, Cécile savait rester imposante et maintenait habilement entre elle et son admirateur une distance que, du reste, celui-ci n'eût jamais osé franchir. Il avait toutes les timidités de l'amour vrai. Dans cette

passion de la vingtième année se fondaient et s'amalgamaient les éléments les plus divers et les plus opposés : les pieuses et muettes adorations du platonisme le plus pur ; les pudeurs, les respects d'une nature tendre, délicate et rêveuse ; les ardeurs et les désirs tumultueux d'un jeune homme resté longtemps chaste et mis en présence d'une femme irréprochablement belle, artistement élégante. Il y avait en lui du Chérubin et du Werther, et ce double état se révélait parfois par de brusques échappées. La rencontre du regard de Mme de Grandclos ou le fortuit effleurement des doigts de la dame, lorsqu'elle lui tendait une lettre à transcrire, produisait sur Séverin un effet si violent que les battements de son cœur s'arrêtaient presque et que la voix lui manquait.

Ce tête-à-tête, si dangereux pour le repos du jeune Malapert, devint plus fréquent encore et plus intime par suite d'une innocente fantaisie de Mme de Grandclos. Un

jour, entendant son mari vanter le talent de lecteur du nouveau secrétaire, elle demanda à Séverin s'il serait disposé à lui faire quelquefois la lecture pendant qu'elle tirerait l'aiguille. Celui-ci se mit à sa disposition avec empressement, et lui apporta dès le lendemain les poésies et les nouvelles de Musset. — Ces lectures de l'après-midi, faites tantôt dans le kiosque embaumé de l'odeur des chèvrefeuilles, tantôt dans le petit salon de la préfète, furent pour le timide Séverin une précieuse ressource. Elles lui inspirèrent l'idée de se servir du poète pour formuler tout haut, devant la dame de ses pensées, des aveux qu'il n'eût jamais osé risquer pour son propre compte. Quand il lisait les *Stances à Ninon* et qu'il murmurait d'une voix très tendre, encore qu'un peu tremblante :

> Si je vous le disais pourtant que je vous aime,
> Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez !...

il oubliait Musset et se substituait au poète.

Aussi, lorsque, arrivé à la dernière strophe, il laissait sa voix se perdre dans un soupir, il n'avait plus le courage de relever les yeux vers Mme de Grandclos ; il craignait d'avoir été trop hardi, et s'imaginait que la dame courroucée allait se lever pour le congédier honteusement. Mais la belle Cécile, sereine et impénétrable comme toujours, se contentait de sourire et de murmurer :

— Vous lisez à merveille, monsieur Séverin !.... On jurerait entendre le poète lui-même. Si nous jouons la comédie l'hiver prochain, certainement je mettrai votre talent à contribution.

Séverin s'en retournait chez lui, emportant comme un rare trésor ce sourire et ces paroles flatteuses. Une fois dans sa chambre, il se rappelait les menus incidents du tête-à-tête, les moindres gestes de Cécile. Il la revoyait dans sa pose familière, accoudée à la table, la tête légèrement inclinée sur ses doigts repliés, les paupières demi-closes,

mais laissant passer un bleu regard, mystérieux comme un rayon de lune reflété dans une eau dormante. Il ne se demandait pas ce qu'il adviendrait de cette folie et comment tout cela finirait. Il se bornait à jouir des délices de l'heure présente ; il savourait ces frêles miettes d'amour avec la même volupté qu'il ressentait en respirant dans la nuit l'odeur des vignes alors en pleine floraison. Grisé de ses propres lectures, il en subissait la contagion et se mettait à rimer à son tour pour Cécile des vers où il infusait toute la brûlante langueur de ses désirs.

Vers la Saint-Jean, ces lectures de l'après-midi furent presque complètement interrompues pour faire place à une besogne qui rentrait mieux dans l'ordre des travaux confiés au jeune secrétaire. Bien qu'on fût en été, Mme de Grandclos avait résolu de donner son premier grand bal, et, naturellement, cela entraînait tout un travail préparatoire qui était plus spécialement de la

compétence de Séverin : — révision des listes et expédition des cartes d'invitation, conférences avec les tapissiers chargés de la décoration des salons, avec les musiciens de l'orchestre. Le nouveau préfet et sa femme désiraient que cette fête éclipsât celles qu'avaient données leurs prédécesseurs. Ils comptaient là-dessus pour conquérir complètement la haute société de Juvigny, qui professait de vagues opinions légitimistes et s'était tenue jusque-là à l'écart. Le bal devait être coupé par un souper assis et terminé par un cotillon très brillant, pour lequel Mme de Grandclos avait fait venir de Paris des accessoires jusque-là inconnus aux habitants de la petite ville. L'éclat de ce cotillon la préoccupait vivement ; elle voulait qu'il fût conduit par un danseur émérite, beau cavalier, possédant à fond la science et l'habileté nécessaires en pareille matière. Il ne fallait pas songer à Séverin, qui n'avait jamais dansé de sa vie et qui était

absolument incompétent. On passa donc en revue les principaux jeunes gens du cru, et, au grand désespoir de la préfète, on ne trouva personne qui pût réunir les qualités indispensables.

— Il y a bien un danseur intrépide et très apprécié, insinua tout à coup Séverin, c'est M. Peyrehorade, le rédacteur du *Mémorial de l'Est*, mais il est absent... Toutefois, il ne peut tarder à rentrer à Juvigny.

— Il faut qu'il revienne! s'écria impétueusement Mme de Grandclos ; je vais prier M. de Grandclos de lui écrire...

Elle en parla au préfet le jour même, et celui-ci eut grand'peine à lui expliquer que ce M. Peyrehorade, n'étant pas fonctionnaire, n'avait aucune injonction à recevoir du premier magistrat du département. Néanmoins, il promit d'envoyer au journaliste une invitation, accompagnée d'un billet où on l'informerait que Mme de Grandclos serait heureuse de le compter au nombre des danseurs. —

Puisque ce monsieur était un *cotillonneur* émérite, cette marque d'attention le déterminerait sans doute à hâter son retour...

Plus on se rapprochait de la date fixée pour le bal, plus on devenait affairé à la préfecture. Séverin était chaque jour mis en réquisition, et naturellement, au milieu des préparatifs de la fête, les lectures étaient négligées. Pourtant il arrivait encore que de temps à autre, aux heures d'accalmie, Mme de Grandclos priât le secrétaire de la défatiguer en lui lisant quelque passage de Musset. Un soir que Séverin achevait de réciter les stances à la *Mi-Carême*, il fut mandé précipitamment chez le préfet, et, dans sa hâte, il oublia le volume de Musset sur la table du kiosque. Restée seule et désœuvrée, Cécile de Grandclos prit machinalement le livre et le feuilleta d'un doigt distrait. Tout à coup, un papier plié en deux glissa d'entre les feuillets. Naturellement la dame le ramassa et, sans se demander si elle commettait ou

non une indiscrétion, elle le déplia. — Il contenait le sonnet suivant, écrit de la main de Séverin :

Dans les vergers que juin de sa splendeur décore,
Les roses près des lis aux sereines blancheurs
Sont prises de frissons et d'intenses rougeurs,
Comme un jeune garçon que le désir dévore.

De leur cœur empourpré maint soupir s'évapore,
Si brûlant, si chargé de grisantes senteurs,
Que là-haut, sur leur nid, les rossignols chanteurs
Ont des chansons d'amour plus troublantes encore.

Moi, j'aime aussi ; j'adore en secret la beauté
D'une brune aux yeux bleus, je vis à son côté,
Je meurs de lui conter ma tendresse, — et je n'ose...

Que n'ai-je ta musique, ô rossignol des bois,
Que n'ai-je les soupirs embaumés de la rose,
Pour faire deviner mon triste amour sans voix !...

Après avoir lu une première fois ces vers amoureux, Mme de Grandclos commença par sourire, puis elle songea qu'il y avait de fortes présomptions pour que cette « brune aux yeux bleus » ne fût autre qu'elle-même. Jusqu'alors elle n'avait pas donné trop d'attention aux subites rougeurs et aux troubles de

Séverin; mais, après avoir relu les deux tercets, elle se rappela certains menus incidents auxquels elle n'avait d'abord pas pris garde, et elle ne put plus douter qu'elle ne fût la mystérieuse inspiratrice du sonnet.

A la vérité, cette découverte ne la courrouça nullement. Elle était, on le sait, naturellement coquette et ne dédaignait aucun hommage, quelque humble qu'il fût. L'amour de Séverin, pourvu qu'il restât muet et timide, lui était agréable à respirer, comme le parfum d'une fleurette sauvage. Elle se sentait sûre d'elle-même et connaissait déjà assez le jeune secrétaire pour être persuadée qu'il se maintiendrait dans les limites d'une adoration silencieuse. Il n'y avait dans tout cela qu'un enfantillage, mais un enfantillage amusant, et, à Juvigny, les distractions étaient trop rares pour qu'elle ne se permît pas le léger plaisir d'assister à l'éclosion de cette peu dangereuse passion d'adolescent. — Ce culte muet et fervent, ce premier

amour d'une âme toute neuve, chatouillaient doucement sa vanité, et réveillaient peut-être au fond de son cœur certaines curiosités voluptueuses depuis longtemps réprimées, mais non complètement assoupies. Il n'est point d'honnête femme, si cuirassée de vertu qu'on la suppose, qui ne sente en elle parfois de sourds désirs de péché; — elle est résolue à ne jamais les satisfaire, mais elle n'est point fâchée de constater qu'elle pourrait pécher tout comme une autre. — Ceci explique comment Mme de Grandclos crut pouvoir savourer le sonnet de Séverin en toute sécurité.

Elle replaça la feuille volante entre les pages du livre et le serra, comptant le rendre le lendemain. Mais, ce jour-là, elle n'eut pas l'occasion de voir le jeune secrétaire. On touchait à l'époque fixée pour le bal; Cécile fut trop affairée à ses préparatifs de toilette pour descendre au jardin, et elle oublia de restituer le volume de Musset à Séverin, qui

s'était déjà aperçu de son étourderie et qui frissonnait en songeant à son audacieux sonnet, si imprudemment livré à la curiosité du premier venu.

V

Claudette Malapert raisonnait juste en pensant que la nouvelle position administrative de Séverin compromettrait l'équilibre du budget de la famille. Le jeune secrétaire avait été naturellement convié au bal, et le préfet lui avait recommandé de venir de bonne heure afin de le seconder à l'arrivée des invités. Or Séverin ne possédait pas d'habit. Jusqu'alors, une simple redingote noire avait été jugée suffisante pour la toilette des jours de fête. Cette nécessité de pourvoir leur fils d'un vêtement plus convenable fut, pour les époux Malapert, un gros sujet de méditations inquiètes et de combinaisons laborieuses. Après un minutieux examen du vestiaire,

Claudette déclara que le pantalon noir et le gilet blanc de Séverin étaient encore très présentables. Restait l'habit. — Si l'on commandait ce vêtement au tailleur de la ville basse, on ne s'en tirerait pas à moins de cent francs, au bas mot. — Rien qu'à l'énoncé de ce chiffre, le père jeta les hauts cris. Alors l'ingénieuse Claudette s'avisa que l'habit noir, confectionné jadis pour M. Malapert, lorsqu'il était agent-voyer, conservait tout son lustre, n'ayant été porté en tout que cinq ou six fois. Après mûre délibération, on décida que ce frac, en solide drap de Sedan, — remis à la taille de Séverin et recoupé à la mode actuelle, — aurait très bon air sur le dos de l'enfant, et immédiatement on retint pour plusieurs journées la *tailleuse*, qui, d'ordinaire, confectionnait les vêtements du père et du fils. — En ces temps déjà lointains, les tailleurs du chef-lieu étaient rares et chers, et on leur substituait, dans les ménages modestes, une ouvrière à la journée,

très experte à couper et à coudre les vêtements masculins.

Pendant trois jours, cette adroite et respectable dame fut occupée à tirer un parti convenable de l'habit paternel. Tandis que Séverin, dans sa chambrette donnant sur les vignes, rêvait à la séduisante Mme de Grandclos; tandis que son cœur battait à l'idée d'assister pour la première fois à un bal où il verrait la préfète dans tout le rayonnement de sa grâce, dans tout l'éclat de son ensorcelante beauté, en bas, dans la salle du rez-de-chaussée, la *tailleuse* découdsait, recoupait et rebâtissait l'indispensable habit noir, dont les morceaux épars encombraient une large tablette de sapin installée sur des tréteaux. Tout le jour les ciseaux et l'aiguille besognaient à ce frac, qui devait faire honneur au fils de la maison, le soir de ses débuts dans le grand monde. Et quand, à la fin de la journée, Séverin rentrait de son bureau, il lui fallait passer une bonne heure entre les

mains de la *tailleuse*, essayant minutieusement chaque pièce de l'habit, — tantôt les manches, tantôt le dos et les basques. — Les sourcils froncés, ses lunettes sur le nez, les lèvres pleines d'épingles, elle tournait autour du jeune homme et elle défaufilait, repinçait, refaufilait sans relâche. Enfin, après plusieurs jours d'un travail acharné, l'habit doublé de satin de laine, orné de boutons neufs et entièrement rafraîchi, fut essayé une dernière fois en présence de toute la famille, et l'ouvrière déclara d'un ton satisfait « qu'il allait comme un gant à M. Séverin ».

Le grand jour arriva. Dès sept heures, Séverin, auquel l'émotion coupait l'appétit, s'était mis à sa toilette. Claudette lui avait préparé des chaussettes fines, sa plus belle chemise à petits plis, et lui avait noué elle-même sa cravate blanche. Quand, habillé de pied en cap, le jeune homme se regarda dans l'unique glace de la maison et qu'il se vit cravaté de blanc, bien pincé dans son habit neuf,

pâle d'émotion sous ses abondants cheveux noirs, il trouva que cette toilette ne lui seyait point mal, et il descendit, assez satisfait, dans la salle du rez-de-chaussée, où ses parents achevaient de souper.

— Fichtre ! s'écria Malapert d'un ton goguenard, quel *mirliflore !*

— Tu es beau comme un Jésus ! dit à son tour Claudette émerveillée ; surtout, mon *fi*, ménage tes gants blancs, afin qu'ils puissent te servir une seconde fois !

Il faisait beau, et Séverin put descendre à la ville basse sans risquer de salir ses bottines vernies. Pendant deux jours, où le temps avait été incertain, cette crainte d'entrer crotté dans le salon préfectoral lui avait mis martel en tête. — Huit heures sonnaient quand il passa sous le porche de l'hôtel. — Il était le premier arrivé, obéissant aux recommandations de M. de Grandclos. Il trouva son patron déjà revêtu de son uniforme et donnant

le coup d'œil du maître à l'allumage des lustres.

Le bal avait lieu dans la grande salle du conseil général, décorée pour la circonstance de hauts massifs de plantes vertes, alternant avec les portraits en pied des pairs de France, députés et généraux du cru, qui s'étaient distingués peu ou prou depuis 1800. Au fond, l'estrade réservée à l'orchestre semblait émerger d'une corbeille de fleurs et de feuillages.

Les musiciens étaient à leur poste et essayaient leurs instruments. Les bougies des lustres et des appliques, s'allumant à la file et luttant victorieusement avec le jour qui tombait, jetaient à chaque instant plus de clarté sur les plantes vertes, sur les massifs de fleurs, sur les banquettes de velours rouge et le parquet miroitant de la longue salle. Vers neuf heures, au tintement du timbre annonçant l'arrivée des premiers invités, une portière masquant une large baie se souleva, et

Mme de Grandclos apparut souriante aux yeux éblouis de Séverin.

Très décolletée dans une robe de tarlatane à deux jupes, relevées par des nœuds de rubans roses, elle montrait de l'air le plus naturel et sans le moindre embarras les éblouissantes rondeurs de ses épaules, de sa poitrine et de ses bras. Elle portait peu de bijoux : un collier de perles à son cou, des perles à ses oreilles et dans ses cheveux crêpés; c'était tout. Cette absence d'ornements d'or et de pierreries à l'éclat dur contribuait encore à l'harmonie de sa toilette, dont la tonalité tendre et vaporeuse se mariait à merveille avec la blondeur satinée des perles et la blancheur de la peau. — Séverin, tout frissonnant à la vue de cette poitrine largement découverte, ne trouvait plus un mot et saluait gauchement, tandis que Cécile, le regardant obliquement entre ses cils mi-clos, lui souhaitait la bienvenue avec un sourire légèrement moqueur.

Cependant les invités apparaissaient presque tous à la fois : — fonctionnaires obséquieux et guindés, ayant au bras des femmes aux robes défraîchies ; magistrats escortant des épouses austères ; puis l'aristocratie locale, les quelques familles nobles de la ville haute exhibant des filles nubiles, chastement et économiquement vêtues ; enfin les femmes des gros manufacturiers, fières d'étaler leurs dentelles, leurs robes de velours ou de moire et leurs diamants. — Toute la société de Juvigny, depuis le menu fretin jusqu'à la fine fleur du panier, s'était donné rendez-vous dans la grande salle du conseil. On était curieux d'étudier de près la nouvelle préfète, et de savoir comment elle s'acquitterait de son rôle de maîtresse de maison. Peu à peu les banquettes se garnissaient ; à travers les toilettes multicolores, on voyait s'avancer en groupes serrés, puis s'éparpiller autour des danseuses, les jeunes gens invités surtout « pour leurs jambes » : — officiers de la gar-

nison aux épaulettes scintillantes; fils de famille habillés à la dernière mode, frisés au petit fer, balançant leur claque dans leur main gantée de gris-perle et saluant avec un trémoussement aimable; puis, derrière eux, les clercs de notaire et les surnuméraires des contributions, plus modestes, mais ayant aussi des prétentions à l'élégance.

En comparant sa toilette à celle de ces jeunes gens, Séverin eut une soudaine et brutale révélation de la façon dont il était accoutré. Son pauvre habit, qui, contemplé dans l'unique glace de Claudette Malapert, avait été jugé très convenable, lui parut ridiculement démodé. Il comprit douloureusement la différence existant entre un frac confectionné par un tailleur parisien et l'informe vêtement retouché par la *tailleuse* de la ville haute. Quelle que fût l'ingéniosité de cette artiste, elle n'avait pu modifier la coupe surannée du collet, des revers et des basques, qui affectaient des dimensions exa-

gérées, tandis que les élégants d'alors les portaient très courts. En revanche, les manches étaient odieusement étriquées. Séverin vit toute sa personne reflétée dans une glace à côté de celle de l'un des danseurs, et il se fit pitié à lui-même. A partir de ce moment, il perdit toute assurance, sa figure devint mélancolique, et il se dissimula dans une encoignure afin d'échapper à l'attention. Il s'imaginait que tous les regards se dirigeaient vers lui avec une expression moqueuse, et que la salle entière remarquait la coupe hétéroclite de son vêtement; — en quoi il avait grand tort, car chacun des invités, mâle ou femelle, n'était occupé que de sa propre individualité. — L'orchestre venait de donner le signal de la première danse, les quadrilles se formaient, et bientôt Séverin, repoussé vers la muraille, fut bloqué dans un coin, derrière une haie de danseurs et de danseuses.

Devant lui se trouvait Cécile de Grandclos, ouvrant le bal avec le maire de Juvigny. Le

jeune homme pouvait contempler à loisir les épaules de la préfète. Dans la carnation neigeuse et pulpeuse de ce dos de déesse, deux mignonnes fossettes se creusaient légèrement vers les omoplates, tandis qu'au milieu, une raie délicatement modelée s'enfonçait sous le tulle frissonnant du corsage très échancré. Il voyait ce dos lumineux onduler lorsque Cécile agitait son éventail; il admirait la grâce de la danseuse lorsqu'elle tendait le bras, à la *chaîne des dames*, et, avec une rage jalouse, il se disait que jamais il ne goûterait le bonheur de sentir ainsi la main de Cécile s'appuyer sur la sienne. Outre qu'il dansait fort mal, jamais il n'eût osé se risquer dans un quadrille, maintenant qu'il avait conscience de son accoutrement.

Quand la contredanse fut finie, Mme de Grandclos, en se retournant pour remercier son danseur, aperçut Séverin dans l'angle où il s'était rencogné. D'un rapide coup d'œil elle remarqua sa mine maussade; en même

temps, ses yeux tombèrent sur l'habit du pauvre garçon. De fait, elle le trouva assez étrangement fagoté; néanmoins, la coupe surannée du vêtement n'enlevait rien à la grâce juvénile de celui qui le portait; au contraire, elle faisait mieux ressortir sa jolie figure au teint très blanc et la profondeur de ses yeux bruns. Elle eut pitié de l'air dépaysé et déconfit du jeune secrétaire, et ce sentiment lui inspira le désir de ramener un sourire sur les lèvres pures et quasi enfantines de son hôte mélancolique. Peut-être à ce premier mouvement s'en mêla-t-il un second, moins charitable et moins généreux?... La coquetterie native de la femme reparut et lui suggéra l'idée de s'amuser de Séverin, en lui posant d'embarrassantes questions sur le mystérieux amour dont elle avait surpris le secret.

Elle se dirigea vers le jeune homme et lui demanda pourquoi il ne dansait pas.

—Je n'ai jamais dansé, madame, répondit-

il tristement, et je craindrais de commettre quelque gaucherie.

— Il faudra prendre des leçons, reprit-elle avec un engageant sourire; je suis sûre que vous vous en tirerez à merveille... A mon prochain bal, je veux que nous dansions un quadrille ensemble.

— Oh! madame, murmura Séverin brusquement ranimé, s'il en est ainsi, je saurai danser avant huit jours!

— A la bonne heure!... En attendant, offrez-moi votre bras pour me conduire au buffet... Ce sera une façon de montrer le chemin à mes invités, qui n'osent pas encore y pénétrer, bien qu'ils en meurent d'envie.

Séverin lui présenta un bras tremblant sur lequel elle s'appuya doucement, puis, toujours souriante derrière son éventail, elle ajouta :

— A propos, je savais que vous aimiez les poètes, monsieur Séverin, mais j'ignorais que vous en fussiez un vous-même.

— Moi, madame! balbutia-t-il en devenant cramoisi... Il s'arrêta soudain, les jambes cassées, le cerveau étourdi, tant était forte l'émotion qui venait de le saisir.

— Oui, reprit Mme de Grandclos, et un poète excellent, si j'en juge d'après certain sonnet tombé l'autre jour d'un volume que vous avez oublié chez moi.

— Vous l'avez lu, madame? demanda-t-il naïvement.

— J'ai peut-être commis une indiscrétion, poursuivit-elle en riant, mais quelle femme eût résisté à la tentation?... Rassurez-vous, j'ai remis vos vers à la place où ils étaient, et j'ai serré le volume... Je ne trahirai pas vos secrets; seulement je vous engage à l'avenir à mieux les cacher... Vos vers sont fort jolis...

— Oh! madame, supplia-t-il, ne vous moquez pas de moi!

— Je ne me moque pas, je les trouve charmants... Et si vous voulez me prouver

que vous me pardonnez ma curiosité, vous me les copierez.

Il était si transporté par cette requête inespérée, qu'il ne trouvait plus de paroles et qu'il se borna à s'incliner en signe d'assentiment.

— Vous me le promettez! insista-t-elle en l'enveloppant de son regard.

— Vous les aurez dès demain, madame.

— Vous êtes tout à fait aimable. — Elle dégagea son bras : — Merci, et surtout quittez cet air chagrin qui ferait croire que vous vous ennuyez chez moi... Soyez gai et amusez-vous !

La recommandation était inutile. La figure de Séverin s'était rassérénée; il ne songeait plus à son habit, et il rentra dans le grand salon, l'œil brillant, le front radieux. — Mme de Grandclos avait lu ses vers; peut-être même avait-elle deviné qu'ils s'adressaient à elle! Elle était trop intelligente pour ne s'être pas reconnue, et, néanmoins, loin de se for-

maliser, elle désirait une copie du sonnet!... Existe-t-il pour un poète ou un amoureux une joie comparable à celle-là? Aussi Séverin exultait.

Tandis qu'il savourait son bonheur, la voix nasillarde de l'huissier de service annonçait un invité retardataire : — M. Peyrehorade! — Le rédacteur en chef du journal conservateur s'avançait, la mine souriante, la tête haute, ne perdant pas un pouce de sa petite taille, et distribuant à droite et à gauche de rapides poignées de main. — Il était revenu le jour même à Juvigny, et n'avait eu garde de manquer ce premier bal donné par le nouveau préfet.

Fin, souple et insinuant, né au pays de Gascogne, assez joli garçon malgré sa taille médiocre, il avait de grands succès auprès des dames, qui lui pardonnaient sa familiarité un peu vulgaire à cause de ses mérites d'infatigable danseur. Sa faconde verveuse, ses reparties amusantes, son aplomb imper-

turbable décelaient une origine méridionale, tout autant au moins que son teint brun, sa barbe noire très soignée et ses sourcils épais ombrageant deux yeux noirs rusés et luisants. Il s'appelait simplement Marius Peyré, mais il avait jugé à propos de substituer à son nom patronymique celui de son village, — Peyrehorade, — qui lui avait semblé plus coloré et plus ronflant. Lancé à vingt-cinq ans dans le journalisme, il avait accepté par nécessité la rédaction d'une obscure feuille provinciale, en attendant mieux. Il était ambitieux, avait de l'entregent, et se proposait d'employer tous les moyens pour se pousser à Paris dans le monde politique. Ayant déjà passé par l'officine de deux journaux d'opinions diamétralement opposées, les préjugés ni les principes ne le gênaient aucunement. Il cachait sous une brusquerie voulue un caractère très accommodant, sachant plier devant les forts et se glisser adroitement aux bonnes places, en se servant des faibles

comme de marchepied. Parti de très bas, ayant été obligé de jouer des coudes pour sortir de l'obscurité, il avait usé en route le peu de sensibilité dont il était doué; il manquait absolument de délicatesse et de générosité, mais il ne niait pas pour cela l'existence de ces qualités précieuses et rares; il les reconnaissait... chez les autres, et savait les utiliser au besoin. Ajoutez à cela une fausse rondeur, une apparente bonhomie, une jovialité un peu grosse, et vous comprendrez comment, malgré tous ses défauts, Peyrehorade avait la réputation d'un garçon aimable, amusant et spirituel, et pourquoi on le fêtait à l'envi dans cette petite ville de Juvigny, dont il secouait la somnolence avec ses hâbleries de Méridional.

Au moment où entrait Peyrehorade, Mme de Grandclos quittait le buffet et franchissait le seuil de la grande baie servant de communication entre le salon et la salle à manger. L'apparition de cette belle personne, éclairée

par les torchères disposées de chaque côté de l'embrasure, sembla produire sur le journaliste une impression très particulière, où il entrait autre chose qu'une simple admiration.

— Voilà, songeait-il en son par-dedans, une ressemblance singulière !

Il inséra vivement son monocle sous l'arcade sourcilière : — Pardi, continua-t-il *in petto*, je n'ai pas la berlue, j'ai déjà vu cette jolie femme quelque part. — Mon cher, demanda-t-il à l'un de ses voisins, quelle est donc cette belle brune qui porte des perles à son cou ?

— Comment, répondit l'autre, étonné, vous ne la connaissez pas ?... Au fait, non, vous étiez absent quand ils se sont installés ici... Eh ! cher ami, c'est notre nouvelle préfète !

Peyrehorade fut sur le point de répliquer à la façon gasconne : « Allons donc, vous plaisantez ! » mais, comme il n'obéissait ja-

mais à son premier mouvement, avant de se récrier, il réfléchit qu'en ce monde tout arrive, et il jugea prudent de tenir sa langue. Il se contenta de se rapprocher du buffet et de ne point perdre de vue Mme de Grandclos.

A mesure qu'il l'examinait, ses derniers doutes se dissipaient; il se remémorait dans leurs moindres détails les années de première jeunesse, pendant lesquelles il avait vu, à Bayonne, la jeune fille qu'il retrouvait préfète à Juvigny. — Peu à peu, il reconstituait le cadre dans lequel elle lui était apparue jadis, et les souvenirs du temps passé lui revenaient tous avec une précision et une netteté saisissantes. — Elle était la fille de petits bourgeois qui géraient l'hôtel du *Panier fleuri*, et on la connaissait alors sous le nom de « la belle Cécile ». Sa beauté était célèbre à Bayonne, et elle y avait allumé plus d'une passion. Peyrehorade, qui était encore au collège à cette époque, se souvenait que les *grands* des classes de philosophie

et de *spéciales* ne parlaient en récréation que des charmes de la jolie Cécile Soubirous. Lui-même, en se rendant en classe, faisait souvent un détour pour passer devant le *Panier fleuri* et lorgner la jolie fille. Un beau matin, Cécile avait disparu, enlevée par un riche Espagnol qui était venu loger chez le père Soubirous. Cette aventure avait, pendant des mois, défrayé les conversations de la ville. Des habitants de Bayonne, au retour d'un voyage à la *capitale*, prétendaient avoir rencontré « la belle Cécile », en brillant équipage, au Bois de Boulogne; d'autres assuraient qu'elle avait débuté dans un petit théâtre des boulevards. Quoi qu'il en fût, elle n'était plus revenue au pays, et, depuis cette époque, Peyrehorade, ayant lui-même quitté Bayonne, s'en était allé chercher fortune à Paris. La lutte pour l'existence, le souci de ses propres affaires, l'avaient entièrement absorbé, et il avait négligé de s'enquérir des destinées de sa compatriote; néanmoins,

dans un coin de sa mémoire, il gardait encore le souvenir de la beauté de Cécile Soubirous. — Et maintenant voilà qu'il la retrouvait préfète à Juvigny! — Il y avait décidément de singulières conjonctures dans la vie!...

Immédiatement Peyrehorade, qui était à la fois superstitieux et très pratique, se dit qu'il serait possible de tirer quelque avantage de cette rencontre providentielle. Il ne démêlait pas bien encore de quelle façon il la ferait tourner à son profit, mais plus il réfléchissait, plus il pressentait que la destinée lui offrait là une de ces occasions propices qu'il faut prendre aux cheveux. — M[me] de Grandclos ne tenait sans doute nullement à ce qu'on connût à Juvigny son origine et son passé !... Or, lui Peyrehorade, savait par le menu tous les détails de ce passé que la dame croyait probablement enseveli dans un oubli profond. — Certes, il était galant homme et ne demandait pas mieux que de se

taire; mais donnant, donnant, et il espérait bien que la femme du préfet lui saurait gré de sa discrétion, en mettant à son service l'influence de M. de Grandclos.

Voilà ce qu'il s'agissait de faire comprendre délicatement à cette belle Cécile, et Peyrehorade, dès qu'il vit clair dans ses idées, songea à mettre immédiatement les fers au feu. Avec l'aplomb qui ne lui faisait jamais défaut, il alla saluer le préfet et le pria de vouloir bien le présenter à Mme de Grandclos. Le haut fonctionnaire s'exécuta de bonne grâce et conduisit le journaliste près de sa femme :

— Ma chère amie, dit-il à Cécile, je vous présente M. Peyrehorade, rédacteur en chef du *Mémorial de l'Est*, un de nos meilleurs danseurs, qui a bien voulu hâter son retour pour assister à votre bal. — Puis il les laissa en tête-à-tête.

— Monsieur, commença Mme de Grandclos, avec son plus aimable sourire, je vous remer-

cie de votre empressement ; j'espère bien que vous nous resterez jusqu'au cotillon... On m'a dit que vous le conduisiez à merveille, et je compte beaucoup sur vous.

— Madame, répondit Peyrehorade en s'inclinant, je suis entièrement à vos ordres... Et il ajouta en dardant sur elle un regard à la fois discret et hardi : — J'ai mis d'autant plus d'empressement à répondre à votre gracieuse invitation, que je savais, en venant chez vous ce soir, avoir le plaisir de saluer une compatriote...

Mme de Grandclos tressaillit imperceptiblement et répliqua avec une certaine hauteur :

— Plaît-il, monsieur ?... Je ne comprends pas.

Mais Peyrehorade ne se laissait pas démonter facilement :

— Oui, madame, une compatriote... Je suis de Bayonne.

Cette fois le regard de la jeune femme exprima un étonnement inquiet ; il se fixa un

moment sur le journaliste, puis se détourna. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais vu Peyrehorade. Elle agita nerveusement son éventail, et repartit sèchement :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur !

Mais le Méridional avait déjà eu le temps d'observer sur le visage de la préfète cette fugitive nuance d'inquiétude, et il s'inclina respectueusement, de l'air d'un homme sûr de son fait, mais trop poli pour insister.

— Pardon, madame, murmura-t-il, je me serai trompé... Il y a parfois de si singulières ressemblances !... Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première valse ?

— Mille regrets, monsieur, je suis engagée.

— La seconde, alors ? reprit-il en fixant lentement son regard tenace sur le regard fuyant de Mme de Grandclos.

— Soit ! balbutia-t-elle avec un accent agacé, puis elle s'éloigna.

Elle était devenue subitement très pâle. Elle s'effarait et tressaillait comme un oiseau qui sent planer au-dessus de lui le vol circulaire d'un épervier. — Quel était cet homme qu'elle avait eu la sottise d'inviter à son bal et qui, à n'en pas douter, était maître des secrets de sa vie antérieure? « Peyrehorade? » Elle n'avait à aucune époque connu quelqu'un de ce nom; mais le nom lui-même ne lui était pas étranger, et celui qui le portait venait certainement du pays où avait eu lieu cette aventure de jeunesse qu'elle aurait voulu noyer dans l'oubli. En se dépaysant, en venant habiter une ville située à l'autre extrémité de la France, elle avait cru que le souvenir d'un malencontreux passé était bien et dûment enterré. — Or, voici que ce lointain souvenir était brusquement évoqué par un homme dont elle-même avait provoqué la présence au bal de ce soir. Elle voyait dans cette coïncidence quelque chose de fatal et d'inéluctable qui l'épouvantait. Elle se trou-

vait maintenant à la discrétion de Peyrehorade : s'il parlait, si l'aventure du *Panier fleuri* était divulguée à Juvigny, la situation de Cécile ne serait plus possible au milieu d'une société déjà méfiante, et M. de Grandclos serait obligé de résigner ses fonctions. Il fallait à tout prix obtenir du journaliste qu'il restât silencieux, et pour cela il était nécessaire, avant tout, de connaître à quel homme on avait affaire. — Elle se félicitait maintenant de ne pas l'avoir irrité par un refus, et lorsque Marius Peyrehorade revint réclamer la valse promise, elle l'accueillit avec sa meilleure grâce.

Ils firent silencieusement quelques tours, puis s'arrêtèrent dans un angle de la longue salle. Mme de Grandclos, tout en souhaitant que le journaliste s'expliquât plus ouvertement, sentait qu'après avoir refusé de comprendre les allusions de Peyrehorade, elle agirait impolitiquement en revenant la première sur ce chapitre scabreux. Heureuse-

ment son danseur lui épargna cette peine en prenant les devants :

— Madame, dit-il, je vous demande encore une fois mille pardons de ma méprise de tout à l'heure... Ma seule excuse est dans la ressemblance vraiment surprenante qui existe entre vous et la jeune femme que j'ai connue à Bayonne autrefois.

— Vous êtes tout excusé, monsieur, répondit-elle en s'efforçant de sourire pour dissimuler son trouble... Maintenant que j'y réfléchis, je me rends mieux compte de la possibilité de cette confusion de personnes... Je n'ai jamais habité Bayonne moi-même, mais j'y ai des parentes... Il n'y aurait rien d'étonnant qu'il existât une certaine ressemblance entre moi et quelqu'une de ces cousines inconnues... Comment se nommait cette personne?

Peyrehorade la regarda de nouveau bien en face, et répondit lentement :

— Elle se nommait Cécile Soubirous,

madame... Son père était propriétaire de l'hôtel du *Panier fleuri*...

Mme de Grandclos rougit et tourna la tête à droite et à gauche avec une nouvelle expression inquiète. Il lui semblait que ces odieux noms allaient être entendus de ses invités, et que cela suffirait pour qu'on devinât le reste de son aventure. Elle interrompit avec vivacité Marius Peyrehorade :

— La valse va finir, dit-elle d'une voix presque suppliante, et je crois, monsieur, que ces détails sur des parents que je connais à peine nous prendraient trop de temps... Voulez-vous avoir l'obligeance de me reconduire près de M. de Grandclos?

— Je comprends, répondit le journaliste, que l'endroit est mal choisi pour évoquer ces souvenirs lointains... Mais, ajouta-t-il avec un singulier sourire, si ces détails vous intéressent, madame, je serai à votre disposition dès que vous souhaiterez que je les com-

plète... Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder une audience?

Elle lut presque une menace dans cette offre formulée avec un ton ironiquement obséquieux :

— Soit, monsieur, répliqua-t-elle hâtivement, vous me trouverez chez moi après-demain, toute l'après-midi...

Il s'inclina avec une déférence affectée, et comme ils étaient arrivés près du préfet, ils se quittèrent silencieusement.

Du fond de l'embrasure de fenêtre où il s'était isolé pour savourer son bonheur, Séverin avait assisté à la présentation de Peyrehorade à Mme de Grandclos; il avait suivi de loin toutes les péripéties de la valse accordée au journaliste, dont l'aplomb et la réputation d'homme à bonnes fortunes lui inspiraient une secrète jalousie. Il supportait avec impatience qu'il adressât la parole à la dame de ses pensées. Ce fut bien pis quand il les vit valser ensemble, puis s'arrêter à

l'écart, et lorsqu'il observa l'expression anxieuse de la figure de la jeune femme à mesure que l'entretien se prolongeait. Il la vit pâlir, se troubler, puis rougir vivement, et il s'indigna. — Que signifiait ce colloque mystérieux? Peyrehorade connaissait-il donc déjà la préfète?... Que pouvait-il lui dire qui produisît chez elle une si visible émotion?... Les amoureux ont le don de seconde vue. Séverin fut pris d'une douloureuse appréhension, et soupçonna la pression déloyale que cet homme essayait d'exercer sur Cécile. Une haine ardente lui brûla le cœur; il résolut de surveiller Peyrehorade et de ne le point perdre de vue. Mais sa surveillance n'eut aucun résultat. Pendant le reste de la soirée, le journaliste ne manqua ni une valse ni un quadrille, et n'adressa plus la parole à Mme de Grandclos. Quant à cette dernière, elle s'acquittait de ses devoirs de maîtresse de maison avec une activité presque fiévreuse; mais Séverin ne la vit plus sourire, et il lut

sur son visage une préoccupation qui redoubla son inquiétude.

Le bal devenait de plus en plus animé; l'orchestre jouait ses valses les plus entraînantes; les quadrilles se terminaient maintenant par une sorte de farandole qu'improvisaient tous les danseurs se tenant par la main et serpentant bruyamment à travers les salons. Un souper au champagne acheva d'échauffer les têtes. Le cotillon, conduit par Peyrehorade, fut très réussi; quand, au jour naissant, les derniers invités se retirèrent ravis, personne ne se douta qu'au milieu de cette musique et de ces bruits de fête, trois personnes : — Séverin, Cécile et Peyrehorade, — étaient agitées de sentiments diversement violents, et que le premier acte d'un drame se jouait silencieusement dans leur âme.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le lendemain du bal, tout Juvigny ne s'entretenait que des magnificences de la fête. Les heureux élus qui y avaient assisté éprouvaient un malin plaisir à en rebattre les oreilles de ceux qui n'y avaient point été conviés, et, naturellement, ces derniers trouvaient qu'on menait beaucoup trop grand bruit à propos d'un événement de si futile importance. — Dans les bureaux de la préfecture, notamment, c'était l'opinion des employés subalternes qui n'avaient pas reçu d'invitation. Tandis que Nivard et Léchaudel

9.

ne tarissaient pas sur l'élégance des toilettes et le luxe du souper; Blouet et Péchoin estimaient que le préfet eût fait acte de bonne administration en invitant les commis et les expéditionnaires, et comme Séverin avait été chargé de la préparation des listes, ils l'accusaient d'être l'auteur de cette exclusion. On n'avait pas vu sans jalousie la fortune administrative du jeune Malapert, et Nivard, qui ne pardonnait pas à Séverin de l'avoir supplanté au journal de la préfecture, lors de l'inauguration du lycée, attisait sournoisement cette naissante animosité.

— Il est indubitable, dit-il solennellement à Péchoin, que vous eussiez fait au bal meilleure figure que ce petit monsieur... Je n'ai jamais vu de singe aussi mal fagoté!... Et quel manque de tenue!... Il ne cessait de jeter sur Mme de Grandclos des regards que je qualifierais volontiers d'indécents... Je crois, Dieu me pardonne, que le drôle est amoureux de Mme la préfète.

— Ça prouve qu'il a bon goût, remarqua Léchaudel, car la patronne était jolie à croquer.

— Cela prouve qu'il ne sait pas vivre, répliqua sèchement Nivard ; un agent en sous-ordre ne doit jamais lever les yeux sur la femme de son chef... Outre que la chose est immorale, c'est un manquement à la discipline, et si ce freluquet se permettait une semblable inconvenance avec Mme Nivard...

— Rassurez-vous, ça n'arrivera jamais ! affirma ironiquement son collègue.

L'insinuation de Nivard fut néanmoins acceptée et colportée dans les bureaux, et, à partir de ce moment, Séverin ne fut plus désigné que sous le nom de « l'amoureux de la préfète ».

Amoureux, il l'était, et passionnément. Les incidents du bal avaient achevé de lui troubler le cœur. Pendant toute la journée du lendemain, il fut fort affairé à des be-

sognes matérielles ; il s'agissait de régler des comptes de fournisseurs et de surveiller la réparation du désordre qu'entraîne le remue-ménage d'une fête officielle. Mais ce travail lui laissait la tête libre, et son imagination vagabondait rétrospectivement à travers les scènes de la veille. Des airs de valse et de polka bourdonnaient comme une obsession dans le cerveau enfiévré de Séverin. L'intensité des sensations qu'il avait éprouvées se ravivait au spectacle de la salle de bal, avec ses fleurs fanées, ses lambeaux de tulle et de rubans épars sous les banquettes. En contemplant cette vaste pièce, maintenant déserte et sonore, il se sentait pris de cette langueur mélancolique qui suit toujours l'agitation d'une soirée de plaisir. Il regrettait que cette nuit eût si vite passé, sans avoir réalisé la plupart des ivresses qu'il avait rêvées. Il se remémorait avec un morne désappointement les mortifications causées par son habit à la coupe ridicule, les angoisses jalouses res-

senties pendant l'entretien de Peyrehorade et de Mme de Grandclos. Ces ressouvenirs étendaient une teinte grise sur ce premier bal où il était entré plein de naïves illusions, le cœur débordant de tendresse. Ils jetaient un froid brouillard sur la féerie des lumières, la beauté des femmes et la volupté des danses. Puis, tout d'un coup, par un brusque revirement de la réflexion, une figure d'une couleur charmante émergeait de cette brume glaciale ; il revoyait Cécile de Grandclos, si séduisante dans sa toilette de tarlatane blanche et de rubans roses. Il sentait sur son bras l'impression du bras nu de la préfète ; il se répétait les encouragements et les éloges que Cécile lui avait prodigués ; son cœur se dilatait à la pensée qu'elle avait lu ses vers et lui en avait demandé une copie.

Le même soir, quand il fut seul dans sa petite chambre, il transcrivit amoureusement le sonnet sur une épaisse feuille de vélin et l'inséra dans une enveloppe qu'il emporta

le lendemain à son bureau, soigneusement cachée dans sa serviette de travail. Il espérait bien, ce jour-là, trouver l'occasion de parler à Mme de Grandclos. — Elle était maintenant débarrassée des tracas de son bal, le temps était chaud et le ciel clair ; elle reprendrait sans doute ses stations dans le kiosque du jardin, et sans doute aussi elle ferait appeler le secrétaire de son mari. — Il lui tardait de la voir, de savourer de nouveau le sourire de ses lèvres et la caresse de ses yeux. Il voulait, en lui remettant ces vers écrits pour elle, l'assurer de son dévouement, provoquer sa confiance, et peut-être apprendre d'elle-même la cause de cette inquiétude qu'elle avait manifestée en valsant avec Peyrehorade.

Pendant tout le commencement de l'après-midi, il ne bougea de derrière les vitres de son cabinet, sondant du regard la profondeur des allées ombreuses et les vertes sinuosités des pelouses. Vers deux heures, il tressaillit en apercevant entre les branches l'ondulation

d'une robe de couleur claire. Mme de Grandclos contournait lentement les massifs et se dirigeait du côté du kiosque. — Très probablement elle y passerait le reste de l'après-midi et elle allait le faire demander ! — Il glissa dans la poche de sa jaquette l'enveloppe qui contenait le sonnet et se tint prêt à s'élancer dans le jardin, au premier appel. Tandis qu'il restait debout, appuyé contre la croisée et tout frissonnant des transes de l'attente, il entendit soudain tinter dans la cour le timbre qui annonçait les visites. Peu après, un valet en livrée apparut, une carte à la main, s'enfonça sous les arbres, puis, reparaissant au bout d'une minute, remonta vers la marquise du vestibule et inclina la tête, comme pour faire signe à un personnage invisible. — Toute la joie de Séverin tomba lourdement. — Une visite ! quel déboire et quel contretemps ! — Mais ce fut bien pis et bien plus désastreux, quand il reconnut dans le visiteur privilégié qu'intro-

duisait le valet de chambre, — Marius Peyrehorade, pincé dans une élégante redingote, coiffé d'un chapeau gris, haut de forme, et s'avançant à la suite du laquais, sans perdre un pouce de sa petite taille. — Ainsi c'était cet homme que Cécile allait recevoir exceptionnellement dans le kiosque où jusqu'alors elle n'avait admis que les personnages de son intimité !... Quel secret y avait-il donc entre eux? Pourquoi cette étrange visite suivant de si près le mystérieux entretien du bal?... Un froid aigu glaça la poitrine et les mains du jeune homme, tandis que le sang lui montait à la tête et que ses tempes semblaient serrées dans un étau. Une violente jalousie le pinça au cœur et, sans réfléchir à l'incorrection de sa démarche ni au danger d'être aperçu par les employés des bureaux, il entr'ouvrit la porte-fenêtre, puis, dès qu'il eut vu disparaître le valet de chambre, il pénétra dans le jardin. Toutefois, au lieu de suivre l'allée de platanes qui menait droit au

kiosque, il prit un sentier oblique et, après un long circuit, il se glissa parmi les massifs de faux ébéniers qui formaient une muraille de verdure derrière le pavillon rustique. La croisée donnant sur cette partie du jardin peu fréquentée était restée ouverte ; un store seul la voilait, de sorte qu'on pouvait entendre ce qui se disait à l'intérieur, sans risquer d'être aperçu. — Après s'être blotti avec précaution dans cette cachette, Séverin resta un instant étourdi de sa hardiesse ; il éprouvait un sentiment de pudeur et de délicatesse froissées à jouer ainsi un rôle d'espion. Peu à peu, néanmoins, sa passion fit taire ses scrupules ; les battements de son cœur se régularisèrent, son ouïe s'affina et, avec une avide attention, il prêta l'oreille...

Peyrehorade était entré dans le kiosque avec cet aplomb souriant qui ne l'abandonnait jamais. Il s'inclina devant la préfète, prit le siège qu'elle lui désignait d'un geste et resta un moment silencieux. Mme de

Grandclos, très émue en dedans, mais dissimulant habilement son inquiétude sous un masque d'impassibilité, s'était préparée depuis le matin à cette entrevue. Assise à contre-jour, très affairée en apparence à un onvrage de tapisserie, elle attendait que son adversaire commençât l'attaque et tirait nerveusement son aiguille. Pendant un moment ils conservèrent cette attitude expectante; puis Cécile, impatientée, roula sa bande de tapisserie, la posa sur la table et murmura d'une voix imperceptiblement interrogative :

— Je vous écoute, monsieur !

La façon dont ces quatre mots étaient prononcés les amplifiait singulièrement et en accentuait la portée; pour un auditeur perspicace, cela voulait dire : « Tout ce que vous allez me conter m'est souverainement indifférent; néanmoins, je consens à vous entendre afin de vous prouver que je ne vous redoute nullement. »

— Madame, commença Peyrehorade en s'inclinant de nouveau, je suis vraiment confus de votre indulgence... Depuis vingt-quatre heures déjà, je me reproche d'avoir mis une insistance indiscrète à vous entretenir de ces histoires d'autrefois, auxquelles, j'en suis certain, vous devez attacher une importance fort médiocre.

En tenant compte de l'intention sarcastique qui soulignait légèrement cette phrase, on eût pu le traduire par : « Vous ne me donnerez pas le change ; si cette affaire vous était aussi indifférente que vous voulez me le faire croire, vous vous seriez bien gardée de m'accorder cette audience tout exceptionnelle, au fond d'un kiosque perdu dans les arbres. »

Mme de Grandclos interpréta ainsi l'exorde du journaliste, car elle répondit avec une certaine vivacité :

— Rien ne nous est de médiocre importance quand il s'agit de notre propre

famille... Une sœur de ma mère avait épousé un Soubirous de Bayonne, et il se pourrait que cette personne dont vous me parliez fût sa fille...

Elle s'arrêta un instant pour reprendre un peu d'aplomb et continua :

— Cette jeune femme... vous l'avez personnellement connue, monsieur?

— Non, pas personnellement... Je l'apercevais seulement de loin en loin, mais sa beauté était célèbre à Bayonne, où on ne l'appelait que « la belle Cécile du *Panier fleuri* ».

— Ah! murmura Mme de Grandclos... Elle feignit d'étouffer un bâillement en posant sa main devant sa bouche, afin de dissimuler un frémissement des lèvres. — Cette indication si précise l'avait troublée, et ce fut seulement après une pause qu'elle ajouta : — Elle était donc bien jolie!

— Elle vous ressemblait, madame, c'est tout dire, répliqua-t-il galamment; puis

il poursuivit, en regardant son interlocutrice bien en face et en appuyant sur chaque mot :

— Ce n'était pas sa seule ressemblance avec vous ; car, si l'on ne m'a pas trompé, vous portez, madame, le même prénom qu'elle !...

Mme de Grandclos baissa les yeux pour éviter ce regard aigu qui semblait lui signifier clairement : « Avec moi, la dissimulation est inutile, et vous feriez mieux de laisser tomber votre masque... » Mais, avant de se trahir, elle désirait savoir jusqu'à quel point cet homme était renseigné sur son passé, et elle continua de l'interroger :

— Vraiment... Habite-t-elle toujours Bayonne ?

— Non, madame, et voici précisément le côté délicat de mon histoire ; la belle Cécile du *Panier fleuri* était ambitieuse et voulait à tout prix s'élever au-dessus de sa modeste condition ; sa beauté l'avait grisée, et elle a

subi le sort des jeunes filles qui se déclassent : elle a mal tourné.

Une rougeur monta aux joues de la préfète.

— Mal tourné! s'exclama-t-elle d'un ton bref, qu'entendez-vous par là?

— Mon Dieu, répliqua-t-il hypocritement, je prends le mot dans l'acception étroite que lui donnent les bourgeois de province... Cécile Soubirous a été enlevée par un riche Espagnol, qui l'a emmenée à Paris.

— Mais, objecta-t-elle avec une certaine vivacité, s'il l'a épousée, je n'y vois pas grand mal.

— D'accord, mais il ne l'a point épousée; il s'est contenté de la séduire, et il l'a abandonnée... Il s'arrêta un moment pour étudier l'expression des traits de Cécile, puis il continua, en exagérant intentionnellement ce qui lui restait à dire : — Alors, elle est entrée dans un petit théâtre... Ce n'est pas précisément une école de vertu... Elle a eu

des amants à la douzaine, et, de cascade en cascade, elle est tombée fort bas...

— C'est faux! protesta Mme de Grandclos indignée, en donnant étourdiment dans le piège que lui avait tendu Peyrehorade, c'est une odieuse calomnie!

— Comment le savez-vous, madame? demanda le journaliste en fixant son œil rusé sur la malheureuse femme, qui se troublait de plus en plus... Ne m'affirmiez-vous pas avant-hier que cette parente vous était inconnue?

— Croyez-vous?.. balbutia-t-elle, vous m'aurez mal comprise, monsieur... Je la connais, et je puis vous jurer qu'elle n'était pas la femme que vous supposez!

— Mais alors, permettez! repartit-il avec une intonation cruellement ironique, si vous la connaissez si bien, pourquoi m'avoir posé toutes ces questions?... Tenez, madame, ne jouez pas au plus fin et ne cherchez pas à tromper Marius Peyrehorade, qui est bon

enfant et ne vous veut que du bien... Avouez, poursuivit-il d'un ton paterne, que la belle Cécile du *Panier fleuri* et Mme Cécile de Grandclos ne sont qu'une seule et même personne... On ne peut nous entendre dans ce pavillon isolé, et vous avez affaire à un galant homme !

Elle était devenue très pâle et mordillait ses lèvres glacées en se demandant à quoi elle devait se résoudre. — Puisqu'elle était au pouvoir de cet homme, ne valait-il pas mieux avouer franchement et se fier à sa générosité ?... Dans son désarroi, elle se laissa prendre à l'air bon apôtre de Peyrehorade et s'imagina qu'elle pourrait, sinon le séduire, du moins le toucher.

— Eh bien ! oui, monsieur, murmura-t-elle en relevant vers lui ses beaux yeux suppliants, je suis cette Cécile que vous avez connue à Bayonne... J'espérais, en changeant de pays, de nom et de condition, ne plus entendre parler de ce douloureux passé... ; non point

que j'aie à me reprocher de fautes déshonorantes !... Tout ce qu'a inventé contre moi la malveillance de provinciaux cancaniers et envieux n'est que pure calomnie; mais enfin j'ai commis une étourderie de jeunesse, une seule, croyez-le bien !... Je l'ai confessée à M. de Grandclos, il sait toute mon histoire, et cela ne l'a point empêché de m'aimer... Il a l'esprit trop élevé pour m'en vouloir d'une faiblesse uniquement due à mon inexpérience de fille mal conseillée et mal surveillée... Malgré tout, il est certain que notre situation ici serait absolument compromise si cette regrettable aventure était divulguée. Nous avons tout à redouter de la malignité d'une petite ville toujours disposée à dauber sur les hauts fonctionnaires. Vous seul, monsieur, possédez un secret qui peut cruellement nuire à la considération d'une femme, et du même coup ruiner le crédit de M. de Grandclos... Je vous crois trop loyal pour vouloir en abuser... Vous serez généreux,

n'est-ce pas? s'écria-t-elle avec plus d'abandon, en se rapprochant de Peyrehorade et en posant l'une de ses mains sur le bras du journaliste, — je vous en supplie par tout ce que vous avez de plus cher au monde!... Promettez-moi de garder le silence !... Je ne puis vous offrir en échange que la reconnaissance profonde d'une honnête femme à laquelle vous aurez rendu un de ces services qu'on n'oublie jamais... Acceptez-la, vous n'aurez pas à vous en repentir... A la satisfaction d'avoir agi courtoisement, vous ajouterez celle d'avoir acquis pour toujours une amitié dévouée...

Elle se tenait devant Peyrehorade, palpitante, les yeux mouillés, les joues colorées par l'animation qu'elle avait mise à l'implorer. En voyant très près de lui les yeux bleus humides, la bouche expressive et suppliante, la poitrine mollement soulevée de cette jolie femme, embellie encore par l'anxiété et la prière, le journaliste fut saisi

d'un émoi qui, malheureusement pour Cécile, n'avait rien de commun avec l'attendrissement ou la compassion. — Marius Peyrehorade, en fait de bonnes fortunes, n'avait jamais eu que des amourettes vulgaires et de bas étage. Pour la première fois, il goûtait la volupté d'être supplié, flatté, presque câliné par une femme du monde, élégante, raffinée, très belle et exhalant un parfum d'aristocratie. Le tempérament sensuel du Méridional fut allumé brusquement par ce séduisant tête-à-tête. En même temps, il se dit que cette femme, qui lui promettait son amitié avec un si charmant abandon, se trouvait, en somme, à sa discrétion, et que, très probablement, pour sauver sa réputation, elle en passerait par où il voudrait; il réfléchit en outre que, si elle devenait sa maîtresse, il y trouverait double profit : — d'abord son plaisir, puis la réalisation plus prompte de ses visées ambitieuses. — Une fois liée à lui par une

amoureuse intrigue, Mme de Grandclos emploierait avec bien plus de zèle son influence pour le faire arriver à quelque poste avantageux. — Il résolut donc de profiter sur-le-champ de cette occasion exceptionnelle, et il ne résista plus à la tentation.

— Votre amitié m'est infiniment précieuse, dit-il en s'emparant de la main de Cécile, mais rassurez vous, madame, vous pouvez compter sur mon affectueuse discrétion.

— Merci, monsieur, murmura-t-elle avec effusion; vous vous conduisez comme un véritable ami!

— Oui, nous serons bons amis, reprit-il... Puis, brutalement, avec un geste de commis voyageur, il lui passa le bras autour de la taille, et il ajouta en lui lançant une œillade brûlante : — A une condition pourtant, c'est que vous me permettrez de sceller notre pacte d'amitié sur vos lèvres.

Cette cynique déclaration éclaira Mme de Grandclos ; elle comprit dans quelles mains elle était tombée, et se dégageant vivement :

— Monsieur, dit-elle avec une expression de pudeur offensée, vous vous moquez... ou vous vous méprenez étrangement !

Mais Peyrehorade était lancé. Il avait pour principe qu'il faut triompher des femmes qui se défendent en leur donnant l'assaut. Il se rapprocha de la préfète et, avec un sourire impertinent qui découvrait ses dents très blanches :

— Pourquoi êtes-vous cruelle? s'exclama-t-il ; l'amour que je sens pour vous n'est-il pas le meilleur gage de ma discrétion ?... Si vous attachez une sérieuse importance à ce que je vous garde le secret, pouvez-vous hésiter à récompenser mon silence par une faveur qui vous coûte si peu, à vous autres femmes ?

Cette argumentation effrontée mettait Mme de Grandclos au pied du mur ; elle

sentit que, si elle donnait le moindre signe de terreur ou de faiblesse, elle était perdue. D'un autre côté, elle ne voulait pas rompre violemment avec le journaliste et le pousser à bout. Elle lui répondit donc d'un air calme et sur un ton légèrement ironique :

— Si je vous comprends bien, monsieur, vous me proposez un marché ?...

— Non pas, chère madame, répliqua-t-il avec un mauvais sourire, mais un traité d'alliance... Il est de règle, en pareil cas, que chacun des alliés assure quelque avantage à l'autre : moi, je vous donne mon silence et je ne demande en échange qu'un baiser.

Tout en parlant, il essayait de renouveler sa tentative de tout à l'heure ; il fut de nouveau repoussé par Cécile, qui, prise d'un redoublement de répugnance et de terreur, se rejeta en arrière et se hâta de mettre la table entre son agresseur et elle.

— Je vous croyais, supplia-t-elle, un homme généreux et délicat... Je crains

bien de m'être trompée... Je vous en prie, laissez-moi !

— Alors vous renoncez à notre traité de paix ? demanda-t-il, souriant encore, mais avec une nuance de menace.

— Si j'acceptais vos conditions, repartit-elle sévèrement, je justifierais toutes les calomnies qu'on a débitées sur mon compte... Vous vendez votre silence trop cher, monsieur, et je ne puis l'acheter à ce prix-là !

— Vous avez tort, madame... Vous savez que dans notre pays on ne connaît pas de demi-mesures... Je puis être un ennemi aussi impitoyable que je serais un ami dévoué.

C'était un ultimatum, et Cécile ne savait plus que répondre, craignant, si elle parlait, de céder à quelque irrémédiable mouvement d'indignation, et, d'autre part, ne voulant pas laisser partir sur un refus violent cet homme qui tenait sa destinée entre ses mains.

— J'attends votre réponse! reprit Peyrehorade en la dévisageant.

Elle jeta un regard de détresse sur la croisée entr'ouverte, crut entendre ou feignit d'entendre un bruit de branches froissées :

— On vient ici, murmura-t-elle précipitamment; n'insistez pas, monsieur..., et... quittez-moi!

— Soit, répliqua-t-il, je vais me retirer, madame, mais laissez-moi espérer que nous nous reverrons bientôt.

— Partez..., partez! répéta-t-elle avec une expression d'effroi très habilement feinte.

Très maître de lui, Peyrehorade prit son chapeau, salua avec un respect ironique et sortit du pavillon.

II

Dès que le journaliste eut disparu, le sang-froid et l'énergie dont Mme de Grandclos avait fait preuve l'abandonnèrent brusquement. Elle se sentait épuisée, ses jambes chancelaient et un tremblement nerveux secouait tout son corps. Elle s'assit, enfouit sa tête dans ses mains et calcula avec épouvante les conséquences très probables de la déconvenue de Peyrehorade. — Blessé dans sa vanité, déçu dans ses visées amoureuses, il était évident que cet homme chercherait à se venger. Il n'y avait plus guère à compter sur sa discrétion. Demain, ce soir même peut-être, quelques paroles venimeuses, habilement lancées, mettraient les habitants de Juvigny au courant des origines et des aventures de

leur préfète, et le mal serait sans remède. En vingt-quatre heures, elle deviendrait la fable de la petite ville; sa réputation, la respectabilité et le prestige de M. de Grandclos, tout cela s'en irait à la dérive comme des ruines éparses après la débâcle d'une inondation. La peine qu'elle s'était donnée pour effacer les taches de son passé, pour conquérir une position honorable et s'élever jusqu'aux rangs supérieurs de la bonne société, n'aboutirait qu'à un lamentable désastre. M. de Grandclos en serait réduit à solliciter immédiatement son changement, et encore, après le scandale qui éclaterait, qui sait si on consentirait à lui confier une autre préfecture? Peut-être serait-il obligé de résigner ses fonctions et de végéter à Paris dans quelque bureau de ministère...

Cécile avait beau presser sa tête endolorie dans ses mains crispées, elle ne parvenait pas à en faire jaillir un expédient pour sortir de l'impasse. Un moment elle fut tentée d'aller

tout conter à son mari. Il l'avait épousée par amour, bien qu'il connût une bonne partie de son histoire; il l'aimait encore, et avait d'ailleurs tout intérêt à imposer silence à Peyrehorade. Puis, en y réfléchissant, elle se convainquit de l'inutilité d'une pareille démarche. — Quelque pouvoir que le préfet eût entre les mains, il lui était difficile de supprimer Marius Peyrehorade. Il avait, à la vérité, le droit de lui retirer la rédaction du journal de la préfecture et de le forcer ainsi à quitter le pays. Mais cette mesure arbitraire, difficile à motiver, laisserait en tout cas au journaliste le temps de répandre dans la ville ses révélations malfaisantes, et n'aurait d'autre résultat que d'exaspérer davantage son désir de vengeance. — M. de Grandclos pouvait également provoquer Peyrehorade et le pousser à un duel. Mais un préfet compromet singulièrement sa situation en se battant contre un de ses administrés, et, d'ailleurs, le diffamateur trouverait un prétexte

pour refuser un cartel. — Pourtant, songeait Cécile en s'arrêtant plus longuement à cette dernière idée, un duel serait le seul remède vraiment efficace, à condition qu'il eût lieu immédiatement et que Peyrehorade fût tué net par son adversaire. — Mais du moment où il était impossible à M. de Granclos de se charger personnellement d'expédier le journaliste, où rencontrer un champion assez dévoué, assez discret et habile pour mener à bien une pareille entreprise?

Dans son désarroi, Cécile en arrivait à regretter qu'un préfet ne pût avoir à sa disposition, comme cela se pratiquait sous les Valois, quelque spadassin sans préjugés, habile à manier la dague et sachant sur un signe de tête supprimer une personnalité gênante. L'extrémité à laquelle la jeune femme était réduite la rendait féroce. Elle inclinait vers les résolutions les plus excessives, les plus folles, les plus contradictoires. Par instants, elle se reprochait d'avoir man-

qué d'adresse avec Peyrehorade et de n'avoir pas su acheter son silence, au moins provisoirement, à l'aide de ces demi-promesses ou de ces menues faveurs qui n'engagent à rien. Elle s'en voulait d'avoir cédé à des scrupules enfantins, de n'avoir pas été assez forte pour vaincre ses répugnances... Malheureusement, la sottise était faite, et, maintenant, courir après le journaliste, c'était se mettre à sa merci.

Tandis qu'elle se martelait le front et se creusait le cerveau pour y trouver une idée, elle entendit crier légèrement la porte du kiosque. S'imaginant qu'elle s'ouvrait pour livrer passage à quelque domestique, elle se retourna brusquement, et vit devant elle Séverin Malapert.

Le jeune homme était très pâle; ses yeux bruns avaient un éclat à la fois triste et résolu; tout son corps nerveux semblait agité par une mystérieuse et violente émotion. Il jeta un timide regard sur Mme de Grandclos, remarqua

son effarement et l'altération de ses traits, et craignit qu'elle ne le renvoyât comme un fâcheux. Aussi commença-t-il par s'excuser humblement de son intempestive intrusion.

— Pardonnez-moi, madame, balbutia-t-il, si je me suis permis d'entrer sans être appelé... Je vous apportais les vers que vous avez bien voulu me demander... Les voici... ajouta-t-il en déposant son sonnet sur la table; mais je crains d'être importun et je ne sais si je ne dois pas me retirer....

— Non, non, restez! répondit-elle en essayant de sourire.

— Vous paraissez souffrante, madame?

— Oui, je souffre beaucoup, en effet; j'ai mal aux nerfs... Elle déplia machinalement le vélin où le jeune secrétaire avait amoureusement transcrit ses rimes, puis elle continua : — Je vous suis reconnaissante d'avoir pensé à m'apporter ce sonnet... J'aurais aimé à le relire avec vous; mais aujourd'hui cela m'est impossible... Je suis trop triste, trop

tourmentée pour apprécier vos vers comme ils le méritent.

Les yeux de Séverin étincelèrent ; ils étaient baignés d'une lueur si tendre et si sympathique, qu'au milieu de ses préoccupations Mme de Grandclos en fut doucement émue.

— Vous avez un grand chagrin..., murmura-t-il en s'enhardissant. Oh! que ne puis-je mériter votre confiance, madame, je donnerais ma vie pour guérir vos peines!

— Merci, monsieur Séverin... Mes peines sont malheureusement sans remède!... ou, du moins, il n'est pas en votre pouvoir de les guérir.

— Vous doutez de mon dévoûment? demanda-t-il avec un accent de reproche et de tendresse qui la toucha.

— Non, mon enfant, je ne doute pas de votre zèle, mais de son efficacité pour soulager des ennuis que je ne puis même pas vous faire connaître...

— Je les connais! répliqua-t-il, — et en

prononçant ces mots dont l'audace l'effrayait, il lui sembla que tout son cœur lui venait sur les lèvres. — C'est, poursuivit-il, l'homme qui sort d'ici, c'est ce Peyrehorade qui vous persécute !

Cécile étonnée ouvrait de grands yeux :

— Comment le savez-vous?

Il rougit et balbutia sans oser la regarder :

— J'étais là, dehors. — En même temps, il indiquait la direction de la croisée au store baissé. — J'ai tout entendu... D'ailleurs, j'avais déjà deviné le danger qui vous menaçait, dès avant-hier, au bal, en vous observant pendant que cet homme vous parlait... Oh ! que je le hais !

Il y avait dans cette perspicacité de l'amour naïf et désintéressé quelque chose de si délicieux que Cécile en fut toute remuée : « Comme il m'aime ! » pensa-t-elle. — Mais ce premier mouvement de sensibilité et d'orgueil satisfait fut suivi d'une réflexion inquiétante : « Maintenant, il y avait deux personnes

en possession de son secret ; » et cette réflexion, mettant en jeu l'habileté politique qui faisait le fond de la nature froidement calculatrice de Mme de Grandclos, décida du sort de Séverin. — Avec une rapidité électrique, le cerveau de la préfète fut illuminé par une inspiration soudaine : — Ce jeune homme dévoué et résolu ne pouvait-il pas devenir le champion qu'elle désirait ?... Séverin l'aimait ; il avait vingt ans, l'âge des sacrifices chevaleresques et des tentatives héroïques. Cécile commençait à entrevoir une faible lueur d'espérance. Elle pressentait qu'elle n'aurait qu'un mot à dire pour lancer ce naïf amoureux contre Marius Peyrehorade. — Seulement cet enfant était-il capable de se servir d'une épée et ne risquait-on pas de l'envoyer à une mort certaine ? — Une femme moins aventureuse ou plus sensible se fût arrêtée devant cette éventualité ; mais Mme de Grandclos était superstitieuse ; elle se rappela le proverbe qui prétend que les innocents

gagnent toujours au jeu. Le duel n'est-il pas le plus souvent une affaire de chance, et à l'âge de Séverin n'a-t-on pas toutes les audaces et tous les bonheurs?... En tout cas, dans la situation désespérée où elle se trouvait, elle ne s'exposait pas beaucoup en tentant cet unique moyen de salut. — Elle résolut donc d'étudier à fond le jeune secrétaire et de se confier à lui, si elle le reconnaissait capable de la servir.

Elle tourna vers le pauvre amoureux, confus de son audace, un regard demi-caressant et demi-courroucé :

— Vous étiez là? dit-elle sévèrement; vous écoutiez aux fenêtres?... C'est mal !... C'est un acte presque aussi coupable que la déloyale conduite de la personne qui sort d'ici !

— Oh ! madame, supplia-t-il avec des larmes dans les yeux, pardonnez-moi !... J'avais perdu la tête en voyant M. Peyrehorade entrer chez vous... Je craignais

quelque malheur, et j'ai voulu être là, à portée, prêt à accourir au premier appel... Je vous jure que ce que j'ai entendu restera à jamais enfermé au fond de mon cœur !

— Et, demanda-t-elle hypocritement, maintenant que vous êtes en possession de mon secret, vous allez sans doute me juger, vous aussi, et me jeter la pierre !

— Moi ! protesta-t-il avec un accent d'aveugle adoration, je vous admire, madame !... Vous êtes pour moi comme une reine, supérieure à toutes les femmes !...

Cécile haussa légèrement les épaules et ses lèvres ébauchèrent un sourire incrédule.

— Je voudrais, affirma-t-il énergiquement, vous défendre et vous servir, me consacrer à vous corps et âme !

— Vous n'avez pas l'expérience de la vie, reprit-elle en secouant mélancoliquement la tête ; vous ne savez pas combien, dans la réalité, il est difficile de défendre une femme,

même quand on a la ferme volonté de lui être utile.

— Mettez-moi à l'épreuve, s'écria-t-il, en joignant les mains, autorisez-moi à vous débarrasser d'un homme qui vous persécute !

— Enfant ! murmura Cécile de sa voix la plus maternellement câline. — Elle lui indiqua un siège tout près d'elle, puis elle ajouta, quand il se fut assis :

— Que pourriez-vous faire ?... Nous ne sommes plus au temps où les paladins se présentaient en champ clos pour défendre l'honneur des reines calomniées.

— S'il n'y a plus de paladins, repartit-il, il y a encore des cœurs assez dévoués et assez courageux pour risquer leur vie dans un duel.

— Un duel ?... Taisez-vous, malheureux enfant !... Vous compromettriez sans profit celle que vous voulez défendre.

— Je ne la compromettrais pas... Son nom

ne serait point prononcé... Je trouverais un prétexte pour provoquer ce Peyrehorade et je le forcerais à se battre.

— Vous êtes un brave cœur, dit Mme de Grandclos d'un ton grave et pénétré ; je vous sais un gré infini de vos courageuses intentions... mais je ne veux pas que vous vous exposiez pour moi inutilement... Dès demain, mon persécuteur répandra ses calomnies par la ville, et, en supposant que ce duel puisse avoir lieu, le mal sera déjà fait.

— Non, car je provoquerai Peyrehorade ce soir même, et nous pourrons nous battre demain, au petit jour...

— C'est insensé ! — Elle regarda Séverin droit dans les yeux, et ce long regard fondant le troubla comme la plus exquise caresse. — Je suis sûre, reprit-elle, que vous n'avez de votre vie touché une épée ou un pistolet ?

— Détrompez-vous, madame, répliqua-t-il en mentant intrépidement ; j'ai pris des leçons d'escrime et je saurai me tirer d'af-

faire... J'ai de plus chassé en forêt avec mon père et j'ai le coup d'œil très juste... Ainsi, quelle que soit l'arme choisie, je ne crains pas mon adversaire.

Elle l'examinait à la dérobée; — quoique frêle, il était de la race de ces nerveux qui peuvent avoir un poignet d'acier malgré la maigreur apparente des muscles; il paraissait souple, agile et déterminé. — Cet examen, corroboré par l'aplomb avec lequel Séverin parlait de son adresse, lui enleva ses derniers scrupules. Elle était fixée maintenant sur les points qu'il lui importait de connaître, et elle n'hésitait plus à accepter les services de ce sauveur que lui envoyait le hasard. Sûre de Séverin, il ne lui restait plus qu'à exalter les résolutions généreuses du jeune homme, tout en affectant de les combattre.

— N'en parlons plus! murmura-t-elle en appuyant sa tête sur l'une de ses mains aux blancheurs de lis; s'il vous arrivait malheur, je ne me le pardonnerais jamais.

— Ne craignez rien, madame, répéta-t-il résolument, quelque chose me dit que je vous débarrasserai de votre ennemi... Laissez seulement une seconde votre main dans la mienne, et ce sera pour moi comme un talisman miraculeux qui me donnera la force de vaincre tous les dangers !

Elle sourit et posa lentement sa main fraîche sur le front de Séverin, qui en tressaillit de la nuque aux talons. Il fut sur le point de se pâmer et de tomber à terre, tout alangui par cette caresse inespérée.

— Voici ma main, dit tout bas Cécile de Grandclos ; en même temps ses doigts vinrent se poser sur le poignet du jouvenceau ; je vous la donne, non pour vous pousser à une folie que je réprouve, mais pour vous retenir dans le chemin de la raison...

Séverin, sans écouter ces derniers mots, chuchotés si bas qu'ils semblaient presque une confidence d'amour, saisit pieusement la main de Cécile et en savoura avec délices

l'imperceptible pression. Cette main adorée s'oubliait dans la sienne ; il la sentait seulement s'agiter avec un frémissement semblable à la palpitation d'un oiseau qu'on tient prisonnier. Ses yeux rencontrèrent de nouveau ceux de Mme de Grandclos, et cette caresse l'acheva. Grisé, le cœur défaillant, il tomba à genoux, et ses lèvres baisèrent passionnément la main de la préfète : — Oh ! s'écria-t-il, je tuerai ce Peyrehorade !

— Chut ! fit Cécile en retirant sa main ; et votre mère, malheureux garçon ? Elle n'a que vous d'enfant et elle mourrait de chagrin s'il vous arrivait malheur... Pensez à elle !

— Je ne pense qu'à vous, madame, répondit-il, toujours agenouillé ; je vous ai donné mon cœur tout entier, et je vous donnerai ma vie, s'il le faut.

— Relevez-vous ! ordonna-t-elle en reprenant son ton sévère.

Il lui obéit et resta devant elle, chancelant encore et l'œil noyé de tendresse.

— Jurez-moi, dit-elle en modulant sa voix comme une musique amoureuse, jurez-moi que vous n'irez pas provoquer M. Peyrehorade, qui ne ferait de vous qu'une bouchée !

— Je vous jure au contraire que je me battrai demain avec lui !

— Je vous le défends, murmura-t-elle. Et, le voyant se diriger vers la porte, elle lui tendit de nouveau ses deux mains, comme pour le retenir. — C'était l'électriser et l'exalter plus encore.

— Adieu !... balbutia-t-il.

— Monsieur Séverin !

— Adieu, madame !... Je vous aime et je vous sauverai malgré vous !

Il se dégagea doucement de l'étreinte caressante de Cécile et s'élança dehors.

III

A peine rentré dans son cabinet, Séverin prit son chapeau et quitta l'hôtel. Il avait besoin de toute sa liberté d'esprit pour réfléchir à la façon dont il chercherait querelle à Peyrehorade. — Emporté par sa passion, il s'était jeté dans cette aventure avec la présomption et la fougue de la vingtième année, sans s'inquiéter des moyens pratiques de la mener à bien. Maintenant qu'il s'agissait de l'exécution, il s'apercevait que c'est tout autre chose de dire à une femme : « Je vous sauverai, » et de la sauver en effet. — Il ne connaissait guère le journaliste que de vue; ils n'avaient aucune relation commune : il savait seulement que, tous les soirs après son dîner, Peyrehorade passait

quelques heures dans un café situé au-dessous de la salle de spectacle. — C'est là qu'il résolut de l'aller trouver et de le provoquer sous le premier prétexte venu. — Un autre point ne l'embarrassait pas moins. En dépit de l'assurance avec laquelle il avait affirmé son habileté à l'escrime et son adresse de chasseur, il était fort novice dans le maniement de l'épée et des armes à feu. Il pensa qu'à tout hasard il ferait sagement d'employer ses dernières heures de liberté à s'exercer à la cible. Il se souvint d'une guinguette située sur la promenade des *Saules*, où il y avait un tir au pistolet, et il s'y rendit.

Il entra timidement dans le jardin et, ne connaissant pas les êtres de l'établissement, il erra ainsi qu'une âme en peine à travers les massifs, jusqu'au moment où il rencontra un garçon auquel il exposa sa requête, tout en rougissant de sa demande comme s'il eût commis une mauvaise action. L'autre, enchanté de piloter un client, le conduisit en

face de la cible et se mit en devoir de charger les pistolets. Même, jugeant à la gaucherie de Séverin qu'il avait affaire à un débutant, il poussa la complaisance jusqu'à lui donner des conseils. — Les premiers essais du jeune secrétaire furent très médiocres : sa main tremblait et ses balles ne touchaient pas la plaque. Peu à peu, néanmoins, il rectifia son tir, et comme il avait le coup d'œil juste, au bout d'une heure il arriva à mettre dans le blanc presque à tout coup. Rassuré et réconforté par cette expérience, il reprit avec plus d'aplomb le chemin de la ville haute. « J'ai le bon droit pour moi, songeait-il, et mon amour me donnera l'habileté qui me manque... Ce Peyrehorade est un misérable, je lui ferai rendre gorge et je sauverai Mme de Grandclos. » Tout en marchant, il se montait la tête, son imagination allait grand train et il se voyait déjà sur le terrain, face à face avec le journaliste... On se battait au pistolet; il essuyait le feu de son adversaire, puis,

tranquillement, comme tout à l'heure au tir, il ajustait Peyrehorade et le tuait raide. — Il était si fanatisé par sa passion pour la belle préfète que, malgré ses goûts pacifiques et les principes de l'éducation religieuse qu'il avait reçue, il ne lui vint pas à l'esprit le moindre scrupule de tuer un homme. — Jacques Clément, catéchisé par la duchesse de Montpensier, ne marchait pas à l'assassinat d'Henri III avec une conscience plus tranquille et une exaltation plus farouche que ce jouvenceau, au sortir de son entretien avec Cécile.

Pourtant, lorsque, au tournant de la rue de Baile, il aperçut la maison paternelle avec sa physionomie placide, sa vierge de plâtre peint, ses fenêtres à petits carreaux verdâtres, il eut un moment de défaillance. L'aventure dans laquelle il allait se lancer contrastait si fort avec le train de vie régulier et bourgeoisement vertueux auquel il avait été habitué depuis l'enfance !... Il éprouvait

tout à coup une sensation de malaise très pénible à la pensée de cette rupture totale avec son existence passée. Puis, il avait peur de se retrouver en face de ses parents. Il lui semblait que tous deux liraient sur sa figure les tragiques projets qu'il méditait. — Un frisson de fièvre le transit jusqu'aux os lorsqu'il pénétra dans la salle à manger, et, quand il s'assit à la table commune, sa pâleur frappa Claudette Malapert.

— Comme tu es défait! s'écria-t-elle en attachant sur lui un œil inquiet; es-tu malade?

— Moi?... non, balbutia-t-il; c'est sans doute l'effet de la chaleur.

En même temps, pour se donner une contenance, il essayait de manger, mais son gosier se contractait; il tortillait les morceaux dans sa bouche et avait grand'peine à les avaler.

— Le fait est que tu as une mine de déterré, remarqua à son tour, sarcastiquement,

Simon Malapert; décidément les soirées du grand monde ne te réussissent pas!

Ce souper parut à Séverin d'une interminable longueur; il lui tardait de se soustraire aux questions de Claudette, aux regards soupçonneux de son père; en même temps il se reprochait, comme un manque de cœur, cette hâte de quitter une famille qu'il risquait de ne plus revoir. Tout en s'agitant sur sa chaise, il regardait à la dérobée la calme figure de sa mère, le profil anguleux de l'agent-voyer; ses yeux s'attachaient avec mélancolie aux vases d'albâtre de la cheminée, aux images de sainteté des murs, à chaque détail du modeste mobilier. Il disait adieu mentalement à ces honnêtes figures et à cet ameublement familier, contemplés peut-être pour la dernière fois, et sa poitrine se serrait, ses paupières s'humectaient. — Tout à coup, à travers son émotion, il revoyait le visage anxieux et charmant de Cécile; il songeait à la magnétique attrac-

tion de ses yeux bleus, à la voluptueuse caresse de ses mains et il tressaillait. — Elle se meurt d'angoisse, pensait-il ; je lui ai promis de la sauver..., et je n'ai pas de temps à perdre !

Dès qu'on se leva de table, il annonça qu'il était obligé de retourner à la préfecture pour achever un travail pressé. A cette déclaration inattendue et insolite, les figures des deux époux s'allongèrent.

— Ces gens-là te rendront malade ! s'exclama Claudette.

— Est-ce bien sûr, au moins, que tu retournes à ton bureau ? demanda le méfiant Malapert... Tu sais, il ne faudrait pas me conter des histoires !

Séverin, reprenant son aplomb, expliqua qu'il s'agissait d'une dépêche urgente à expédier à Paris par le courrier de minuit.

— Puisque tu veilleras tard, prends le passe-partout ! lui cria Claudette en le suivant sur le pas de la porte.

Il revint sur ses pas pour empocher la lourde clef; il était violemment tenté de sauter au cou de sa mère et de l'embrasser bien fort; mais il craignit que son émotion ne le trahît, et il se sauva.

« Maintenant, se dit-il, en descendant le rapide cailloutis de la côte du collège, il faut être homme et agir! »

Le *Café de la Comédie*, fréquenté par Peyrehorade, était situé au centre de la ville basse, non loin de la préfecture. En s'y rendant, Séverin fit un crochet pour longer le mur qui bordait les jardins de l'hôtel; de là on pouvait apercevoir entre les arbres les fenêtres du premier étage. Le jeune homme vit une lueur de lampe dans le petit salon où se tenait de préférence Mme de Grandclos.

« Elle est là! » songea-t-il, et cette pensée lui redonna du courage.

Il en avait besoin, car à mesure qu'il approchait du café, il était intérieurement secoué par d'étranges frissons. — Non point

qu'il eût peur de Peyrehorade, mais les préliminaires de la rencontre préméditée l'embarrassaient et le troublaient. Tenu très sévèrement par Claudette et surtout par Simon Malapert, il n'avait de sa vie mis les pieds dans un estaminet. Il connaissait à peine la disposition intérieure du *Café de la Comédie*, bien que cet établissement jouît dans le pays d'une certaine célébrité, à cause des collections d'histoire naturelle qui en ornaient les salles. L'idée seule d'y pénétrer et d'avoir, en entrant, un air gauche et dépaysé, le glaçait jusqu'aux moelles. Aussi se promena-t-il quelque temps sur le trottoir d'en face avant d'oser franchir le seuil du théâtre. — La grande salle où se tenaient les consommateurs était située au rez-de-chaussée, derrière la scène. Un long couloir voûté y conduisait, et, à l'extrémité de cette allée obscure, on voyait briller les becs de gaz qui éclairaient le café. La lointaine lueur de cette salle lui paraissait redoutable. De temps à autre, un

habitué, le cigare aux lèvres, s'enfonçait dans le ténébreux couloir, et Séverin entendait claquer la porte vitrée. — Neuf heures sonnèrent à l'horloge de la ville.

« Allons, se dit-il en serrant les poings, assez de poltronnerie; ne perdons pas un temps précieux! »

Il traversa la rue, s'engagea résolument dans le couloir voûté, et, arrivé à l'extrémité, poussa brusquement la porte vitrée, afin de couper court à de nouvelles hésitations.

Une fois entré, il fut tout d'abord ébloui par l'éclatante lumière du gaz, et en même temps étourdi par le brouhaha des consommateurs, le tintement des verres, le tapage des joueurs de billard. Une buée bleuâtre, produite par la fumée de pipes, l'empêchait de distinguer les figures. Il entrevoyait seulement, à travers ce nuage transparent, de hautes murailles garnies de vitrines d'oiseaux empaillés, et, entre deux billards, une vasque où nageaient des poissons rouges, arrosés par le sautil-

lement cristallin d'un mince jet d'eau. — Heurté par les garçons, coudoyé par les entrants et les sortants, Séverin restait debout près de la porte, fort en peine de s'orienter et de savoir si Peyrehorade se trouvait au café. Heureusement, il avait été aperçu par l'œil attentif de la dame du comptoir. Elle devina un client étranger, agita sa sonnette et désigna d un geste le nouveau venu à l'un des garçons.

— Que désire monsieur? demanda ce dernier en se campant, sa serviette au bras, devant le jeune Malapert.

— Servez-moi de la bière.

— Chope ou canette? interrogea de nouveau le garçon.

— Ce que vous voudrez, balbutia timidement Séverin, peu au courant de la langue et des usages du lieu.

— Par ici, monsieur! reprit l'homme à la serviette en poussant le client vers une table vide.

Le jeune homme, encore ahuri, obéit docilement. On lui apporta une canette et un verre. Peu à peu ses regards, plus habitués à la fumée, errèrent à droite et à gauche, et tout à coup, comme s'il avait reçu un choc intérieur, il tressauta sur sa banquette et pâlit. — Le hasard l'avait servi à souhait. A la table voisine, il reconnut le rédacteur en chef du *Mémorial de l'Est*.

Vautré nonchalamment sur la banquette de velours grenat, le gilet à demi déboutonné, Marius fumait une cigarette et pérorait, ayant pour auditeurs deux ou trois fils de gros commerçants, qui l'écoutaient comme un oracle.

Séverin avala une gorgée de bière, moins encore pour se donner une contenance que pour humecter sa bouche absolument sèche. Puis, reprenant possession de son sang-froid, il réfléchit à la marche à suivre pour chercher querelle à Peyrehorade. Il ne pouvait de but en blanc provoquer son ennemi ; il fal-

lait trouver un prétexte assez sérieux pour forcer Marius à se battre. Il prêta attentivement l'oreille à la conversation de ses voisins, redoutant de saisir déjà quelque propos diffamatoire lancé par le journaliste, afin de se venger de Mme de Grandclos. Mais, de ce côté, ses craintes étaient prématurées. Peyrehorade se réservait : il espérait encore que Cécile viendrait à résipiscence, et il avait jugé prudent de se taire provisoirement. Néanmoins, s'il n'était pas question de la préfète, le bal de la préfecture défrayait la conversation, et l'un des jeunes gens complimentait Marius sur ses talents de danseur et de conducteur de cotillon :

— Il n'y a pas à dire, vous êtes un valseur hors ligne, monsieur Peyrehorade !

— Peuh ! répondait avec une fatuité souriante le rédacteur en chef, que voulez-vous, mon cher, l'habitude, et puis aussi une certaine méthode !... Je ne fais qu'un avec ma danseuse, je l'enveloppe... Tenez,

je place ma main comme ceci..., et, ajouta-t-il avec un sourire plein de sous-entendus, je ne crains pas de l'appuyer!

— Heureux gaillard!... Avez-vous dû en palper, avant-hier, de ces jolies tailles!

— Hé! oui..., assez!... répliqua-t-il avec aplomb; une entre autres, qui est bien la mieux tournée et la plus souple que j'aie jamais fait plier sous mon bras : celle de la femme du maire, et, continua-t-il en baissant la voix, je dois avouer que la dame ne s'en plaignait pas.

Séverin jugea l'occasion propice; il se leva tout frémissant et cria :

— Vous en avez menti!

Peyrehorade eut un mouvement d'inquiétude; cependant il résolut de payer d'audace, et, feignant de n'avoir pas vu d'où partait l'interruption, il s'exclama d'un ton cassant :

— Je voudrais bien savoir qui ose me donner un démenti?

— Moi! articula nettement Séverin en croisant les bras.

Le journaliste toisa rapidement cet intrus dont la figure lui était inconnue; puis, d'un regard circulaire, il interrogea ses amis. — L'un des consommateurs, qui fréquentait la préfecture et qui avait reconnu Séverin, se pencha à l'oreille de Marius et le mit au courant des noms et qualités de « l'amoureux de la préfète ».

Peyrehorade, qui calculait vite et juste, eut avec lui-même un rapide colloque intérieur : « Diable, dit-il, la dame ne perd pas de temps... Elle me dépêche un de ses pages avec mission de me couper la gorge, et elle espère que je donnerai dans le panneau... A d'autres!... Je ne gâterai point une si belle partie... Quand la belle Cécile verra son chevalier revenir bredouille, elle comprendra à qui elle a affaire et elle deviendra plus traitable. » Bien décidé à rester impassible,

il se retourna vers Séverin, et, d'un ton de bonhomie goguenarde :

— Mon jeune monsieur, commença-t-il, je n'ai pas l'avantage de vous connaître, mais je me permettrai de vous faire remarquer que nous causons entre nous, et qu'il est peu poli de se jeter dans une conversation où l'on n'a pas été prié... On ne vous apprend donc pas la civilité au collège ?

Cette question réjouit la galerie, qui éclata de rire, et Séverin, exaspéré, perdit le peu de sang-froid qu'il possédait.

— Je vous ai donné un démenti, répéta-t-il; si cela ne suffit pas, je vous forcerai bien à me répondre autrement que par de sottes plaisanteries !

Il s'apprêtait à jeter sa chope à la tête de Peyrehorade, mais celui-ci avait déjà prévu le coup. Sa main s'abattit sur le poignet de Séverin, qui fut obligé de reposer le verre sur la table.

— Là, là..., calmez-vous, mon garçon,

reprit-il toujours gouailleur, buvez votre bière, cela vous rafraîchira..., et remerciez-moi de vous avoir arrêté à temps!... Je serais désolé de chagriner Mme votre mère en la privant d'un jeune coq qui donne de si belles espérances!...

Le bruit de cette altercation avait groupé autour des deux tables les clients épars dans le café. La figure altérée et rageuse du fils de l'agent-voyer, ses vains efforts pour se dégager de l'étreinte du journaliste, la froideur goguenarde de ce dernier, mettaient une bruyante gaieté parmi le groupe des curieux, et Marius Peyrehorade, voyant qu'il avait les rieurs de son côté, redoublait de verve railleuse.

— Misérable! balbutiait Séverin d'une voix étranglée par la fureur, vous me rendrez raison!

— Je vous rendrai d'abord votre bon sens, que vous me semblez avoir égaré, repartit l'autre; un duel?... Vous vous mo-

quez!... On ne se bat pas avec des bambins de votre âge... On leur lave la tête et on les ramène par l'oreille à leur professeur... Il n'y a plus d'enfants, ma parole!... En voici un qui sort à peine des jupes de sa mère et qui veut déjà aller sur le terrain!... Trop tôt, mon petit, trop tôt!... Hé bien, hé bien! qu'est-ce qui vous prend?...

Séverin venait de forcer Marius à lâcher prise, et il se jetait sur lui, quand il fut de nouveau arrêté dans son élan, — mais cette fois par le patron du café, un grand gaillard barbu et robuste, qui l'empoigna par le bras et l'entraîna vivement hors du cercle des rieurs.

— Je ne veux pas d'esclandre chez moi, signifia-t-il au jeune Malapert; sortez, mon camarade, et que je ne vous y reprenne plus!

Tandis qu'il emmenait Séverin, qui étouffait de colère, un incident grotesque vint mettre le comble à la confusion du malheu-

reux secrétaire. Le garçon qui l'avait servi s'approcha d'un air insolent et obséquieux, et dit tout haut :

— Pardon, monsieur n'a pas payé sa canette ?

Séverin, éperdu, fouillait ses poches et, dans son désarroi, ne trouvait plus son porte-monnaie. Pendant ce temps, il entendait Peyrehorade crier avec son accent méridional :

— Laissez donc, Célestin !... Je veux avoir le plaisir d'offrir à cet excellent jeune homme la canette dont il voulait arroser ma redingote... Vous porterez la bière à mon compte !

Les rires redoublèrent. Au même moment, le patron ouvrit la porte, poussa dehors son malencontreux client et le déposa sans plus de cérémonie dans le couloir enténébré.

IV

Séverin, abasourdi, trébucha lourdement dans l'obscurité et fut forcé de s'appuyer à la muraille pour ne pas tomber. Il était dans un état à faire pitié. La colère le suffoquait, le sentiment de son humiliation lui arrachait des larmes. Il s'enfonça dans une encoignure formée par l'une des portes de la salle de spectacle et pleura convulsivement. A force de couler, ces pleurs silencieux détendirent ses nerfs, et une accalmie relative lui permit de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Il était toujours aussi douloureusement désespéré, mais il réfléchissait avec plus de suite au lamentable échec de ses projets, et une cruelle clarté commençait à pénétrer dans son cerveau. — Voilà

donc à quoi devaient aboutir ses chevaleresques intentions? A une querelle de café où il avait joué un rôle ridicule!... Il était parti en guerre comme un nouveau Cid, promettant à Mme de Grandclos de ne reparaître devant elle qu'après l'avoir débarrassée de Peyrehorade, et il revenait, piteux comme don Quichotte moulu de coups par les muletiers. Dès le lendemain matin, cette scène navrante, qui avait eu une vingtaine de témoins, serait connue de toute la ville; — et la femme à laquelle il rêvait de sacrifier sa vie, la Cécile adorée qui, en ce moment même, se consumait d'inquiétude, apprendrait le triomphe de son ennemi en même temps que la déshonorante humiliation de son maladroit défenseur!... Oui, demain, cette histoire courrait les rues; on la commenterait dans les bureaux de la préfecture, et Simon Malapert l'apprendrait à son petit lever... Séverin se représenta la colère blanche de son père; il lui sembla entendre

les réflexions de Nivard et de Péchoin; il se vit renvoyé par le préfet et chassé de la maison paternelle... Mais cette conséquence presque fatale de son équipée le touchait moins que les tourments de Cécile. Que pesaient ses ennuis personnels en comparaison des malheurs qui allaient fondre sur Mme de Grandclos? Sa passion lui ôtait le loisir de s'apitoyer sur son propre sort; c'était du salut de Cécile qu'il se préoccupait avant tout... Elle possédait souverainement sa pensée et son cœur; s'il la perdait, tout était fini pour lui; la vie n'avait plus ni ntérêt ni saveur. Plus il songeait à son échec honteux, plus il se convainquait de l'impossibilité de survivre à un aussi complet désastre.

Alors l'idée de disparaître germa insensiblement dans son cerveau. Il envisageait la mort sans terreur; il l'eût acceptée avec une sorte de douceur voluptueuse, tant elle lui semblait préférable au déshonneur et au

ridicule. Après cette faillite ignominieuse à tous ses engagements, le suicide lui apparaissait comme une porte commodément aménagée pour fuir les désappointements et les misères d'une vie désormais décolorée et vide. — Le poème de sa jeunesse était fini ; ses rêves d'amour allaient s'évanouir et se perdre avec Mme de Grandclos. — La préfète lui avait avoué ce matin qu'elle serait forcée de quitter Juvigny, si Peyrehorade avait le temps de répandre ses calomnies ; — et, une fois Cécile partie, peu importait à Séverin de vivre dans une ville devenue odieuse, d'y végéter, condamné à quelque obscure besogne de gratte-papier plus odieuse encore. Non, mieux valait mourir !...

Tandis que, dans la nuit du couloir, il méditait ces résolutions funèbres, il fut soudain illuminé par une nouvelle idée qui lui sembla très judicieuse. — Puisqu'il était décidé à mourir, pourquoi ne s'arrange-

rait-il pas pour que sa mort fût du moins utile à la femme qu'il aimait?... Pourquoi, avant de disparaître lui-même, ne tuerait-il pas Peyrehorade?... Il en avait le droit : le journaliste, après l'avoir mortellement offensé, avait refusé de se battre. C'était d'ailleurs un être pervers et dangereux; en se vengeant, Séverin rendrait à Cécile le repos et la sécurité, et du même coup débarrasserait la société d'un malhonnête homme. — Lentement alors, avec une froide exaltation, il calcula comment il s'y prendrait pour accomplir cet acte de justice : — il attendrait le journaliste à sa sortie du café et ne le quitterait plus. Il savait que Peyrehorade habitait une maison située au bord du canal, dans un quartier peu fréquenté. La nuit était obscure; il aborderait son ennemi dans l'allée déserte qui longe ce cours d'eau; il exigerait de nouveau une satisfaction, et, si elle lui était refusée, il sauterait à la gorge de son insulteur, le pousserait dans la ri-

vière et s'y jetterait avec lui. — Une seule éventualité était à craindre : Peyrehorade pouvait être armé ; il se défendrait, et Séverin n'avait pas même eu la précaution de se munir d'une canne. — Tourmenté par cette difficulté, le jeune homme plongeait désespérément ses mains dans la poche de sa jaquette. Tout à coup il y sentit un objet dur et lourd : c'était le massif passe-partout que Claudette lui avait confié, afin qu'il pût rentrer sans réveiller toute la maison. Il saisit la clef, la mania et s'assura qu'elle pourrait au besoin devenir dans sa main une arme sérieuse.

Une fois cette dernière question résolue, il attendit anxieusement l'heure où Peyrehorade se déciderait à quitter le café. Son cœur battait chaque fois que la porte s'ouvrait, poussée par un consommateur, et chaque fois il était déçu. Enfin, vers onze heures, il vit la silhouette du journaliste se détacher sur le fond lumineux du vitrage.

Marius sortit en compagnie de trois ou quatre jeunes gens; en longeant le mur, il effleura presque le vêtement de Séverin. Une fois sous la voûte, ses compagnons lui souhaitèrent gaiement le bonsoir, et chacun tira de son côté. — Alors le jeune Malapert se glissa hors de sa cachette, gagna rapidement le seuil du théâtre et arriva dans la rue assez à temps pour apercevoir, sur le trottoir opposé, Peyrehorade qui cheminait en faisant sonner sa canne sur les pavés.

Le journaliste semblait pressé d'aller retrouver son lit; il marchait vite et prenait les voies les plus courtes. Séverin le suivait à distance, amortissant avec précaution le bruit de son pas et se dissimulant dans l'ombre plus opaque projetée par les façades que le gaz n'éclairait point. — De temps à autre, le Méridional sifflotait machinalement un air de son pays, tandis que, derrière lui, Séverin, pour s'entretenir dans ses résolutions, se rappelait la scène du café ou évo-

quait l'ensorcelante figure de Mme de Grandclos. Parfois il perdait de vue Marius au tournant des rues, et il hâtait le pas jusqu'à ce qu'il retrouvât devant lui la silhouette courte et svelte de son ennemi. Puis, fiévreusement, il se répétait comme un refrain rageur : « J'aurai sa vie ou il aura la mienne ! »

Enfin ils atteignirent la solitaire rue des Saules, bordée d'un seul côté par quelques maisons isolées, et de l'autre par les berges du canal, plantées de platanes trapus. A cet endroit, l'eau, resserrée dans une sorte de bief, court profonde et rapide vers une filature, dont elle fait mouvoir tout le jour, et souvent une partie de la nuit, les roues et les turbines. La rue était absolument déserte; quelques lumières seulement rougeoyaient aux vitres de l'usine et, çà et là, derrière les persiennes des maisons. Arrivé en face de son logis, Peyrehorade s'arrêta pour allumer une cigarette, et Séverin en profita pour se rapprocher de son adversaire. — Le moment

était venu ; il serra son passe-partout dans sa main droite et surgit tout d'un coup de l'ombre, à côté du journaliste. Ce dernier, qui ne s'attendait guère à cette apparition, fit brusquement un écart qui le porta près de la berge.

— Deux mots! dit Séverin d'une voix sourde; vous m'avez injurié tout à l'heure et vous avez cru en être quitte en me chassant du café... Vous vous êtes trompé, et nous allons nous battre.

Marius s'était vite remis de son alerte ; il brandit sa canne et, riant au nez de son interlocuteur :

— Encore vous?... Parlez au singulier, mon petit!... *Je vais vous battre*, si vous ne me flanquez pas la paix... Je vous le répète : je ne vais sur le terrain que lorsque j'ai un homme devant moi, et non un moucheron de votre espèce!

— Lâche! grommela Séverin exaspéré, je te forcerai bien à te défendre!

Il s'était campé devant lui et lui barrait le passage. L'autre recula d'un pas et leva sa canne; mais au moment où il croyait frapper Séverin, celui-ci bondit de côté, lança contre Marius son poing armé du passe-partout, l'atteignit en pleine poitrine et le fit rouler dans le canal.

Peyrehorade tomba sans même pouvoir jeter un cri. Il se débattit un instant dans l'eau tourbillonnante; mais, soit qu'il ne sût pas nager, soit que la violence du coup eût paralysé ses mouvements, il fut entraîné et disparut.

Pendant quelques secondes, Séverin demeura abasourdi de cette brusque réalisation de la vengeance qu'il avait si longuement préméditée; puis, quand il se fut rendu compte de ce qui venait de se passer, une douloureuse secousse intérieure l'ébranla de la nuque aux talons. Tout ce qu'il y avait en lui de tendre et de généreux se révolta à la pensée qu'il allait être cause de la mort d'un

homme. — Le courant emporterait certainement Peyrehorade sous les roues de l'usine et il y resterait... Et c'était lui, Séverin, qui venait de commettre cet assassinat?... Il se fit horreur et, affolé, ne songeant plus qu'à sauver le malheureux qui se noyait, il courut sur les bords du canal en criant à plusieurs reprises d'une voix désespérée : « Au secours! » Puis, cédant à une impulsion quasi instinctive, sans réfléchir au danger, il se jeta dans le courant à la place où il avait vu couler Marius Peyrehorade.

Les appels vociférés par le jeune Malapert avaient été entendus. Des fenêtres s'ouvraient, des lumières apparaissaient aux portes; les ouvriers qui veillaient dans l'usine accouraient sur la berge et, à l'aide de longues perches, essayaient de ramener vers le bord Séverin, qui avait plongé inutilement à la recherche de sa victime et dont les forces s'épuisaient.

En quelques minutes, l'obscure et soli-

taire rue des Saules se trouva éclairée par la vacillante lueur des falots, et peuplée d'une foule de curieux qui s'interpellaient bruyamment...

V

— Eh bien! en voilà du nouveau! s'écria, le lendemain matin, Aristide Péchoin, en entrant comme un coup de vent dans le bureau de la première division; quelle aventure, messieurs, quelle aventure!

— Monsieur Péchoin, interrompit Nivard d'un ton rogue, je vous ferai remarquer, primo, qu'il est neuf heures et, secundo, que vous gardez incongrûment le chapeau sur la tête... De ce que vous donnez l'exemple d'une regrettable inexactitude, ce n'est pas une raison pour être irrespectueux envers vos supérieurs...

— Pardon, messieurs, bredouilla l'expéditionnaire en se découvrant, je suis tellement ahuri!... Ce qui m'a retardé, c'est que

j'ai assisté à la recherche et à la levée du corps...

— Quel corps? demanda l'oncle Blouet, dont la tête émergea d'une pile de dossiers.

— Mais vous ne savez donc rien de la mystérieuse affaire de cette nuit? s'exclama Aristide; je parle du corps de M. Peyrehorade, le rédacteur du *Mémorial de l'Est*... La justice a fait détourner l'eau du canal, et on a repêché ce matin le cadavre sous les roues de la filature... Je l'ai vu; il était horriblement défiguré et déjà vert... Ça m'a coupé la digestion de mon premier déjeuner et j'en ai l'estomac retourné.

— Comment, Peyrehorade s'est noyé! s'exclama à son tour Léchaudel en respirant délicatement le parfum d'une rose cueillie dans son jardin.

— Il s'est noyé ou on l'a noyé, reprit confidentiellement Péchoin; la chose est fort louche... Il paraît qu'il s'était querellé hier soir au café de la Comédie avec notre collègue

Séverin Malapert... La discussion s'est continuée sur le bord du canal, et tout d'un coup on a entendu l'*amoureux de la préfète* qui appelait au secours. Les gens de l'usine ont trouvé Séverin qui barbotait dans l'eau, mais Peyrehorade avait déjà disparu.

— J'ai toujours prédit que ce jeune Malapert finirait mal ! déclara Nivard d'un ton solennel ; voilà le fruit des mauvaises lectures !

— A vous entendre, objecta Léchaudel, on croirait qu'il a tué le journaliste, tandis que, d'après le récit de Péchoin, il est clair qu'il a été attaqué, puisque c'est lui qui a appelé au secours... Vous avez trop d'imagination, monsieur Nivard, il faudra soigner ça !... Et sait-on, au moins, comment va le jeune homme ?

— On l'a ramené chez lui plus mort que vif, répondit Péchoin, et on ignore encore s'il en reviendra !

Vers deux heures du matin, en effet, des

ouvriers de l'usine avaient transporté Séverin à la ville haute et l'avaient déposé entre les mains de Claudette éplorée. Un médecin, appelé en hâte, constata les premiers symptômes d'une fièvre cérébrale, et déclara qu'avant un mois il ne pourrait se prononcer sur l'issue de la maladie.

Pendant ce temps, l'aventure du jeune secrétaire et la mort dramatique de Peyrehorade défrayaient les conversations de la ville. La justice avait commencé une enquête, mais, comme les faits qui avaient précédé la noyade du journaliste restaient mystérieux, comme on ne pouvait interroger Séverin, chez lequel un sommeil comateux alternait avec des accès de délire, les magistrats n'aboutissaient à aucune conclusion. Le préfet, auquel Mme de Grandclos s'était décidée à confier ce qui s'était passé entre elle et Peyrehorade, réussit à étouffer l'affaire, et Cécile put enfin respirer. — Dans la ville, une seule personne était encore en possession de son secret :

Séverin Malapert, et, pour le moment, une indiscrétion du pauvre enfant n'était guère à craindre. Mme de Grandclos, que la disparition du danger et la certitude de n'être plus troublée dans sa sécurité prédisposaient à une sentimentalité tendre, avait le cœur maternellement ému en songeant au dévouement passionné de son sauveur. Si elle eût écouté son premier mouvement, elle aurait été s'asseoir au chevet de Séverin pour lui prouver sa reconnaissance; mais elle avait à compter avec l'opinion publique, qui glosait déjà sur les platoniques amours du jeune Malapert, et, d'ailleurs, le décorum permettait difficilement à une préfète d'aller soigner un des employés de son mari; c'eût été confesser presque ouvertement l'intérêt qu'elle prenait au mystérieux drame de la rue des Saules. Elle mit donc une sourdine à ses sentiments charitables, et se contenta d'envoyer chaque jour un domestique s'informer de l'état du malade.

Séverin resta pendant trois semaines entre la vie et la mort, puis la fièvre commença à décroître, et, au bout de trois autres semaines, il entra en convalescence. Sa première pensée, lorsqu'il retrouva sa lucidité, fut pour Cécile de Grandclos. Il éprouvait une joie indicible à songer qu'elle était maintenant délivrée de ses tourments. Sa mère lui avait appris que la préfète s'informait chaque jour de sa santé, et il la trouvait magnanime de vouloir bien penser assidûment à lui. Il lui tardait d'être assez fort pour descendre à la ville basse et faire à Cécile une première visite dans le kiosque où il était tombé à ses genoux. Malheureusement sa convalescence était lente. Son corps amaigri n'avait plus de force ; ses jambes pouvaient à peine le porter ; quand il était resté levé pendant une heure, les idées flottaient dans son cerveau vide, sa tête tournait, et il était obligé de se recoucher.

Un soir de septembre, il avait lutté coura-

geusement contre la fatigue, et il était demeuré debout jusqu'à cinq heures; puis, abattu par ce grand effort, il s'était recouché et sommeillait, tandis qu'un rayon de soleil pénétrait par la fenêtre ouverte de sa petite chambre. Tout à coup, dans son demi-sommeil, il lui sembla entendre le bruissement soyeux d'une robe, et, en même temps, son odorat, dont la maladie avait développé la sensibilité, perçut un délicat et pénétrant parfum de femme. — Comme il entr'ouvrait les yeux, une main fraîche et veloutée se posa sur son front, évoquant le délicieux souvenir d'une caresse semblable, déjà une fois savourée.

— Comment allez-vous, monsieur Séverin ? murmura une voix bien connue.

Il crut d'abord être de nouveau le jouet d'une des hallucinations que lui donnait la fièvre. Il ouvrit les yeux tout à fait et vit dans un rayon de soleil, qui l'enveloppait comme

d'une auréole, la belle Cécile de Grandclos.

— Oh ! madame ! s'écria-t-il, ébloui.

— Chut ! reprit-elle, ne vous agitez pas... Votre mère, qui vous croyait encore levé, m'a permis de monter un instant.

— Que vous êtes bonne ! dit-il en la contemplant avec un regard extasié.

— Il y a longtemps, continua-t-elle, que je voulais venir vous remercier de ce que vous avez fait pour moi... Je vous en suis profondément reconnaissante et je compte vous le prouver un jour. Dépêchez-vous de vous guérir.

— Je me sens déjà plus fort, s'exclama-t-il, maintenant que je vous ai revue !

— Soyez prudent... et discret, poursuivit-elle, je pars pour un voyage de quelques semaines et j'espère à mon retour vous trouver sur pied... En attendant, je ne vous oublierai pas... Adieu !

Elle se pencha vers lui, le baisa tendrement sur le front, et, avant qu'il fût revenu

de la béatitude voluptueuse où cette caresse l'avait plongé, Cécile s'était évanouie comme une apparition.

Elle ne reparut plus à Juvigny. Pendant qu'elle était à Paris, M. de Grandclos fut appelé à une préfecture plus importante dans une ville du Nord; toutefois elle tint sa promesse et Séverin ne fut pas oublié. — Un an après le coup d'État de décembre, le jeune Malapert, qui venait d'atteindre sa majorité, fut nommé d'emblée à une perception très lucrative dans un gros bourg des environs de Loches. Il voulut d'abord refuser cet avancement inespéré, dû à la protection de Mme de Grandclos. Cette façon dont la belle Cécile entendait lui prouver sa reconnaissance l'humiliait et le désespérait. Il ne céda que devant la colère indignée de Simon Malapert et sur les prières instantes de Claudette. — Un matin de janvier, il partit tris-

tement de Juvigny et alla s'installer à Montrésor. — C'était, à cette époque, un trou de village perdu au fond des bois, n'ayant que des communications très difficiles avec le chef-lieu et dépourvu de toutes ressources intellectuelles. La perception était bonne et ne donnait pas beaucoup de besogne; mais dans ce milieu sauvage et inintelligent, peuplé de chasseurs et de cultivateurs, Séverin se sentit voué à l'ennui et à la nostalgie.

Pendant les premières années, il se résigna à son sort. Il conservait vaguement l'espoir de recevoir quelque nouvelle de Mme de Grandclos; il ne pouvait s'accoutumer à l'idée qu'elle l'avait oublié. Mais elle ne lui écrivit jamais et ne parut plus s'occuper de lui. Sa reconnaissance s'était bornée à le faire nommer à Montrésor, et elle croyait sans doute avoir suffisamment récompensé le dévouement de son sauveur, en le pourvoyant d'un emploi qu'on obtient rare-

ment à l'âge de Séverin. — L'administration fit du reste expier au jeune Malapert cette nomination, que les vieux employés qualifiaient de scandaleuse. On le laissa moisir à Montrésor; il eut beau demander de l'avancement, le ministère resta sourd, et Séverin comprit qu'il était condamné à vieillir dans ce pays perdu. — Parfois, en lisant un journal, il voyait le nom de la « belle Mme de Grandclos » dans les chroniques mondaines où l'on racontait les bals des Tuileries ou de l'Hôtel de Ville. M. de Grandclos avait été nommé secrétaire général d'un des principaux ministères, et Cécile figurait parmi les femmes à la mode du second empire. Chaque fois que ce nom lui tombait sous les yeux, il rougissait, son cœur se serrait et il en avait pour tout un jour à rêvasser mélancoliquement...

Il ne s'occupait plus de littérature; la lecture de ses auteurs favoris ne l'intéressa plus; un amer découragement pesait sur son

âme, et il en venait à regretter de n'être point resté au fond du canal des Saules en compagnie de Peyrehorade. — Du moins il serait mort avec ses illusions; il n'aurait pas connu le triste envers des passions humaines; il n'aurait pas assisté à la chute des ailes de ses idéales chimères... Peu à peu, sous l'influence traîtresse de l'air épais et du climat endormeur de la Touraine, il s'acoquina à son existence mesquinement bourgeoise. Il expédiait machinalement sa besogne quotidienne, se complaisait en des repas plantureux, se livrait à de longues et lourdes siestes pendant l'après-midi, et prenait de l'embonpoint. Il s'était mis à fréquenter le cercle où se réunissaient les chasseurs de l'endroit, et il s'y abrutissait dans d'interminables parties de rams.

Ainsi les années se succédèrent, oisives, ennuyées, monotones. L'âge venait, les cheveux noirs de Séverin grisonnaient, son imagination se stérilisait et son esprit, autrefois

si vif, s'atrophiait. Il n'entendait plus parler de Mme de Grandclos et il ne s'en attristait plus; l'image de la belle Cécile, quand elle se présentait à sa mémoire, ne lui rappelait que d'ironiques déconvenues et un don quichottisme, qui maintenant lui paraissait ridicule et niais. Il était devenu casanier et ne se souciait même plus de retourner à Juvigny. Il ne lui restait de ses aventures de jeunesse qu'un violent dégoût des femmes, aussi avait-il énergiquement refusé de se marier.

Maintenant il est vieux, il a pris sa retraite, et, encore que rien ne le retienne plus en Touraine, il n'a pas quitté Montrésor, où il continue le même train de vie insipide et inutile. Parfois, lorsqu'il se regarde dans un miroir, et qu'il voit se refléter dans la glace cette figure ridée et vieillotte, ce dos voûté, ces yeux ternes et ces lèvres chagrines, il a peine lui-même à reconnaître dans ce personnage desséché et dé-

crépit le Séverin d'autrefois; — le svelte jouvenceau exalté, tendre et romanesque, qui marchait d'un pas si allègre sous les acacias en fleurs de la rue du Baile, et qu'on avait surnommé à Juvigny « l'amoureux de la préfète ».

IMPRESSIONS D'AUTOMNE

Depuis quelques jours, l'automne a décidément succédé à l'été; non pas seulement sur le calendrier, mais en fait, il a pris possession du domaine de l'air et de la terre. Comme l'été de cette année a été pluvieux, froid et maussade, et comme, en revanche, le ciel de septembre s'est montré radieux et clément, la transition a été moins brusque et, par ces belles après-midi ensoleillées, on peut encore se croire en plein mois d'août. Néanmoins, à certains signes, on sent l'approche de l'arrière-saison.

Les contours des montagnes se dessinent moins nettement sur un ciel moins bleu; la tombée du jour les veloute d'une fine vapeur grise; au flanc des gorges, des buées mon-

tent et flottent en blanches écharpes de gaze autour des sommets; çà et là, sur les pentes boisées, des teintes dorées ou rousses commencent à tacher les massifs des châtaigniers et des hêtres; l'air plus léger a une sonorité toute spéciale, on y entend plus distinctement et plus mélodieusement les claquements des fouets, les aboiements des chiens de chasse, les bruissements de faux des coupeurs de regain, et aussi le chant discret des oiseaux de passage, ces précurseurs de la morte-saison. Grives, rouges-gorges, mésanges ont fait leur apparition dans les vignes et dans les vergers. Les petites mouettes blanches se montrent également sur le lac, dont elles effleurent l'eau bleue avec leurs ailes tournoyantes.

Au crépuscule, cette musique voilée des oiseaux de l'automne s'harmonise délicatement avec les vapeurs transparentes qui glissent sur les sommets, avec la lueur des feux d'herbes qu'on allume dans les champs

et dont la fumée monte, bleue et verticale, dans l'air très calme.

*
* *

L'automne a un charme alanguissant d'une perversité douce et singulièrement troublante; — l'attrait équivoque des beautés déjà mûres, des fêtes qui vont finir, des civilisations raffinées et décadentes. Tout en elle est à la fois délicieux et inquiétant : — l'ardente coloration des sèves épuisées, la douceur fondante de l'air, l'opulente maturité des fruits qui ne tiennent déjà plus à la branche et tout à l'heure vont tomber avec un bruit mat sur le sol dépouillé, la senteur capiteuse des feuillages jaunissants et des herbes marcescentes. On jouit avidement de ces brèves et exquises journées de soleil, on s'emplit les yeux de cette fête de couleurs, on respire avec délices cet air imprégné de subtiles et pénétrantes odeurs, mais ces

hâtives jouissances sont mêlées d'une arrière-pensée de déclin, — douce encore en son intime mélancolie.

L'automne avec ses trompeuses apparences, son éclat menteur et ses grâces maladives, pervertit les sensations et amollit les volontés. C'est la saison préférée des organisations nerveuses, romanesques ou débilitées qui, comme elle, sont déséquilibrées et à la merci d'une brusque variation atmosphérique. C'est en automne surtout que le *carpe diem* des anciens est un précepte bon à mettre en pratique. Même au milieu des plus belles journées, on a le sentiment que le lendemain n'est pas assuré, que la moindre pluie d'orage peut terminer brutalement cette dernière fête de l'année, noyer toutes ses couleurs dans la brume et poudrer de givre les feuilles tombantes ; aussi savoure-t-on avec une joie inquiète, avec une volupté intense, ces jours de grâce dont le nombre incertain est mystérieusement compté.

*
* *

A la lumière caressante de ces soleils d'arrière-saison, toute la population rustique est dehors. Elle se hâte de ramasser et d'engranger les dernières récoltes : avoines, pommes de terre, noix et châtaignes. Cela donne à la campagne un renouveau d'animation joyeuse. L'air retentit d'appels sonores ; on bat les noyers à coups de gaules, on emplit les sillons de pommes de terre fraîchement déterrées ; l'odeur de la glèbe remuée se mêle à la senteur embaumée des regains récemment coupés. Dans les prés tondus à ras, les vaches nouvellement descendues de la montagne paissent tranquillement, et sur la verte ondulation de la prairie on voit se mouvoir avec lenteur leurs robes brunes ou fauves. De larges bateaux plats, chargés de foin, glissent sur l'eau bleue et lisse du lac, où leur masse noire semble voguer de con-

serve avec le reflet des nuages blancs qui passent.

Du matin au crépuscule, tout ce paysage aux teintes chaudes, aux eaux claires, aux vignes empourprées, s'emplit d'un bruissement d'insectes et d'un bourdonnement de voix humaines. Le soir, quand les chars pleins d'herbe ou chargés de sacs de pommes de terre roulent en cahotant sur les routes pierreuses, l'agitation cesse peu à peu; çà et là des lumières scintillent aux fenêtres, puis s'éteignent l'une après l'autre à mesure que la nuit avance. Bientôt tout le village est endormi; mais, dans la campagne baignée par le clair de lune, une musique résonne encore, une musique composée de trilles cristallins et flûtés; c'est dans les vignes la chanson des rainettes, limpide et mélancolique accompagnement des nuits d'automne.

*
* *

Cette saison des derniers soleils est une saison bénie pour les artistes et les gens de lettres qui vivent à la campagne. Les nuits sont fraîches et reposantes, les matins et les soirs sont délicieux. L'esprit, engourdi par les lourdes chaleurs de l'été, s'y réveille ; la pensée s'y mûrit et s'y colore comme les fruits pendus aux branches. Pendant ces tièdes journées, les conceptions se forment plus heureusement et l'exécution paraît plus facile. Les heures limpides de l'après-midi sont suggestives et les œuvres s'élaborent avec plus de patience et de sérénité. Le travail est si fécond qu'on voudrait ne plus quitter le milieu pacifique où on l'a commencé. On y prolongerait volontiers son séjour, même après que les pluies d'octobre ont refroidi le ciel et après que les dernières feuilles sont tombées.

On voit avec terreur les jours s'accourcir, et s'approcher le moment où la première neige vous chassera. On songe avec ennui qu'il faudra rouvrir ses malles, y empiler ses hardes, ses livres et ses manuscrits, puis reprendre le chemin de Paris où l'on retrouvera les agitations de la rue, les cris des vendeurs de journaux, le tapage des querelles politiques ou littéraires. Aussi on imite les paysans, on se hâte de faire sa récolte et de l'emmagasiner, afin que, là-bas, dans sa maison parisienne où le ciel est si enfermé, où l'horizon est borné par le mur de la maison voisine, on puisse au moins se consoler en respirant la rustique odeur des fruits qu'on a cueillis à la tranquille et chaude clarté des derniers soleils d'automne.

LA GÉLINOTTE

Le docteur Save, son gendre Philippe et moi, nous faisions l'ouverture de la chasse au pied de la Dent de Lanfont, l'un de ces derniers matins de septembre. Au moment où nous longions un petit bois de sapins et de vernes qui s'étend sur l'un des revers de la gorge, un oiseau assez gros se leva du milieu du fourré et rasa d'une aile bruyante les cimes des sapins rabougris. Le docteur le mit en joue et tira.

— Touché ! s'écria-t-il triomphant, tandis que l'oiseau tombait lourdement sur l'herbe du pâtis.

Il courut ramasser son gibier.

— C'est une gélinotte, ajouta-t-il en revenant vers nous et en soufflant sur les plumes

brunes et grises du gallinacé; elle est dodue et bien en point et nous la dégusterons dès demain... Puisque vous êtes ici, Philippe, reprit-il ironiquement en se tournant vers son gendre, elle n'aura pas le sort de celle de l'an dernier.

— Celle de l'an dernier? répondit Philippe de l'air de quelqu'un qui ne comprend pas; je vous avoue que je n'en ai aucun souvenir.

— Vraiment? Attendez! je vais vous rafraîchir la mémoire... Asseyons-nous et je vous conterai l'histoire de ma gélinotte de l'an passé; elle vous prouvera, une fois de plus, qu'il y a fort loin de la coupe aux lèvres...

Nous nous étions assis en rond sur une pelouse épaisse et moussue, tandis qu'autour de nous les chiens, étendus de tout leur long, le museau sur les pattes, happaient machinalement des mouches imaginaires. L'endroit était parfaitement choisi pour faire une halte et écouter une histoire. Derrière nous,

le petit bois de vernes allongeait son ombre légère, semée au moindre vent de taches ensoleillées. En face, les pentes presque à pic des pâturages remontaient brusquement jusqu'aux formidables dents rocheuses du Lanfont, d'où tombait une ombre plus épaisse, d'un bleu noir. Tout au fond, la gorge, en se précipitant vers Bluffy, se rétrécissait en une verte coulée couverte de hauts sapins, où chantait d'une voix flûtée une source invisible. Sur les pâtis coupés çà et là de grandes gentianes jaunes, un profond silence planait, à peine interrompu par la lime aiguë de la mésange serrurière ou le sourd bruissement des sauterelles.

*
* *

— Donc, reprit le docteur Save d'un ton légèrement gouailleur, l'an dernier, à pareille époque, je m'en revenais d'une de mes tournées professionnelles à travers les

hameaux épars dans la montagne. En descendant de Rovagny, je rencontrai un de mes clients, le père Jacquemet, coureur de bois et braconnier incorrigible. Du plus loin qu'il me vit, il me cria :

— Monsieur le docteur, je viens justement tout droit du Vivier et j'y ai laissé quelque chose pour vous entre les mains de Mme Save.

— Quoi donc, père Jacquemet?

— Une gélinotte que j'ai tuée hier au *Plan de l'Écureuil*... Je sais que vous êtes friand de ce gibier-là, et je me suis dit en le ramassant : « Voilà de quoi faire un rôti pour M. Save. »

— Je remerciai chaudement le bonhomme. Il m'avait, en effet, pris par mon faible : j'aime la gélinotte, d'autant que c'est, chez nous, un gibier assez rare. Aussi, tout en continuant mes visites, je me pourléchais d'avance en songeant au dîner qui m'attentendait. Je voyais ma gélinotte bardée

de lard, délicatement enveloppée de feuilles de vigne et rôtissant douillettement à un feu de bois. Je me la représentais déjà couchée dans un plat long, dorée à point, succulente, rebondie, exhalant un fumet savoureux, et je l'arrosais en imagination de quelques gouttes de jus de citron, afin de mieux développer l'arome de cette chair fondante, finement imprégnée d'un léger parfum de bourgeon de sapin.

Tout en parlant, la physionomie gourmande du docteur s'allumait, ses yeux bleus pétillaient, et il passait sensuellement sa main sur ses lèvres humides.

— Cette perspective, continua-t-il, me faisait prendre en patience mes stations dans les hameaux de la montagne, le bavardage interminable des vieilles femmes, les cris des marmots que je médicamentais. Tout à travers mes pansements, mes auscultations et mes ordonnances, je songeais en mon par-dedans : « Tu auras une gélinotte à ton

souper! » Et cela m'emplissait de bonne humeur et de mansuétude...



— Je revins très tard au logis, un peu moulu par les cahots de ma voiture, mais soutenu intérieurement par l'espoir affriolant de cette gélinotte. Dès que la jument fut dételée et remisée en son écurie, après m'être déchaussé, lavé et enveloppé dans ma robe de chambre, j'entrai en chantonnant dans la salle à manger, où le couvert était déjà mis et où Mme Save m'attendait.

— Quel est le menu pour ce soir? demandai-je en prenant un petit air indifférent.

— Mon ami, répondit tranquillement Mme Save, nous avons le restant du gigot d'hier et des artichauts à l'huile et au vinaigre.

Je souris dédaigneusement, comme un homme qui sait à quoi s'en tenir et je repris :

— Tout cela est bon comme entrée de jeu, ma chère amie. Mais le plat de résistance, le rôti?...

— Quel rôti?... Il n'y a point de rôti.

— Comment! et la gélinotte?

— Quelle gélinotte? murmura ma femme en rougissant un tantinet, malgré son aplomb.

— Eh! la gélinotte que le père Jacquemet a apportée... Je l'ai rencontré ce matin et il m'a dit qu'il venait de te la remettre en mains propres.

— Ah! répéta Mme Save d'un air distrait, la gélinotte!... En effet... je me souviens.

— Eh bien? m'écriai-je impatienté.

— Eh bien! je l'ai envoyée à notre gendre... J'ai pensé qu'à Paris ce gibier est rare et cher, et je l'ai expédié aux enfants par le premier train...

— Je vous avoue, mon cher Philippe, que tout d'abord je donnai au diable les gendres trop aimés de leur belle-mère. J'étais furieux de m'être leurré tout le jour de cette géli-

notte... Mais enfin, après vous avoir maudit vingt-quatre heures, je vous ai pardonné... Était-elle bonne? au moins...

— Beau-père, répondit gravement Philippe, je ne sais si elle était bonne ou mauvaise... Je vous jure mes grands dieux que je n'ai jamais tâté de votre gibier.

— Voilà qui est fort! s'exclama l'impétueux docteur. Voyons, je puis vous préciser la date... C'était le 8 septembre, jour de la Nativité!...

— Ni ce jour-là ni un autre je n'ai vu de gélinotte sur ma table... Demandez à ma femme!...

*
* *

Comme le docteur brûlait d'éclaircir le *mystère* de la gélinotte, nous rentrâmes au Vivier. On n'attendait plus que nous pour le déjeuner. A peine Philippe eut-il déplié sa serviette qu'il interpella sa jeune femme :

— Marthe, le docteur a tué ce matin une gélinotte... Et, à ce propos, te souviens-tu que ta mère t'en ait expédié une l'an dernier? Es-tu sûre qu'elle nous soit parvenue?

— Je crois bien, qu'elle lui est parvenue! s'écria Mme Save; j'ai encore l'accusé de réception, et le docteur en a assez bougonné!... Tu te rappelles, Marton, c'était le jour de la petite Notre-Dame?

— Oui, effectivement, je me rappelle, dit négligemment la jeune femme.

— Mais, repartit Philippe, nous ne l'avons pas mangée, cette gélinotte, et tu ne m'en as jamais parlé!

— Non, mon ami, je voulais faire une politesse au médecin qui a soigné *baby*, et je la lui ai envoyée aussitôt après l'avoir reçue...

— Enfin! soupira railleusement le docteur, celui-là était peut-être célibataire!... Espérons qu'il aura mangé la gélinotte!

SAINT-MICHEL

Arsène La Mustière était petit employé des contributions indirectes à Suzy-en-Laonnois. De goûts modestes et d'humeur douce, il avait toutes les qualités humblement négatives qui font dire d'un homme : « C'est un bon et honnête garçon. »

Dans la fleur de ses vingt-huit ans, il s'amouracha de la fille d'un capitaine de gendarmerie retraité à Suzy et demanda sa main. Il ne chercha pas à lui jeter de la poudre aux yeux et lui exposa tout candidement sa position :

— Je n'ai, lui dit-il, d'autre fortune que mes appointements et d'autres espérances que l'avancement promis par l'administra-

tion à tout employé laborieux et zélé ; je possède bien quelque part, en Touraine, un oncle célibataire, qui a fait sa fortune dans le commerce des vins, mais il s'est brouillé avec mon père depuis des années et je n'ai rien à attendre de lui.

La fille de l'ancien gendarme était assez jolie, intelligente et ambitieuse, mais, comme elle n'avait pas de dot et s'ennuyait ferme à Suzy, elle ne fit point la renchérie et consentit à épouser La Mustière.

Pendant les six premiers mois de leur mariage, ils furent placidement heureux. Néanmoins la jeune femme eut bientôt compris qu'avec les maigres émoluments du mari de son choix elle risquait de passer piteusement le plus beau temps de sa vie à tirer le diable par la queue, et elle se creusa la tête pour trouver un moyen d'améliorer la situation. Tout d'un coup, elle songea à cet oncle riche et célibataire dont lui avait parlé Arsène, et, comme on approchait de la

fin de l'année, elle demanda un soir à son mari :

— Connais-tu au moins l'adresse de ton oncle le richard ?

— Oui, il demeure à Sainte-Julitte, dans l'arrondissement de Loches.

— Et tu ne lui as jamais écrit ?

— Jamais, puisqu'il est brouillé avec mon père.

— Ce n'est pas une raison ; les enfants ne doivent pas épouser les querelles des parents. A ta place, je profiterais de l'approche du nouvel an pour lui annoncer notre mariage et prendre de ses nouvelles.

Après avoir poussé quelques timides objections, l'employé finit par se laisser persuader et écrivit une longue épître obséquieuse à l'oncle de Touraine. A la grande surprise du neveu, l'oncle La Mustière répondit dans la quinzaine en complimentant les jeunes époux, et en exprimant le désir de savoir s'ils avaient l'espoir de mettre bientôt au monde un gar-

çon. A quoi l'on s'empressa de répliquer que Mme La Mustière était grosse; même, sur les conseils de cette dernière, on joignit à l'envoi de la lettre celui d'un pâté d'Amiens qui fut très bien reçu. La glace était rompue et, à partir de cette époque, on prit l'habitude de célébrer la fête et l'anniversaire de l'oncle de Touraine, en lui expédiant quelques produits du pays : jambon fumé ou cuissot de chevreuil.

La Mustière répondait par un grand merci et s'informait si l'époque de l'accouchement était proche. Le terme de la grossesse arriva enfin; la jeune femme mit au monde une fille et l'oncle en fut avisé l'un des premiers. Par le retour du courrier, il écrivit à son neveu la lettre suivante :

« Une fille, c'est fort bien; mais, tu sais, dans mon pays les filles ne comptent pas... C'est de la besogne à refaire, car il te faut un garçon pour que le nom des La Mustière ne tombe point en quenouille. Maintenant,

écoute ce que j'ai à te proposer. — Je suis vieux, je suis célibataire et seul comme un pauvre orphelin. J'ai besoin d'une société pour mes vieux jours et j'ai pensé à toi. Donne ta démission et viens demeurer chez moi avec ta femme. Si vous me soignez bien et si vous me donnez un garçon, à ma mort, je vous laisserai tout ce que je possède. Est-ce convenu ? En ce cas, faites vos paquets et arrivez le plus tôt possible. »

A la lecture de cette proposition inespérée, les époux La Mustière faillirent s'évanouir de joie. On se congratula; Arsène se démit de son emploi; on procéda en hâte au déménagement et on écrivit à l'oncle qu'on se mettait en route pour Sainte-Julitte.



Quand, à la descente du chemin de fer, le jeune ménage monta dans le courrier qui desservait Sainte-Julitte, Arsène accabla el

conducteur de questions sur l'oncle La Mustière.

— M. La Mustière ! répondit l'homme en faisant claquer sa langue; il ne connaît pas sa fortune!... Toutes ces terres que vous voyez à droite et à gauche jusqu'au bourg, bois, étangs, prés et champs de blé, tout cela lui appartient, sans compter le château, dont les tourelles pointent là-bas, derrière les peupliers.

Les deux époux se regardaient avec des yeux ronds et l'eau leur venait à la bouche en entendant les explications du conducteur. Devant l'avenue du château, le courrier s'arrêta et les voyageurs cheminèrent avec un religieux respect le long de l'allée de chênes, à l'extrémité de laquelle on apercevait le manoir solitairement perdu dans les arbres et entouré de douves pleines d'eau dormante. Sous le porche de la cour, ils furent reçus par l'oncle La Mustière. C'était un grand vieillard à la bouche chagrine, aux yeux

rusés et luisants, très sec, mais très vert encore malgré ses soixante-dix ans. Il embrassa son neveu et sa nièce, jeta à peine un coup d'œil dédaigneux sur la petite fille endormie dans les bras de sa mère, et, en attendant le dîner, il promena sans pitié les voyageurs éreintés à travers le château et ses dépendances.

— Vous voyez, dit-il, c'est très vaste; je suis perdu là dedans; j'ai peu de domestiques, ne me souciant pas d'introduire chez moi des valets qui sont autant de chenilles paresseuses et dévorantes, mais je compte sur vous pour tenir tout en ordre. A vos âges, on est actif, et ma nièce, qui certainement est femme de ménage, aura, je l'espère, l'œil à tout... Maintenant, allons dîner!...



Au bout de deux mois de séjour à Sainte-Julitte, les jeunes La Mustière commen-

cèrent à s'apercevoir que la situation offerte par leur oncle n'était pas précisément une sinécure. Le vieux La Mustière se servait de son neveu comme d'un régisseur et de sa nièce comme d'une femme de charge. Il était taquin, maniaque, quinteux et avare à rendre des points à Harpagon. L'examen mensuel du livre de dépenses donnait lieu à des scènes violentes, dont la jeune femme sortait malade. Elle n'avait jamais un sou dans sa poche et, à table, l'oncle, assis en face d'elle et sourd comme un mur, ne permettait pas qu'elle s'entretînt à voix basse avec son mari. Il fallait crier tout le temps et subir les sermonades du vieillard qui s'impatientait de ne point voir arriver le garçon désiré. Le soir, les jeunes gens remontaient harassés dans leur chambre; mais ils se consolaient et reprenaient courage, en regardant au clair de lune les prairies du domaine et les belles futaies onduleuses. Ils songeaient que l'oncle ne durerait pas très longtemps.

— C'était un temps d'épreuve à passer, puis après, cette grosse fortune leur appartiendrait tout entière...

Le bonhomme, à la vérité, donnait dans la dévotion; le château était visité par des religieux du voisinage qui coulaient des regards avides sur les vignes du domaine et entretenaient longuement le vieillard des besoins de leur chapelle dédiée à saint Michel. Ces allées et venues inquiétaient un peu Mme La Mustière; mais son mari la rassurait:

— Le vieux, disait-il, tient trop à ses écus pour les prodiguer à ces frocards ; il les payera tout bonnement en belles paroles. Ne nous alarmons donc pas et tâchons de donner à l'oncle ce garçon qu'il désire et dont il fera sûrement son héritier... »

Pour arriver à contenter l'oncle La Mustière, la jeune femme était redevenue grosse; malheureusement elle eut encore une fille, ce qui faillit amener une rupture entre le bonhomme et sa nièce. A chaque repas, il lui

reprochait comme un crime ces deux malheureuses filles qu'il traitait de bouches inutiles et coûteuses.

—Allons, soupirait placidement Arsène, il faudra mieux nous y prendre une autre fois. L'héritage de l'oncle est assez beau pour que nous nous passions le luxe de recommencer!

Et ils recommencèrent. Encore une fille, encore une scène violente du vieux maniaque. A chaque nouvelle grossesse, Mme La Mustière était maintenant dans les transes; elle ne dormait plus; Arsène lui-même maigrissait à vue d'œil. Ainsi s'écoulèrent huit années, les huit plus belles années de jeunesse de la pauvre femme.

Enfin, un beau jour, après plusieurs épreuves infructueuses, elle accoucha d'un garçon. Le vieux La Mustière voulut qu'il s'appelât Michel, en l'honneur du saint archange pour lequel il avait une dévotion particulière, et, le soir du baptême, il fêta si libéralement le nouveau-né, qu'il en eut

une indigestion, s'alita et mourut la semaine d'après.

*
* *

Les époux La Mustière respirèrent joyeusement. — Ouf !... Ils allaient pouvoir jouir de cette fortune si durement gagnée !... On enterra le vieil oncle en grande pompe, mais sans trop de chagrin, et dès le lendemain on se mit en devoir d'inventorier les richesses mobilières du défunt. Tandis que La Mustière et sa femme ouvraient les tiroirs et comptaient l'argenterie, ils furent soudain interrompus par l'entrée du prieur du couvent de Saint-Michel, escorté d'un notaire. Ce dernier exhiba aux neveux ébaubis un acte en due forme, daté d'une époque antérieure à leur installation à Sainte-Julitte, par lequel l'oncle, qui avait toujours honoré avec ferveur l'archange vainqueur du démon, donnait tous ses biens, meubles et immeubles

au couvent de Saint-Michel, à condition que l'argent comptant et les valeurs provenant de sa succession seraient employés à l'édification d'une église dédiée au glorieux archange.

Le notaire lut également aux époux La Mustière un testament ainsi conçu :

« J'avais promis à mon neveu Arsène de lui laisser à mon décès tout ce que je posséderais. Je ne possède plus rien actuellement, sauf mes habits, linges et hardes, que je lui lègue en pleine propriété. Je me recommande à ses prières. En outre, comme pendant leur séjour au château, mon neveu et ma nièce ont donné des preuves de sérieuses qualités domestiques et ménagères, je désire que M. le prieur les maintienne eux, et leur fils Michel, comme régisseurs du domaine. Ainsi soit-il ! »

Les époux La Mustière faillirent tomber à la renverse. Quoi ! c'était là le payement de huit années de servitude et de privations ?...

Mme La Mustière criait au vol et à l'iniquité ; Arsène s'arrachait les cheveux. Mais que faire ? ils étaient sans ressources et à la tête de quatre enfants, dont trois filles. Ils se résignèrent à accepter de devenir les serviteurs des religieux de Saint-Michel. — Ils vivent encore aujourd'hui au château, tenant les comptes de l'abbaye. Leurs filles sont entrées en religion ; quant à Michel, héritier du nom, il s'est fait peintre et se venge, en décorant l'église de son saint patron de fresques abominablement impressionnistes.

LES MENDIANTS DU LAC

Il y a ici, autour du lac, une population nomade, fort pittoresque et originale : ce sont les mendiants. Essentiellement vagabonds, ils n'ont de racines dans aucun des villages riverains. Les habitants des bords du lac ou de la montagne d'Annecy, bien que fort pauvres, ne se livrent pas d'ordinaire à la mendicité. Ils vivent chichement, travaillent peu ou prou, mais, si misérables qu'ils soient, ils mettent une sorte de point d'honneur à ne point demander aux portes.

Les besaciers dont je parle, au contraire, ont élevé la mendicité à la hauteur d'une profession. D'origine savoyarde ou piémontaise, ils sont reconnaissables à leur démarche traînante, à leur barbe de vieux

fleuve, au sac de grosse toile qu'ils portent sur l'épaule et où ils emmagasinent des croûtons de pain et des débris de victuailles.

Ils ont une tournure très caractéristique avec leur grand bâton, leurs pantalons en loques, leur habit-veste verdi ou tanné par les pluies, leur tête d'anciens modèles à l'expression à la fois papelarde et finaude. Presque tous sont fort âgés; beaucoup ont des allures dévotieuses, égrènent des chapelets et marmonnent des lambeaux d'*oremus*. Je soupçonne la plupart de ces mendiants patriarches d'avoir été jadis de vénérables ermites. Dans ce pays où il existe encore des confréries de pénitents, la profession d'ermite a dû être jadis en honneur. Ces étranges personnages, campés sur l'extrême lisière du monde clérical, — moines par la robe et laïques par les mœurs, — vivaient grassement d'aumônes qu'ils recevaient en échange de leurs patenôtres. Les progrès de la civilisation et les sévérités de la discipline ecclé-

siastique les ont peu à peu chassés de leur ermitage; mais, tout en abandonnant le froc, ils sont restés mendiants, et, chose singulière, au milieu de cette population montagnarde, pauvre, dure à elle-même et parcimonieuse, ils sont toujours accueillis avec une particulière bienveillance. Ils récoltent à chaque porte une aumône et trouvent, à la nuitée, une botte de paille et un gîte dans les chalets et les granges.

*
* *

D'où viennent-ils? où vont-ils? On ne le sait guère et ils ne s'expliquent que vaguement sur leur domicile d'origine. Ils décrivent dans leur course nomade une courbe à l'orbite plus ou moins allongée et, pareils à des comètes, ils reviennent au bout d'un certain temps aux mêmes lieux où on les a déjà vus passer. Quelques-uns vous parlent parfois d'une maison qu'ils ont habitée il y a

très longtemps ; la maison a été incendiée et, depuis cette époque lointaine, ils errent le long des routes, sous la pluie, la neige ou le soleil. On prétend que certains d'entre eux se livrent à une industrie qui consiste à revendre à des fabricants de chapelure les croûtons de pain qu'ils récoltent sur leur route. De mauvaises langues les accusent aussi de n'avoir de la misère que les haillons et de se faire des économies assez rondes avec les aumônes qu'ils recueillent. Au fond, je crois qu'on exagère et qu'ils se bornent pour la plupart à vivoter au jour le jour. La vérité est qu'ils supportent très philosophiquement et souvent même assez joyeusement leur existence hasardeuse et vagabonde.

Beaucoup sont facétieux et sollicitent le passant avec une lueur goguenarde dans l'œil. L'un d'eux nous a arrêtés l'autre matin, au moment où nous descendions de voiture, et, nous tendant son feutre gras, nous a demandé avec un fort accent piémontais

« quelque petite chose pour boire la goutte ».

On lui a donné un sou qu'il a fait sauter dédaigneusement dans son chapeau, puis il a ajouté en riant :

— Il en faut deux pour la goutte !

Et comme notre cocher lui démontrait qu'on peut, même pour un sou, acheter un petit verre d'eau-de-vie, le besacier lui a répondu avec son sourire gouailleur au coin des lèvres :

— Tais-toi, coquin ! ne m'empêche pas de faire mon métier !

D'autres, mais en petit nombre, sont plus arrogants que gouailleurs. Une dame de mes amies en a rencontré un à sa porte, barbu, haillonneux, effronté,

Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,

qui lui a demandé la charité. Elle lui a offert quatre sous.

— C'est peu, a murmuré le loqueteux en soupesant le billon d'un air méprisant.

Puis, se redressant avec fierté, il a ajouté :

— Vous ne savez pas à qui vous faites l'aumône?... Je suis l'un des fils de Victor-Emmanuel!

— Mon brave homme, a répliqué la dame, vous avez de si nombreux frères dans la montagne, qu'il faut que je garde un peu de monnaie pour les autres!

*
* *

Tout différent était le mendiant que nous avons vu hier, au soleil couchant, sur le bord du lac. Il était assis sur un mètre de pierres, son havresac et son bâton à ses pieds, sa tête dans les mains. Quand nous sommes passés, il ne songeait même pas à nous demander l'aumône et c'est nous qui l'avons questionné, tant son attitude lassée et souffrante nous avait émus.

— J'ai fait un long chemin, répondit-il à nos interrogations, et je suis fatigué.

— Et où allez-vous coucher?

Il nous montra une grange abandonnée qui dressait à quelques pas de là son toit effondré, sous les noyers.

— Là, dit-il; il y a un peu de foin et j'y passerai la nuit.

— Vous ne craignez pas d'y prendre froid?

— Non, je suis habitué à dormir au grand air, et puis, quand j'y attraperais le coup de la mort, à mon âge, il faut s'attendre à partir un jour ou l'autre... J'ai septante-deux ans.

Nous lui donnâmes quelque argent. Ses yeux bleus se rallumèrent dans sa figure hâve. Il fit tinter les pièces blanches :

— Ah! reprit-il en nous remerciant, il y a longtemps que je n'en avais tant vu!... Je les garderai pour m'acheter une paire de souliers...

Nous l'engageâmes à passer à la maison, le lendemain à son réveil. Il fut exact et on lui fit boire du café chaud; je lui demandai

où il allait. Il me montra du bout de son bâton la route blanche :

— Tout droit devant moi, jusqu'au delà d'Annecy.

Alors je lui offris un billet pour le bateau à vapeur qui le transporterait jusqu'à la ville sans fatigue; mais il refusa.

— Non, dit-il, ça ne me vaudrait rien... Je connais sur la route quelques bonnes âmes qui me feront l'aumône; ce sont des pratiques que je perdrais en prenant le bateau... Je vais m'en aller tout doucement et je coucherai sur la paille à Annecy-le-Vieux.

Et, en effet, il s'éloigna clopin-clopant dans l'illumination rose du matin, avec sa besace sur l'épaule, tâtant longuement les cailloux de la route avant d'y poser ses vieux pieds alourdis...



Dois-je ajouter à ce défilé de quêteurs

d'aumônes ce frère capucin que j'ai rencontré l'an dernier, à l'époque des vendanges?... Il allait allègrement dans sa robe de bure, tête nue, jambes nues et portant au dos un grand bidon de fer-blanc. Il faisait la quête du vin pour son couvent, et, bien que la récolte fût médiocre, dans chaque maison où l'on pressurait, on ne manquait pas de verser au fond du bidon quelques litres de vin nouveau. Aussi trottait-il gaiement, ce capucin à l'œil luisant, à la barbe noire et bien fournie! Je vois encore sa silhouette brune et alerte se découper sur le bleu du lac qu'il côtoyait. Cela faisait un joli tableau de genre encadré dans le feuillage jauni des noyers et les pampres des vignes rougissantes. Bientôt le bidon fut plein jusqu'aux bords, et en regardant le moine fuir et se rapetisser sur la route blanche, je songeais involontairement aux vers de la Fontaine :

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

PATERNITÉ

Léonce Desnoirels était fonctionnaire, fils et petit-fils de fonctionnaires. Les Desnoirels étaient honorables, mais peu rentés et possesseurs de cinq enfants. Aussi, dès la sortie du collège, firent-ils comprendre à leur aîné, Léonce, que la vie est une bataille où l'on se bat d'autant mieux qu'on a beaucoup de munitions dans sa giberne; ils ajoutèrent qu'avec de l'esprit, du savoir-faire et de la souplesse on arrive à tout, à condition d'écouter plutôt les conseils de sa raison que les mouvements de son cœur.

Cuirassé de ces sages principes et lesté d'un peu d'argent, Léonce entra dans une administration financière qui l'envoya débu-

ter au fond d'un chef-lieu de canton, en pleine solitude campagnarde.

Le changement d'existence lui parut d'abord un peu pénible; mais il avait vingt-deux ans, le pays était agréable, l'emploi facile à gérer, l'auberge excellente. Il occupait ses loisirs à pêcher dans la petite rivière très poissonneuse qui serpentait parmi les prés voisins, à chasser dans les bois giboyeux qui s'étendaient aux entours; de plus, l'hôtesse était jolie, bien en chair et fort aimable. Quand il rentrait le soir à l'auberge, il trouvait un bon dîner, arrosé d'un vin du cru qui sentait la violette, et servi par une jolie personne dont les yeux et les lèvres souriaient d'une façon très affriolante. Cette hôtesse de vingt-cinq ans, mariée à un campagnard un peu sot et balourd, avait tout de suite senti une douceur de cœur pour Desnoirels. Elle goûtait fort la compagnie de ce beau garçon, à l'air distingué, à la langue dorée, qui avait des façons délicates de parler aux femmes

et s'habillait bien. Entre eux, prétendait-on dans le village, les choses avaient été fort loin, si loin que la famille de Léonce s'en était émue, et, craignant que cette amourette n'influât sur l'avenir de Desnoirels, avait demandé et obtenu pour lui un changement de résidence. Un matin, sur un ordre venu de l'administration centrale, Léonce avait dû s'arracher aux délices de cette Capoue rustique et faire de mélancoliques adieux à la sémillante hôtesse de la *Rose d'Or*.



Il en fut triste pendant quelques semaines, mais il avait déjà l'esprit trop pratique pour se laisser envahir par une mélancolie sentimentale. Élevé dans un monde de fonctionnaires, il était déjà hanté par des idées ambitieuses et songeait avant tout à l'avancement, ce point de mire de tout bon bureaucrate.

Peu à peu il oublia l'auberge de la *Rose d'Or* et ne s'occupa plus que de son avenir. A la force du poignet, il gravit les échelons hiérarchiques, se montra souple et insinuant, fréquenta les antichambres ministérielles, fut appelé à Paris et se maria. Naturellement il fit un mariage riche. Il épousa une femme médiocrement belle, sèche de corps et d'esprit, qui lui apporta une grosse dot, agrémentée d'un lot de vertueuses et austères qualités.

Il ne mit pas longtemps à s'apercevoir que son épouse était mal tournée, d'humeur acariâtre et de santé chétive, mais quoi? on ne peut tout avoir, et il se consolait à demi de l'austérité ennuyeuse de son intérieur bourgeois, en touchant les revenus de la dot et en voyant tous les deux ans un avancement exceptionnel récompenser son zèle administratif. Son chagrin le plus réel était de n'avoir pu encore faire souche de petits Desnoirels, bien qu'il remplît consciencieu-

sement ses devoirs maritaux envers Mme Desnoirels, en quoi il montrait vraiment un louable courage. Enfin ses laborieux efforts furent couronnés de succès. Au bout de cinq années de mariage, Mme Desnoirels lui donna une fille, — une enfant malingre et laide comme sa mère. — Ce piteux résultat l'attrista fort et ne l'excita nullement à recommencer. Pour se distraire, il s'enfonça jusqu'au cou dans ses besognes bureaucratiques. Et ainsi, des années se passèrent, monotones, languissantes et lamentablement mornes. Il était arrivé à une haute position administrative, et il y avait dix-huit ans environ qu'il avait quitté le bourg où l'auberge de la *Rose d'Or* balançait au vent son enseigne fleurie, quand le ministre le chargea d'une mission de confiance en province.



Le département où on l'envoyait était pré-

cisément celui où il avait débuté. Aussi, dès qu'il eut achevé au chef-lieu le travail d'inspection qui lui avait été confié, fut-il pris d'un irrésistible désir de revisiter le village où il avait passé deux joyeuses années de jeunesse. — Ces deux années, embellies encore par l'éloignement, lui paraissaient en somme les meilleures de sa vie, maintenant qu'il avait doublé le cap de la quarantaine. — Un beau matin, il prit une voiture de louage et se fit conduire à Saint-Flovier (c'était le nom du bourg où fleurissait l'auberge de la *Rose d'Or*).

En route, et tout en reconnaissant des paysages jadis familiers, il se sentait devenir sentimental et il évoquait avec mélancolie ses lointains souvenirs de célibataire. Il revoyait le bourg montueux, avec sa promenade bordée de tilleuls; sa limpide et caillouteuse rivière, où les truites filaient comme des flèches à contre-courant; son auberge hospitalière, où des poules picoraient bruyam-

ment devant la porte large ouverte. — « L'auberge à l'enseigne grinçante était-elle encore debout?... Et l'avenante hôtesse aux yeux épanouis, aux lèvres souriantes, était-elle encore jolie?... » Depuis qu'il était parti de Saint-Flovier, il n'avait plus eu de ses nouvelles. En le quittant, elle lui avait avoué, dans un élan de tendresse confiante, qu'elle se croyait grosse, et lui, obéissant à un détestable mouvement d'égoïsme, craignant que cette grossesse n'amenât quelque complication préjudiciable à son avenir, n'avait nullement cherché à continuer par correspondance des relations qui pouvaient devenir dangereuses. — A mesure qu'il se rapprochait du bourg, il se reprochait amèrement cette indifférence égoïste; les années d'autrefois prenaient une couleur plus poétique, et il se reprenait quasiment de tendresse pour cette aimable hôtesse, la seule femme qui l'eût sincèrement et généreusement aimé. — La voiture s'arrêta à l'extrémité du bourg.

L'auberge était toujours là, avec son enseigne enguirlandée de vigne et son escalier encombré de poules gloussantes. Sur le seuil, l'hôte, plus balourd et plus commun encore que jadis, fumait lentement sa pipe. Desnoirels se nomma et, après un effort, l'hôte se rappela qu'il l'avait eu comme pensionnaire; il ne le reconnut pas, néanmoins : il avait vu tant d'employés se succéder dans son auberge! Mais il appela sa femme et celle-ci rougit très fort en apercevant Léonce, tandis qu'une lueur humide passait dans ses yeux bleus.

— Eh quoi! c'est vous, monsieur Desnoirels! dit-elle après avoir repris haleine. Que je suis aise de vous voir!... Vrai, vous n'êtes pas trop changé!

Elle était changée, elle; sa taille s'était épaissie, ses cheveux avaient grisonné et ses joues s'étaient couperosées, mais elle conservait encore ses clairs yeux bleus et ses bonnes lèvres souriantes.

Vite, tandis qu'on installait Léonce dans la meilleure chambre, elle courut à ses fourneaux et prépara un déjeuner digne de l'hôte et de l'ami du temps passé.

*
* *

Desnoirels déjeuna, comme autrefois, avec l'aubergiste, heureux de cette aubaine qui lui promettait un bon repas. L'hôtesse, sanglée dans un tablier blanc tout neuf, s'empressait autour d'eux, aidée par un jouvenceau de dix-huit ans, svelte, brun, de mine intelligente et presque distinguée. Et comme Desnoirels examinait ce joli gars avec une curiosité croissante, l'hôtesse dit avec un certain embarras dans la voix :

— Au fait, je ne vous ai pas présenté mon garçon... N'est-ce pas, qu'il a bonne mine ?

— Oui, murmura Desnoirels; je vous en fais mon compliment. Quel âge a-t-il?

— Il aura dix-huit ans à la Saint-Michel,

répondit l'hôte... C'est un bon enfant, qui ne nous donne que de la satisfaction.

— Et vous n'avez eu que celui-là?

— Mon Dieu oui! soupira l'hôtesse en baissant les yeux.

Il y eut un long silence. Desnoirels regardait à la dérobée le jeune garçon qui continuait son service. Plus il le considérait, plus il constatait de nombreux traits de ressemblance entre lui-même et ce jouvenceau qui portait le nom de l'aubergiste.

« Dix-huit ans à la Saint-Michel! »

Desnoirels avait quitté cette même année Saint-Flovier au mois d'avril. Son cœur battit plus violemment et il pâlit un peu. Il n'y avait guère de doute possible : ce gars qui lui ressemblait était son enfant à lui.

Et il lui prenait un dépit amer à la pensée de sa fille légitime, la seule qu'il pût avouer, si malingre et si laide, tandis que cet enfant de l'amour était beau, robuste et plein de sève!

En même temps, un sourd mouvement de tendresse paternelle le poussait à s'approcher du jeune homme et à le serrer doucement dans ses bras. Mais quoi! il n'y fallait pas songer. Le père légal était là, dévorant des yeux son héritier, et d'ailleurs le garçon devait ignorer à jamais le secret de sa naissance illicite. Desnoirels se sentait envahi d'une tristesse profonde et souffrait violemment de la contrainte qu'il s'imposait. Son supplice se prolongea jusqu'à la nuit, car l'aubergiste, fier d'héberger un haut personnage, ne le quitta pas d'une semelle. Après le dîner, il annonça qu'il repartirait dès le matin avec le courrier. — Ses heures étaient comptées et on l'attendait à Paris.

— Eh bien, dit l'hôtesse en lui lançant un regard mouillé, le garçon ira vous éveiller au petit jour et vous conduira au courrier. . . . .

Les femmes ont, en ces matières, des finesses et des délicatesses natives. L'hôtesse

avait deviné le désir de Desnoirels, et lui ménageait ainsi l'occasion de se trouver seul à seul avec le jouvenceau.



Au petit matin, le jeune homme vint frapper à la porte de Desnoirels, prit sa valise et le conduisit à la voiture. Chemin faisant, le fonctionnaire lui demanda doucement :

— Comment vous appelez-vous, mon garçon ?

— Léonce, monsieur.

Léonce !... L'hôtesse avait été plus brave que son amant et avait donné à l'enfant le nom de son père, au risque d'éveiller les soupçons du mari. Cela accrut encore les dispositions tendres et la tristesse de Desnoirels. Il se retourna vers le jeune homme, l'enveloppa d'un regard paternel, et brusquement :

— Écoutez, reprit-il, j'ai une faveur à vous

demander : vous ressemblez d'une façon frappante à un enfant que j'aimais beaucoup et que j'ai perdu... Laissez-moi vous donner ceci en souvenir de mon fils qui aurait votre âge.

En même temps, il tirait sa montre et la glissait dans la main du jouvenceau ébaubi.

— Et maintenant, poursuivit-il, embrassez-moi et continuez d'être un brave garçon !

Il le serra précipitamment contre sa poitrine, prit la valise et grimpa dans le courrier. — On n'attendait que lui, et la voiture partit immédiatement, tandis que Desnoirels, les yeux humides, penchant sa tête hors de la capote, regardait le fils de l'hôtesse, qui était resté immobile et ébahi au milieu de la place, avec la montre dans sa main.

UN PRÉTENDANT

La ville où j'ai été élevé, Bar-le-Duc, se divise en ville haute et en ville basse. La haute ville, étagée au revers d'une colline escarpée, formait, avant la Révolution, le quartier aristocratique. Les ducs de Lorraine y habitaient, la Chambre des comptes du Barrois y siégeait et de vieux hôtels y foisonnaient, groupés autour du château ducal.

Aujourd'hui encore, un canal longeant la base du coteau marque la limite des deux villes par la coulée de ses eaux brunes où des teintureries et des tanneries trempent leurs assises rongées de moisissures verdâtres. Parallèlement à ce canal, court une rue silencieuse, bordée de maisons bourgeoises

bâties à la fin du dix-septième siècle. L'une des plus anciennes demeures de ce quartier solitaire et somnolent a une certaine célébrité historique. Composée d'un vaste corps de logis, avec cour intérieure, *fouleries* et pressoirs, elle a été, de 1713 à 1716, sous le règne du duc Léopold, la résidence de Jacques-Édouard Stuart, plus connu sous le nom du *chevalier de Saint-Georges*.

Par quels hasards ce prétendant à la couronne d'Angleterre était-il venu s'échouer dans cette obscure petite ville ? On n'en sait trop rien. Sa parenté avec les ducs de Lorraine l'avait probablement décidé à se transporter là avec sa petite cour besogneuse, afin d'y vivre à bon marché en attendant les événements. Peut-être aussi y était-il attiré par le souvenir de son aïeule Marie Stuart, qui y avait été jadis choyée et fêtée en compagnie de Ronsard ? Quoi qu'il en fût, la cour de France n'était pas fâchée de se trouver débarrassée de cet hôte compromettant ;

même lorsque Jacques-Édouard avait manifesté l'intention d'opérer une descente sur les côtes de l'Angleterre, le Régent s'était empressé de le faire reconduire en Lorraine *manu militari*, et lui avait enjoint de s'y tenir coi.

*
* *

Le chevalier de Saint-Georges obéissait. Il vivotait dans son logis de la rue des Tanneurs, montrant de temps à autre au château ducal sa figure mince, pâle et chagrine, éclairée par deux grands yeux italiens qu'il tenait de sa mère. Il avait alors vingt-cinq ans, étant né en 1688 ; il concentrait mélancoliquement ses ennuis en son par-dedans et menait une existence fort calme, bien qu'au fond le sang passionné des Stuarts bouillonnât dans ses veines et qu'il fût violemment tourmenté à la fois par d'ambitieux et d'amoureux désirs. En dépit de sa maussade

humeur, il n'était pas insensible aux charmes des filles du Barrois, robustes et fringantes créatures qui joignent à un tour d'esprit assez prosaïque un énergique et vif appétit d'amour.

Il prit donc une maîtresse. C'était, dit-on, la fille d'un vigneron de la ville haute, nommée Loulette (diminutif de Louise); une jolie fille de vingt ans, bien campée sur ses hanches, souple comme une vigne, fraîche de teint, blanche de peau, ayant des dents éblouissantes, de luisants yeux bleus et d'épais cheveux châtains qui lui tombaient jusqu'aux mollets.

C'est, à ce que prétend la légende, à cette frisque vigneronne que les habitants de la ville basse doivent un escalier de quatre-vingts marches qui monte droit à la ville haute et met cette dernière en communication avec la rue des Tanneurs, juste en face de l'ancienne demeure du chevalier de Saint-Georges. Avant le séjour du prétendant, ce

passage n'était qu'un raidillon infect et dangereusement raviné. Le 11 octobre 1713, les officiers de la suite du chevalier représentèrent au syndic « que ce chemin devenait presque impraticable et que, néanmoins, étant d'une grande facilité pour eux et monseigneur, il y avait urgence que les degrés fussent nettoyés et rétablis ». La requête fut octroyée et l'escalier des *Quatre-vingts degrés* fut construit aux frais de la ville.



Le chevalier ne pouvait voir que nuitamment la fille du vigneron. Ces degrés lui étaient donc d'une véritable utilité puisqu'ils le conduisaient en quelques minutes à la côte Saint-Jean où demeurait sa maîtresse. Tous les soirs, à la brune, il grimpait cet escalier d'amour, escaladait lestement la fenêtre de Loulette et oubliait

jusqu'au matin ses soucis ambitieux dans les bras blancs de la jolie vigneronne.

Cette Loulette, fière d'avoir conquis un royal amoureux, avait fini par l'aimer avec cette exaltation têtue qui s'empare des Lorraines quand leur cœur se prend. Elle ne craignait rien tant que de perdre son prince et mettait en œuvre toutes les souplesses de son esprit, toutes les séductions de son corps, toutes les câlineries de sa tendresse pour l'attacher plus solidement.

Pendant deux ans, soit réelle affection, soit besoin de se dissiper et d'oublier, le chevalier se montra fort empressé et assidu; mais, vers le commencement de 1716, il devint tout à coup distrait et préoccupé.

Les nouvelles qu'il recevait de Paris étaient meilleures : on lui mandait que le Régent paraissait disposé à lui prêter assistance pour une descente en Angleterre.

Cette remontée d'espérance avait naturellement rallumé les rêves ambitieux du pré-

tendant, et, sous main, il négociait déjà un emprunt qui lui permît de gagner l'Écosse au premier signal.

Les femmes ont un flair pour pressentir ces heures de défaillance où leur amant cesse de leur appartenir tout entier. Loulette devina qu'il y avait quelque anguille sous roche. Un secret instinct l'avertissait que Jacques-Édouard commençait à penser plus à son royaume qu'à sa maîtresse. La pauvre fille s'en désolait et redoublait en vain de tendresse pour retenir cet oiseau de haut vol, dont les ailes frémissaient, impatientes de reprendre l'essor.



Un soir de février où l'air adouci apportait déjà des effluves printaniers, Loulette vit son chevalier, plus soucieux et plus triste, tourner ses regards distraits vers les collines d'en face, dont les contours assombris bor-

naient l'horizon dans la direction du nord. Alors elle le prit dans ses bras comme un enfant, posa la tête de Jacques-Édouard sur sa ronde poitrine et, baisant doucement ses grands yeux italiens perdus dans le vague, elle murmura :

— Mon cher seigneur, votre pensée ni vos yeux ne sont plus avec moi ; ils suivent les nuages qui courent là-haut et ils voudraient voyager avec eux !... Mon amour ne vous contente plus et vous voulez de nouveau regagner votre royaume. Vous regrettez votre pays où il n'y a ni vigne ni soleil ; en quoi vous avez grand tort. Le métier de roi est-il donc si amusant? Voyez toute la tablature que donne la Lorraine à notre duc Léopold !... Et encore, lui, il tient son duché dans sa main, tandis que vous, vous ne tenez pas votre royaume. Croyez-moi, ne quittez pas le certain pour prendre l'incertain ; l'amour de votre Loulette, pour la douteuse amitié de gens qui ont laissé couper le cou à la reine

Marie, votre arrière-grand'mère, et au roi Charles, votre grand-père. On vous dit que votre peuple vous attend; en êtes-vous bien sûr? Quand les princes sont en exil, on les oublie vite. Loin des yeux, loin du cœur!... Hélas! méchant chevalier, c'est justement ce que je crains pour moi : quand vous serez en Écosse, vous oublierez aussi la pauvre Loulette... Ah! si vous m'aimiez comme je vous aime, vous ne penseriez à régner que sur votre servante! vous resteriez ici, ô mon roi à moi toute seule, et vous vivriez tranquillement dans notre vallée où il fait bon, où la vigne donne un joli vin clair, où les bois sont pleins de fraises et où les femmes savent bien aimer!...

Tout en parlant, Loulette berçait, baisait et dodelinait le chevalier tant et si bien que, lorsqu'il la quitta, il était tout attendri et fort ébranlé dans ses résolutions...

Mais après avoir descendu les *Quatre-vingts degrés*, quand il rentra en son logis de

la rue des Tanneurs, il y trouva un courrier expédié par Dubois.

Le Régent donnait carte blanche au prétendant et l'avisait qu'un bâtiment l'attendrait dans le port de Saint-Malo pour le transporter à Newcastle. Jacques-Édouard, pressé par son entourage, n'hésita plus; il partit, « emportant, dit un historien du cru, d'assez grosses sommes empruntées à des gentilshommes du Barrois qui ne revirent jamais leur argent ».

Il partit et ne revint plus. La légende ne dit pas ce qu'il advint de Loulette et si elle se consola; mais plus d'une fois, en errant nuitamment dans les bruyères d'Écosse ou on le traquait, le chevalier de Saint-Georges dut regretter le temps où il grimpait les *Quatre-vingts degrés* pour aller retrouver sa belle vigneronne aux yeux bleus.

Moi-même, quand je retourne au pays et que je monte ce raide escalier de pierre, je ne puis m'empêcher de me remémorer ce

maussade chevalier et de le plaindre d'avoir troqué son bel état d'amoureux pour le métier de prétendant, qui déjà, dès ce temps-là, était un métier perdu.

SUGGESTIONS DE L'EAU

Sept heures du matin. Le lac, d'un vert mat, uni comme une glace, reflète vaguement les peupliers de la rive et les montagnes avec leurs couleurs ocreuses, violettes ou grises. Je suis assis sous un noyer dont les branches trempent dans l'eau, et autour de moi les plantes aquatiques exhalent leur odeur pénétrante. Le glouglou du ruisseau qui court sur les cailloux me berce de sa chanson câlinement monotone, une chanson souvent entendue dans ma petite enfance, et ce gazouillement familier, joint à l'aromatique senteur des menthes, me reporte aux temps lointains où j'épiais les libellules bleues le long de la petite rivière de chez nous. En ce temps-là, je ne me faisais guère

l'idée de ce que pouvait être un lac ; je n'en savais que ce qu'en disaient mes livres de voyages ou mon histoire sainte; mais l'eau m'attirait déjà avec des séductions singulières.

Je passais toutes mes heures de loisir au bord de la rivière, dans une intimité étroite avec le monde aquatique : — les renouées, les sagittaires frissonnantes, les araignées d'eau et ces insectes étranges, à demi vêtus d'une gaine de sable et de débris de paille, qui sont, je crois, les larves des libellules. Pendant ce premier âge, l'enfant, presque constamment penché vers la terre et l'eau, vit avec ces deux éléments dans une amitié quasi fraternelle. Tous les phénomènes qui apparaissent à fleur du sol ou à travers le cours limpide du ruisseau l'impressionnent comme autant de féeries. Aujourd'hui encore, les bulles d'air qui montent légèrement du fond de l'eau réveillent en moi d'intenses émotions, vieilles de plus de quarante ans,

— alors que, couché à plat sur la berge, je guettais le minuscule bouillonnement, précurseur de la montée de ces noirs et mystérieux coléoptères que les naturalistes appellent des *hydrophiles*. — Bien au delà de nos jeunes années, quelque chose d'enfantin reste en nous, jusqu'aux heures de la décrépitude, où l'enfance reprend possession de notre personne et où nous ne gardons de vivace que les habitudes, les réminiscences et le balbutiement du premier âge...



Le bateau qui fait le service d'Annecy au bout du lac vient de quitter le port. Il est plus de midi. L'eau a pris des teintes bleu foncé avec de légères rides étincelantes comme de l'argent fondu. Les sommets des montagnes flamboient dans un lumineux poudroiement bleuâtre, et le soleil tombe d'aplomb sur les verdures ensommeillées.

Sur le pont, des touristes attablés déjeunent avec voracité, en jetant çà et là un coup d'œil distrait sur le paysage radieux. Tout là-haut, dans l'azur du ciel, un faucon plane en décrivant lentement des cercles toujours plus étroits. Il suit le bateau, dans l'espoir de pêcher dans le sillage quelque débris de victuailles ou quelque poisson désorienté par le clapotement des roues. Les aubes tournent avec un bruit rafraîchissant ; elles lancent autour d'elles un éparpillement de gouttelettes diamantées à travers lesquelles luit un arc-en-ciel qui accompagne le bateau.

Cette traversée, dans la pleine chaleur et l'aveuglante lumière de midi, réveille en moi les impressions de ma première excursion en bateau à vapeur. — J'avais vingt ans et je descendais le cours de la Saône avec un ami aussi novice que moi. Nous n'étions pas blasés sur les voyages ; nous ne lésinions pas sur les formules admiratives :

La moindre taupinée était mont à nos yeux,

et nous prenions volontiers le moindre croquant pour un prince voyageant incognito. Je vois toujours un grand diable d'Italien à barbe noire, vêtu d'un veston d'alpaga et coiffé d'un chapeau de paille brune haut comme une tour. Au cours de la conversation, il nous confia qu'il venait de Londres. On était alors en 1858, quelques mois après l'attentat d'Orsini, et les Italiens avaient pour nous une auréole de martyrs. Immédiatement notre imagination s'alluma : nous fûmes convaincus que ce long voyageur brun à l'œil fauve, récemment débarqué d'Angleterre, devait être un noble proscrit, tout au moins un émissaire de Mazzini. Nous ne le lâchions pas d'une semelle et nous écoutions ses moindres paroles avec une respectueuse considération. Le *proscrit* se laissait faire ; il daigna même accepter un bock.

Nous éprouvions un mystérieux plaisir à nous sentir compromis dans sa compagnie, et nous ne songions pas sans un secret fris-

son qu'à Lyon, où régnait le maréchal Castellane, on nous prendrait peut-être pour des conspirateurs.

Peu de temps avant de débarquer, nous apprîmes que le *proscrit* était tout bonnement un cuisinier qui allait chercher fortune à Lyon, et nous fûmes tout chagrins de nous trouver ainsi désillusionnés.

Oh! le joyeux temps de la jeunesse, quand tout nous apparaît sous des couleurs romanesques, alors qu'on tombe amoureux de la première voyageuse venue, à l'œil vif et à la tournure un peu jeune!... Ce beau temps-là verdoie et s'épanouit comme une rose en une matinée de juin ; il s'effeuille aussi rapidement et ne nous laisse plus qu'une mélancolique odeur de rose séchée, qui s'affadit de plus en plus à mesure qu'on vieillit :

> La rosa è il più bel fior, come la gioventù,
> Nasce, fiorisce, muore e no ritorna più.

*
* *

Le jour s'embrunit. Le lac maintenant a pris une couleur vineuse, dorée par les derniers rayons du couchant. Une suprême lueur mauve glisse sur les roches dentelées des montagnes, puis s'évanouit. Peu à peu la nuit descend sur les cimes et une première étoile surgit au-dessus de la *Dent de Lanfond*. Bientôt, dans l'azur sombre, des centaines d'astres scintillent, et, au milieu de ce ciel limpidement obscur, la voie lactée semble flotter comme une lointaine écharpe de gaze. Le lac, très noir d'abord, commence à refléter les clartés stellaires et se raie çà et là de lueurs métalliques. Dans le silence délicieux de la nuit, ma barque glisse et les rames font entendre un frais clapotement. Penché sur le bord du bateau plat, je suis rêveusement le pâle sillage qu'il laisse derrière lui. Mes yeux restent fixés sur le

reflet des étoiles qui semble se prolonger en dansant jusqu'au fond du lac.

Cette mystérieuse lumière se balance dans l'eau avec de fantastiques ondulations. Au bout de quelques minutes de contemplation, on ne sait plus si elle descend du ciel ou si elle monte des profondeurs du lac, comme la réverbération d'une fête nocturne donnée par les ondines. Peu à peu, une ensorcelante hallucination s'empare de moi et je crois entendre des tintements de cloches et des chœurs de voix féminines : toute la joyeuse rumeur d'une population sous-marine en train de festoyer...

Curieuse imagination que celle qui a inventé ces histoires de villes englouties au fond de l'eau et conservant là-bas, sous la nappe liquide, leurs habitants, leurs coutumes et leurs passions !

Mes yeux, dilatés comme ceux d'un extatique, se fixent avec plus de ténacité sur le rayon blafard et tremblant qui se joue à

travers l'onde assombrie. Je vois, — oui, je commence à voir distinctement la ville sous-marine avec ses façades à pignons aux assises verdies et ses boulingrins dont les arbres sont enguirlandés d'herbes aquatiques.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que dans son humide décrépitude cette ville fantastique ressemble à s'y méprendre à une petite ville où j'ai vécu adolescent. Ce sont les mêmes rues étroites et montantes aux pavés semés de débris de coquillages, le même clocher à jour où les cloches tintent avec des voix familières. Je crois reconnaître, à l'angle d'une place déserte, une maison noire avec son perron de fer forgé, ses marches où l'herbe pousse, ses fenêtres géminées à meneaux sculptés et sa toiture de tuiles en auvent.

A l'une des croisées, où fleurit une plante inconnue, une jeune fille aux grands yeux verts mélancoliques me regarde de très loin et me fait signe. Je ne sais pourquoi, il me

semble que c'est ma prime jeunesse en personne qui me sourit d'un air de regret et m'appelle.

Je me penche de plus en plus pour mieux voir, et je suis brusquement réveillé de mon rêve par la poigne du batelier qui me rejette dans la barque en me criant :

« Bon Dieu ! monsieur, faites attention ! Un peu plus et vous vous laissiez choir dans le lac ! »

POUR UNE CANNE

Hercule Abatvent, malgré son nom, était un homme doux et pacifique. Il n'avait jamais abattu que des têtes de pavot, dans son laboratoire, alors qu'il était pharmacien à Annecy. Il avait épousé à trente ans une veuve nommée Étiennette Malfroy, qui était plus âgée que lui et qui ne lui avait pas donné d'héritiers. A cinquante ans, ayant cédé son fonds, il s'était retiré dans le faubourg Sainte-Claire, où il habitait une maison appartenant en propre à sa femme. Cette étroite demeure, élevée d'un étage en retrait sur le rez-de-chaussée et formant terrasse, faisait l'admiration des voisins et des passants.

La galerie à fuseaux qui bordait la ter-

rasse du premier étage était complètement garnie de caisses où des œillets rouges, des fuchsias, des rosiers et des géraniums foisonnaient, poussant en été leurs tiges épanouies jusqu'au-dessus de la rue. Au milieu de ce jardin suspendu se balançait une cage où un bouvreuil sifflait des airs de valse ; dans un angle, un escalier en échelle de meunier, sous lequel était méthodiquement rangée la provision de bois pour l'hiver, conduisait au grenier, où des pots de pétunias étaient également suspendus en encorbellement et où un chat jaune se chauffait au soleil. Cette maisonnette, avec sa terrasse fleurie, semblait à Étiennette et à Hercule Abatvent un paradis terrestre. Ils y coulaient des jours heureux, occupés l'un et l'autre à de somnolentes et régulières besognes domestiques. Ils ne la quittaient guère que le dimanche pour aller, bras dessus bras dessous, se promener à Albigny ou aux Balmettes.

Leurs habitudes casanières et leur mutuelle affection les avaient fait surnommer dans le quartier Philémon et Baucis. Ils étaient, en effet, inséparables. Hercule se plaisait au logis; on ne le voyait jamais au café; il était d'ailleurs très serré et n'aimait point à dépenser follement son argent. De temps à autre seulement, dans les soirées d'hiver, il allait au cercle faire un whist à un centime la fiche, en compagnie du juge Maniglier et d'un membre du club Alpin...



Ce fut justement cet alpiniste qui porta le trouble dans le ménage Abatvent. Il ne rêvait que courses en montagne, ascensions de sommets, traversées de glaciers; il manœuvra si bien qu'il fit honte à Hercule de son existence de colimaçon et lui inspira le désir de voir au moins une fois en sa vie les merveilleux sites alpestres dont il n'était

séparé que par une dizaine de lieues. Un beau soir, en rentrant au logis, l'ancien pharmacien déclara à sa femme qu'il était las de son inaction et qu'il était résolu à visiter le Mont-Blanc. Ce soir-là, il y eut des orages et des pleurs dans la petite maison du faubourg Sainte-Claire. Étiennette tança vivement Hercule de ses goûts de vagabondage et lui représenta qu'il courait de gaieté de cœur à sa perte. Mais Abatvent était entêté comme tous les gens qui n'exercent pas souvent leur volonté. Il jura à sa femme qu'il visiterait le Mont-Blanc, et cela pas plus tard que le lendemain.

—On entrait en juillet, le baromètre était au beau fixe, et cette excursion serait d'ailleurs l'affaire de cinq ou six jours. — Étiennette vit qu'il était buté à cette fantaisie, elle céda en soupirant, mais elle déclara qu'elle s'en lavait les mains et que, s'il arrivait malheur à l'imprudent touriste, du moins elle n'aurait point à se reprocher de l'avoir aidé

dans cette entreprise insensée. Hercule n'en fit que rire ; il graissa lui-même ses souliers ferrés, mit dans sa gibecière une chemise, un gilet de flanelle et des chaussettes de rechange ; il y ajouta un flacon d'arnica, de la charpie et une fiole de vieux kirsch ; puis le lendemain, guêtré jusqu'aux genoux, il s'arracha des bras de l'éplorée Étiennette, et s'embarqua sur le bateau à vapeur le *Mont-Blanc*, qui devait le conduire jusqu'au bout du lac.



Quand le bateau l'eut déposé sur le ponton de Doussard, Hercule respira librement et se sentit une recrudescence d'humeur vagabonde. Il s'achemina d'un pied léger vers la route de Faverges, qui courait, blanche et droite, entre les prés encadrés de hautes montagnes rocheuses. Il comptait gagner les Fontaines-d'Ugines avant midi,

y déjeuner et aller coucher à Flumet; — ce serait sa première étape.

Tout en marchant, il heurta du pied un objet assez lourd, se baissa et vit dans la poussière une solide canne de houx, noueuse, pesante, terminée par un bout ferré et ornée à l'autre extrémité d'une tête arrondie, qui en faisait une sorte de massue.

Abatvent, avec ses habitudes d'ordre et d'économie, n'était pas homme à laisser rien se perdre.

« Voilà, pensa-t-il, un vrai bâton de montagne; il est tout à fait à ma main et il n'y a pas apparence que le propriétaire qui l'a oublié là vienne le réclamer... Ma foi, je le prends avec moi : ce sera un utile compagnon de voyage. »

Là-dessus, il ramassa la canne et continua sa route. L'air était vif, le ciel clair et, quand il arriva au pont d'Englannaz, il aperçut, dans l'ouverture de la vallée de l'Arly, les hautes cimes du Mont-Blanc, se

découpant neigeuses sur le ciel bleu. Son cœur bondit à cet aspect et il regarda les sommets immaculés avec un clignement d'yeux qui signifiait : « A nous deux, maintenant ! » Puis il entra tout guilleret à Faverges.

Il trouva le pays en rumeur ; dans la nuit même, le meunier de Saint-Ferréol, Jean Servoz, avait été assassiné sur sa voiture, tandis qu'il revenait du marché d'Albertville. L'assassin l'avait assommé net d'un coup de bâton et l'avait dévalisé. Le corps, ramassé sur la route, avait été transporté à la gendarmerie et l'on venait de prévenir la justice. Hercule, qui n'était pour le quart d'heure préoccupé que du Mont-Blanc, traversa assez distraitement la foule attroupée dans la rue et s'arrêta devant un café pour prendre un bock, sans faire attention aux regards inquisiteurs que chacun jetait sur lui.

J'ai oublié de dire que, bien que d'hu-

meur douce et pacifique, l'ancien pharmacien ne payait pas de mine : il était roux, marqué de taches de son; il louchait un peu, et cela lui donnait, à première vue, un air hagard. De plus, en homme ménager de son bien, il avait mis pour le voyage ses vêtements les plus fripés, ce qui, avec la poussière du chemin, contribuait à rendre sa tournure équivoque.

Tandis qu'il s'asseyait devant le café, les regards devenaient de plus en plus soupçonneux et des rumeurs couraient dans la foule.

« Qu'ont-ils donc tous à me dévisager? » se demandait Abatvent qui commençait à s'apercevoir de l'agitation des curieux.

Comme il portait la chope à ses lèvres, tout à coup un gendarme se détacha du groupe et une poigne solide s'abattit sur le bras d'Hercule.

— Au nom de la loi, je vous arrête! grommela une voix rude.

— Ah çà! vous plaisantez!... murmura-t-il, interloqué.

— Je ne plaisante pas; suivez-moi à la justice de paix!... Et d'abord, donnez-moi votre bâton!...

En un clin d'œil, Hercule, en dépit de ses protestations, fut poussé vers la mairie, tandis qu'autour de lui des voix grondantes s'écriaient :

— Je reconnais le bâton du père Servoz!

— Quel scélérat, et comme il a bien la mine de ce qu'il est!...



Traîné dans le cabinet du juge de paix, Abatvent ébaubi se présenta devant ce magistrat dans un état de désordre et d'ahurissement indescriptible. Celui-ci, un petit homme vêtu de noir, l'œil endormi, leva lentement la tête, toisa le prévenu et commença l'interrogatoire :

— Comment vous appelez-vous ?

— Hercule Abatvent.

— Ce n'est pas un nom du pays, cela... D'où venez-vous?

— D'Annecy, où j'ai mon domicile.

— Où étiez-vous cette nuit, entre une heure et trois heures du matin?

— Mais... dans mon lit.

— On ne s'en douterait pas à vous voir!... On a saisi sur vous le bâton que voici... Ce bâton a appartenu au meunier Jean Servoz, qui a été assassiné cette nuit même... Tout le monde ici a reconnu la canne de la victime... Comment se trouve-t-elle entre vos mains?

— Je l'ai ramassée sur la route de Faverges.

— Réponse peu satisfaisante... Un homme comme il faut ne ramasse pas de bâtons sur les routes... Où alliez-vous?

— Visiter le Mont-Blanc.

— Vous n'avez guère la mine d'un tou-

riste, et puis, à qui ferez-vous croire qu'un véritable touriste parte en excursion sans s'être muni au préalable d'un *alpenstock?*... Avez-vous des papiers?...

Hercule bredouilla : il n'avait pas jugé à propos de prendre un passeport pour aller à Chamounix; d'ailleurs il était avantageusement connu dans son quartier; — mais l'opinion du juge de paix était déjà fixée.

— C'est bon, dit-il; qu'on le mène à la maison d'arrêt en attendant l'arrivée de ces messieurs du tribunal... Nous ne procéderons à la confrontation de l'inculpé avec le cadavre qu'en présence des magistrats du parquet.

Et là-dessus on conduisit le malheureux Abatvent dans une chambre borgne qui servait de prison.

La cellule de la justice de paix était solidement verrouillée et ne recevait le jour que par une sorte de soupirail de cave.

Lorsque Hercule se vit seul dans cette

geôle, dépouillé de sa gibecière et livré à ses réflexions, il tomba dans un découragement noir.

Par quelle détestable inspiration avait-il quitté Étiennette et la petite maison du faubourg Sainte-Claire pour courir les aventures? Ah! comme en ce moment il regrettait la galerie ornée d'œillets et de géraniums où le bouvreuil sifflait la valse de *Robin des Bois !* Reverrait-il jamais cette délicieuse retraite? Combien de temps languirait-il sous les verrous et sous le poids d'une accusation capitale? Comment tout cela finirait-il? On a vu des innocents condamnés à mort à la suite de pareils quiproquos. Le nom de Lesurques lui revenait à la mémoire et il se désespérait... Maudite canne! Pourquoi l'avait-il ramassée et qu'allait penser Étiennette en apprenant que son Hercule pourrissait sur la paille des cachots?

Ses yeux commençaient à se mouiller et il

allait pleurer comme un veau, quand la porte se déverrouilla, et le gendarme qui l'avait arrêté lui intima l'ordre de le suivre.

L'instant d'après, il était de nouveau introduit dans le cabinet du juge de paix, où se trouvaient assemblés « ces messieurs du parquet » ; mais, dès qu'il entra, le juge d'instruction poussa un cri de surprise :

— Eh quoi ! c'est vous, monsieur Abatvent ?

Ce magistrat était précisément le partenaire d'Hercule au whist.

L'ancien pharmacien put enfin s'expliquer et se justifier, d'autant mieux que, dans l'intervalle, on avait arrêté le véritable meurtrier. Hercule revint à Annecy avec son juge, qui le ramena en riant à Étiennette.

Quant à lui, il fondit en larmes en revoyant ses œillets, renonça à visiter le Mont-Blanc et jura ses grands dieux de ne jamais plus ramasser de cannes sur les routes.

PENDANT LA FENAISON

Sous la toiture en auvent de la galerie où grimpait une vigne feuillue, mon hôte avait fait servir le café et nous devisions doucement, en regardant le soleil s'abaisser vers les montagnes vaporeuses. La maison bâtie à l'entrée de Rovagny, sur un tertre planté de noyers, dominait les prés montueux, les gorges profondes où des torrents ruisselaient en cascades, et tout au fond, la nappe largement étalée du lac d'Annecy que le couchant teignait d'une riche couleur à la fois vineuse et dorée. Un grand calme nous environnait et une pénétrante odeur de foin montait des prairies que l'on commençait à faucher...

— Oui, me dit mon hôte, j'ai été comme vous un amoureux de Paris et un fervent

boulevardier. En fait de couchers de soleil, je n'admirais que ceux que l'on contemple de la terrasse des cafés du boulevard des Italiens, quand les rayons déclinants rougissent la chaussée poudroyante et s'enfoncent derrière la Madeleine. J'ai été brusquement guéri de mon parisianisme par le coup d'État de Louis Bonaparte. En juin 1852, tandis que des milliers de pauvres diables d'employés signaient, le poignard sous la gorge, d'humiliantes pétitions où ils déclaraient que la proclamation de l'Empire manquait seule à leur bonheur, je partis écœuré, je quittai Paris en secouant la poussière de mes pieds et je me hâtai de passer la frontière. A cette époque, la Savoie était encore piémontaise ; je me décidai à m'y installer aux environs d'Annecy. Là, du moins, je respirais un air imprégné d'honnêteté et je pouvais de ma fenêtre apercevoir les cimes du Jura français. Je regardais de loin ces montagnes derrière lesquelles ma patrie abusée se

laissait asservir par un César de troisième ordre. L'indignation me montait à la gorge, je rougissais de mes concitoyens et l'ennui de vivre m'envahissait. Je n'avais plus de goût que pour la nature sauvage et élémentaire, pour les plantes et les libres oiseaux des bois. Je dépensais mélancoliquement ma jeunesse forcément oisive en des courses interminables à travers la montagne.

*
* *

Un soir d'été, après une excursion à la Tournette, je m'étais arrêté, comme nous aujourd'hui, au village de Rovagny. Les prés en pleine floraison n'étaient pas encore fauchés. Vous n'avez pas idée de la plantureuse fécondité de nos prairies de montagne et de la profusion des fleurs qui s'y épanouissent brusquement au soleil de juin. Nos pâturages sont comme un jardin : les renoncules aux blancheurs de neige, les lis mar-

tagons aux magnifiques corolles tigrées, les myosotis d'azur foncé, les orchidées les plus étranges y foisonnent dans l'herbe haute et drue. Et quels parfums tout cela répand à la tombée du soir ! Après avoir dîné à l'auberge, je suivais un sentier qui zigzaguait à travers la prairie en pente et, grisé, halluciné à demi par ces odeurs qui s'exhalaient comme l'haleine voluptueuse de la terre, je me sentais repris par de lointaines superstitions d'enfance. Je me rappelais le temps où, tout jeune écolier, j'allais, au crépuscule, à travers les prés de mon pays, évoquant la fée qui, au dire de ma nourrice, donnait à l'herbe récemment fauchée sa senteur exquise. Je croyais alors fermement à l'existence de la *dame verte* des prairies, habillée d'une tunique de brins d'herbe et coiffée des blanches aigrettes de la spirée ulmaire. Ce qui me désespérait, c'est que j'arrivais toujours trop tôt ou trop tard pour la voir danser sur les fines tiges des graminées ; — mais le

lendemain on me montrait, dans le pâtis, des cercles où le gazon avait poussé plus vert et plus dru, et on m'assurait que c'était la place où la fée avait dansé en rond toute la nuit.

*
* *

Ce soir-là, à mesure que le crépuscule embrunissait davantage la prairie, mes croyances enfantines ressuscitaient plus vivaces :

« Certes, pensais-je, si à l'époque de ma dixième année je m'étais trouvé dans des prés aussi plantureux, aussi fleuris, aussi éloignés des villes et de la civilisation, j'aurais peut-être vu la *dame verte* surgir tout à coup d'une touffe de spirées ! »

Cependant, tandis que je m'enfonçais dans mes rêveries, la nuit devenait plus obscure, et soudain dans cette obscurité je perçus un bruit mystérieux, quelque chose comme un

frôlement d'étoffe parmi les herbes froissées. Je relevai la tête et, le cou tendu, les yeux fixés vers la pente assombrie d'où partait cette rumeur, je vis une indécise forme blanche onduler sur le vert sombre de la prairie... Au même moment, la lune se leva au-dessus de la Tournette. —Non, ce n'était pas un flocon de vapeur, ce n'était pas non plus une hallucination! — Cette forme svelte qui s'avançait, se baissait, se haussait là-bas, suivant une sorte de rythme silencieux, c'était bien une créature vivante. Je distinguais maintenant sa taille souple, son cou nu et le scintillement humide de ses yeux. Il me semblait même que, tout en marchant, elle murmurait un chant très doux, une sorte d'incantation fredonnée du bout des lèvres.

Peu après elle sortit de la pénombre, la lune l'éclaira en plein et je vis très nettement ses cheveux blonds formant comme une auréole autour de son clair visage, et ses

mains serrant contre sa poitrine une gerbe de reines des prés et de lis martagons... Ébloui et magnétiquement attiré, je m'élançai brusquement vers cette féerique apparition, mais au bruit de mes pas elle recula, puis s'envola plutôt qu'elle ne courût vers la maison où nous voici ; sa blancheur plongea dans l'ombre et s'effaça sans le moindre bruit, comme une nuée qui s'évapore...

*
* *

Je rêvai d'elle toute la nuit et le lendemain, sous un prétexte quelconque, je pénétrai dans la maison derrière laquelle elle avait si soudainement disparu. Une servante me fit monter sur cette galerie où nous sommes. Dans un vase de grès posé sur ce mur, je reconnus tout d'abord les lis martagons et les reines des prés qui m'avaient frappé la veille, et la vue de ces fleurs commençait à me convaincre que ma vision n'était pas

une pure chimère, quand la mystérieuse *dame verte* ouvrit une porte et se montra devant moi. — Ah! monsieur, la réalité dépassait encore le rêve! Dans la lumière du plein jour, Claudia était cent fois plus charmante qu'à la clarté de la lune. Blonde avec des yeux d'un bleu vert, un teint blanc, des lèvres souriantes, de beaux bras et de royales épaules, il y avait en elle un mélange de robustesse et de grâce qui enchantait le regard. Elle vivait seule dans cette maison avec un vieux grand-père; dès que nous eûmes échangé quelques paroles, je compris que mon sort était fixé, et que la prairie me retiendrait pour longtemps enchaîné, par d'invisibles liens, dans sa verte solitude. Je devins l'hôte assidu de cette maison perdue dans la montagne. Plus je voyais Claudia, plus je subissais le charme. Elle était bien l'émanation de la prairie plantureuse et fleurissante. Elle en avait la verdeur, l'éclat et le salubre parfum. N'êtes-vous pas de mon

avis ? Nous nous assimilons inconsciemment les propriétés et les sèves du sol près duquel nous sommes nés et vers lequel nous nous sommes penchés tout enfants. Nous en absorbons le suc, nous en respirons les subtils effluves. Claudia et la prairie étaient sœurs, elles s'aimaient, et quand, à mon tour, j'aimai Claudia, lorsque je l'eus épousée, elle me communiqua peu à peu une énergie et une tendresse puisées aux sources intimes de la nature.

Avec elle et pour elle, je repris du goût pour l'action; — non pas l'agitation fiévreuse de vos grandes villes, mais l'activité féconde et saine qui se modèle sur le travail productif et silencieux de la terre. Je n'ai plus quitté cette maison, je suis devenu campagnard ; Claudia et moi, nous avons vécu heureux ici pendant de longues années. Puis, un soir, la blonde fée des prés, la chère compagne de mon âge mûr, s'est évanouie dans la mort, presque aussi brusquement

qu'elle s'était jadis dérobée à mes yeux dans l'ombre de la maison paternelle, la nuit où je l'avais rencontrée pour la première fois. Mais la mort n'est pas l'anéantissement ; ce n'est que la transformation de la substance. J'ai fait enterrer Claudia au milieu des pâtis de la montagne, et en juin, quand nos fleurs alpestres s'ouvrent dans l'herbe drue, je crois voir encore ses yeux bleus me sourire à travers les corolles des gentianes et des anémones...

Mon hôte se tut ; dans le silence de la nuit tiède, le vent nous apporta l'odeur des foins coupés et des reines des prés, et il nous sembla sentir passer près de nous le souffle parfumé de Claudia, dont l'âme était éparse dans les herbes de la prairie.

VIEILLE ROMANCE

— Il y a longtemps qu'on l'a dit, murmura mon ami Tristan en secouant les cendres de sa pipe : les sons comme les parfums ont une magie toute-puissante. Rien ne surpasse le pouvoir d'évocation d'un vieil air que nous avons entendu dans notre jeunesse et qui résonne de nouveau à nos oreilles... Tiens, l'autre soir, dans un café-concert qui a pour spécialité d'exhumer les chansons jadis chères à nos grands-parents, une jeune femme costumée en matelot napolitain chantait une des premières romances de Gounod :

> Dites, la jeune belle,
> Où voulez-vous aller ?...

Encore que la chanteuse ne parût pas trop

comprendre le sens des vers de Gautier, néanmoins elle avait la voix fraîche, et le charme de la mélodie a suffi pour me ramener de trente ans en arrière. Mon ami, en un clin d'œil j'ai été transporté dans la petite ville poitevine où j'avais entendu cet air pour la première fois. J'ai revu avec une très précise netteté les rues silencieuses où l'herbe pousse, les maisons à pignons avec la tourelle qui sert de cage à l'escalier de pierre, la vallée touffue où la rivière lente et sinueuse coule à pleins bords sous les feuilles plates des nénufars, et il m'a semblé que je voyais aussi s'écouler ma prime jeunesse paresseuse et ensommeillée, toute fleurie de rêves, toute gonflée de timides désirs. Le lointain passé a ressuscité pour moi. J'ai cru être encore dans le salon du rez-de-chaussée, mesquinement meublé, où une jeune fille de vingt ans, assise au piano, chantait la barcarole de Gautier.

Les fauteuils de paille, le piano entre les

deux fenêtres dont les volets à demi clos laissaient passer un rayon de soleil, la chanteuse en robe de nankin pâle, avec ses cheveux retroussés et crêpés sur le front et des accroche-cœurs sur les tempes, — la coiffure à la mode en ce temps-là ; — j'ai revu toutes ces choses et j'ai éprouvé de nouveau les sensations d'autrefois.

*
* *

La jeune fille s'appelait Éveline. Elle était pâle, un peu maigre, avec un regard fier et des mines dédaigneuses. On était encore romantique alors ; son air maladif, ses yeux bruns noyés de mélancolie, ses façons de regarder avec hauteur les gens qui la coudoyaient et de passer à travers les détails prosaïques de la vie comme un ange qui secoue ses ailes, me pénétraient d'admiration et me soulevaient de terre ; je l'aimais avec un lyrisme tout platonique :

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?...

Où elle voulait aller, je n'en savais rien, mais je l'aurais suivie jusque dans les nuages. Je la dévorais des yeux, j'aurais donné tous les trésors — que je n'avais pas — pour baiser l'ourlet de sa robe, et, si elle m'avait demandé « la fleur d'Angçoka », j'aurais été la lui chercher jusqu'au fond de la rivière. Mais elle ne me demandait rien, elle ne tournait pas la tête quand j'étais derrière elle, et si par hasard ses regards tombaient sur moi, ils glissaient sans s'y arrêter comme deux gouttes d'eau froide le long d'une toile cirée. Elle n'accordait aucune attention à ce garçon de dix-huit ans qui sentait encore son collège, et qui, pour elle, était une non-valeur. Si j'avais eu plus d'expérience, j'aurais compris que cette *jeune belle* savait fort bien, pour son compte, où elle voulait aller. Elle rêvait, tout en modulant ses roulades, de s'embarquer pour la mairie avec

quelque mari sérieux, — le nouveau notaire ou le substitut de l'endroit. — Mais j'avais le cerveau tout embrumé de fumées sentimentales et mon lyrisme romantique m'aveuglait.

*
* *

Ah ! si j'avais été plus clairvoyant ou moins coquebin, je me serais aperçu que la femme du vieux propriétaire, chez lequel Éveline faisait de la musique, me regardait précisément avec cette même attention que je prodiguais en vain à la chanteuse. Mme Cailleteau avait trente ans ; c'était une Poitevine pur sang, rondelette, potelée, pulpeuse, avec une petite bouche en cerise, des yeux noirs et de jolis cheveux châtains. Pour elle, le garçon de dix-huit ans, bachelier de la veille, n'était pas une quantité négligeable, et, maintenant que j'y resonge, je crois qu'elle n'eût pas demandé mieux que de

m'aider à devenir licencié ès sciences amoureuses. La chose eût été facile. Le mari, vieux et cassé, joueur comme les cartes, passait toutes ses soirées au café des Halles ; il ne rentrait qu'à dix heures et on l'entendait venir de loin dans la rue déserte et sonore. Tandis que M. Cailleteau jouait sa consommation aux dominos, moi je tenais compagnie à Mme Cailleteau dans le salon du rez-de-chaussée où le piano ouvert et les fauteuils de paille me parlaient encore d'Éveline. J'étais tellement idiot que j'employais ces heures de tête-à-tête à entretenir la dame des grâces et des mérites de la jeune fille. Elle ne m'écoutait que d'une oreille ; à chaque instant, elle m'interrompait pour me prier de glisser un tabouret sous ses pieds ou de rattacher un bracelet sur son bras nu, très rond et très ferme. Parfois, sous prétexte qu'elle avait peur, la nuit, dans le corridor, elle me demandait de l'accompagner dans la pièce voisine où elle avait oublié un livre, et tou-

jours il lui arrivait de trébucher dans l'obscurité et de s'appuyer contre mon bras en poussant de petits cris effarouchés. Peine perdue, hélas! je ne bronchais pas. J'avais la tête trop occupée d'Éveline, et puis pour moi, gamin de dix-huit ans, une femme de trente ans paraissait d'un âge déjà mûr; à mes yeux, son vieux mari déteignait sur elle...

*
* *

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller?...

Je sais bien maintenant où je voudrais aller! Je voudrais rattraper mes dix-huit ans et la saison d'été où la jolie Mme Cailleteau, le soir, dans le salon aux sièges de paille, perdait toujours ses pantoufles et me priait sournoisement de les lui remettre, service que je lui rendais le plus innocemment du monde.

Quelle gaspilleuse que la jeunesse, quelle manqueuse de coche !... Pauvre de moi ! je ne m'aperçus que Mme Cailleteau était jolie et je ne compris son manège que la veille du jour où je devais partir pour prendre ma première inscription de droit.

Ce jour-là, j'avais eu un gros crève-cœur, ayant appris le mariage de l'idéale Éveline avec le notaire, et j'étais allé le soir conter mes doléances à Mme Cailleteau. Je n'en finissais pas et ma jérémiade dura bien deux heures. La petite dame haussait les épaules et agitait nerveusement son pied dans sa pantoufle trop large. A la fin, impatientée, elle se leva :

— Bah ! dit-elle, vous vous consolerez à Paris et vous apprendrez la vie... Allons ! bon voyage, embrassez-moi !

Et nous nous embrassâmes.

— Ah ! soupira-t-elle, quel nigaud vous êtes... et si vous aviez voulu !...

En même temps, ses lèvres se posèrent

sur les miennes d'une si affriolante façon, que je reçus soudain un coup de lumière. Je la serrai à mon tour contre mon cœur en murmurant de confuses tendresses.

Trop tard! Le pas du mari résonnait dans la rue déserte; Mme Cailleteau s'échappa de mes bras, mit un doigt sur ses lèvres ; je remontai chez moi et depuis je ne l'ai plus revue...

La voile ouvre son aile,
La brise va souffler...

La voile m'a emporté bien loin de la petite ville poitevine; la brise a soufflé trente années de plus sur ma tête. Maintenant, Éveline doit être une notaresse honoraire, prude, sèche et bilieuse. La pauvre Mme Cailleteau doit être ridée et blanche; — et moi-même je ne vaux guère mieux, bien que je tressaille encore en entendant la romance de Gounod.

Et, là-dessus, mon ami Tristan, ayant

terminé son histoire, ralluma sa pipe en fredonnant mélancoliquement :

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?...

AMOUR A FLEURS DOUBLES

Avant de devenir député, Philippe des Villards avait été un peu poète. Même il avait publié un volume de sonnets : *les Vignes en fleur*, qui avait été fort goûté des artistes et des délicats ; mais la poésie ne lui ayant pas donné immédiatement la notoriété qu'il ambitionnait, il l'avait cherchée du côté de la politique et s'était présenté aux suffrages des électeurs de son département. Bien qu'il eût une particule et qu'il possédât au bord de la Gartempe une gentilhommière que les paysans du canton s'obstinaient à appeler « le château », il fut élu en tête de la liste radicale et devint en peu de temps un des *leaders* de l'Extrême-Gauche. Parfois le métier lui semblait dur et il regrettait en

secret l'heureux temps où il cherchait pour ses quatrains et ses tercets, des rimes opulentes et rares; mais il faisait contre fortune bon cœur, piochait les questions sociales avec résignation et s'appliquait tout comme un autre à mettre le budget en équilibre. Même un jour il fut nommé rapporteur d'un projet de loi sur les bouilleurs de cru. Il avait bonne envie de décliner cet honneur et de passer la main; toutefois, comme il était d'un pays où les vignerons distillent tous les marcs de leurs raisins, il n'osa refuser de peur de compromettre sa réélection.

Quand arrivèrent les vacances de juillet, il résolut, après s'être acquitté de cette corvée, de se débarbouiller « avec un peu d'ambroisie », c'est-à-dire d'aller se retremper en pleine nature, et il partit pour la Savoie. Il flâna sur les bords du Léman, visita Évian, gagna Chamonix par Martigny, puis se dirigea vers la Tarentaise par la pittoresque route de Mégève à Flumet et à Ugines. Il atteignit

ainsi Faverges par une belle soirée d'août, après avoir passé toute une journée au grand soleil; fourbu et alourdi, il soupa à peine et s'enquit d'une voiture qui pût le conduire le lendemain matin au bord du lac d'Annecy. Le seul véhicule disponible était une étroite diligence dont le coupé avait été déjà retenu par trois voyageuses venant d'Albertville, de sorte que Philippe dut se contenter d'une place de banquette à côté du conducteur.

*
* *

On partit dès l'aube, et, comme Philippe était en retard, ce fut à peine si, en grimpant sur l'impériale, il put apercevoir le bout du nez des voyageuses du coupé; mais quand on descendit au ponton du Bout-du-Lac pour attendre le bateau à vapeur, il eut le loisir de les regarder à son aise. Elles avaient la tournure d'élégantes étrangères voyageant pour leur plaisir; deux d'entre

elles étaient jeunes, la troisième, plus mûre, paraissait une dame de compagnie ou une parente chargée de chaperonner les deux autres. L'une des jeunes femmes, très brune, avait des cheveux d'un noir foncé, une bouche assez grande aux lèvres très rouges, des sourcils qui se rejoignaient presque et des yeux noirs dont l'expression rappela incontinent à des Villards les yeux d'une femme qu'il avait aimée au temps jadis; — l'autre était svelte, élancée, avec un visage à l'ovale allongé, des cheveux châtains, des yeux très rieurs et une bouche spirituelle s'ouvrant sur des dents éblouissantes.

Tandis que Philippe dévisageait curieusement ses compagnes de voyage, il était lui-même de leur part l'objet d'un examen minutieux, et comme il avait trente-quatre ans, bonne mine, les épaules robustes, le teint brun, les yeux bleus et la barbe noire frisée, l'examen ne fut pas à son désavantage. Lorsqu'on s'installa sur le bateau, les

voyageuses rôdèrent autour des bagages, avisèrent la valise du député, y déchiffrèrent sournoisement son nom écrit à l'encre sur la toile grise, puis revinrent s'asseoir innocemment à l'arrière, à quelques pas du banc où Philippe contemplait le paysage fuyant dans les brumes du matin.



Le lac était charmant, d'un bleu verdi, encore un peu obscurci par l'ombre fraîche des sommets. De légères buées blanches fumaient sur les prairies du fond, puis remontaient en flocons neigeux sur les flancs noirs des montagnes dont les crêtes dentelées et les cols mollement échancrés étaient seuls éclairés d'une blonde lumière argentée. Dans cette exquise fraîcheur, les deux visages, si divers, des jeunes femmes avaient chacun un genre différent de beauté et de séduction, qui agissait alternativement sur

l'imagination très excitable de Philippe. Le poète se réveillait en lui et, sans en avoir l'air, il écoutait la conversation animée de ses voisines. Elles étaient cousines et avaient toutes deux un accent assez prononcé où des Villards crut reconnaître la musique du parler bordelais. La châtaine se nommait Julie; la brune aux sourcils épais, Lazarine. Philippe fut d'autant plus vite au courant de ces détails que les deux cousines parlaient très haut et comme des personnes qui ne seraient pas fâchées d'entrer en conversation avec le voisin. Même, lorsqu'on fut à moitié route, celle qui s'appelait Lazarine se tourna de son côté et lui demanda s'il pensait que le bateau arriverait à temps pour qu'on pût prendre à Annecy le train se dirigeant vers Aix.

— Vous ne trouverez pas de train, répondit Philippe; celui dont vous parlez n'existe que les jours de marché, c'est-à-dire le mardi et le vendredi, et, comme c'est aujourd'hui

jeudi, vous devrez attendre le train d'Aix jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Sur quoi les deux voyageuses firent une moue de désappointement, puis se mirent à chuchoter ensemble en se poussant du coude. Enfin la châtaine, Julie, adressa à son tour la parole à Philippe et lui dit en rougissant jusqu'aux yeux :

— Pardonnez-moi, monsieur, une demande indiscrète. Mais n'est-ce pas à l'auteur des *Vignes en fleur* que j'ai le plaisir de parler?

Visiblement flatté, des Villards répondit affirmativement.

— Ah! monsieur, ajouta-t-elle, je vous dois de si bonnes heures de poésie! Permettez-moi de vous en remercier.

Philippe répliqua modestement que tout le bonheur était pour lui. La glace fut rompue et la conversation s'anima. Des Villards trouvait les deux cousines très attrayantes : Julie avait plus de gaieté et de grâce enve-

loppante; mais Lazarine, avec ses lèvres couleur d'œillet rouge, ses sourcils noirs et ses yeux flambants, réveillait dans le cœur du député je ne sais quels voluptueux souvenirs. A mesure qu'on approchait d'Annecy, il constatait, non sans un certain émerveillement, qu'il était à la fois amoureux de la châtaine et de la brune. Aussi, pour rester plus longtemps auprès d'elles, n'hésita-t-il pas à leur proposer l'arrangement suivant :

— Au lieu de perdre votre temps à Annecy, leur dit-il, pourquoi ne visiteriez-vous pas les gorges du Fier?... Vous y déjeuneriez et vous reprendriez le train d'Aix à trois heures. Si vous me le permettiez, je me ferais un vrai plaisir d'être votre guide.

La proposition fut acceptée avec enthousiasme. Sur le quai d'Annecy, on loua un landau. La dame de compagnie monta à côté du cocher, Philippe s'installa sur l'une des banquettes à côté de Julie, Lazarine s'assit en face d'eux et l'on partit pour les gorges.

Le voyage fut charmant. Philippe était quasi ensorcelé par le sourire et la grâce espiègle de la châtaine, dont le corps svelte frôlait agréablement le sien au moindre cahot de la voiture ; mais en même temps il était attiré par les magnétiques regards de Lazarine dont les genoux effleuraient ses genoux. — Honni soit qui mal y pense ! entre ces deux séduisantes personnes, il éprouvait d'amoureuses émotions qui se confondaient et se complétaient harmonieusement. Pendant le trajet, il tira tous les feux d'artifice de son esprit et égrena en l'honneur des deux provinciales toutes les perles de son rosaire poétique. Il en fut récompensé par un redoublement de grâces et de câlineries féminines, que la châtaine et la brune prodiguèrent à son intention et qui semblaient se faire concurrence.

Quand on visita les gorges, dans les rochers du *Corridor*, il se trouva un moment seul avec Julie, et, comme il lui tendait le

bras pour franchir un pas difficile, il lui baisa longuement le poignet en murmurant : « Je vous adore ! » Mais quand on eut atteint la *Chaire*, Julie étant restée en arrière, Lazarine se pencha pour cueillir une campanule : il dut la soutenir au-dessus de l'abîme, si bien qu'elle resta un moment dans ses bras et qu'il la serra contre son cœur silencieusement, tandis que le noir regard de la brune s'enfonçait délicieusement dans le sien. Au retour, on déjeuna si gaiement et si longuement qu'on manqua le train d'Aix et qu'on résolut de coucher à l'auberge de Lovagny. A mesure que la soirée avançait, Philippe s'apercevait combien il lui était difficile de tenir la balance égale entre les deux cousines qui commençaient à se jalouser et s'évertuaient à ne jamais le laisser seul avec l'une d'elles. La position devenait embarrassante. Pourtant le soir, tandis que Julie visitait les chambres, il resta en tête-à-tête avec Lazarine dans la

salle ombreuse où ils avaient dîné. L'obscurité emplissait cette pièce, on ne voyait plus que les yeux de Lazarine qui brillaient comme deux vers luisants. La tentation était trop forte. Philippe s'approcha, prit les deux mains de la brune cousine entre les siennes et posa ses lèvres sur ces deux yeux flambants.

Au même instant, une lumière emplit la chambre et quelqu'un dit : « Ah ! » d'une voix stupéfaite. — C'était Julie qui rentrait avec une bougie à la main...

Des Villards demeura ébaubi et stupide. Un moment il fut tenté de saisir les deux cousines dans ses bras et de les couvrir de baisers en leur criant : « Je vous adore toutes les deux ! » Mais il manqua d'audace, et quand il reprit un peu d'aplomb, Julie et Lazarine étaient parties furieuses, chacune d'un côté. Des Villards monta fort décontenancé dans sa chambre solitaire et y dormit fort mal en songeant à la figure qu'il

ferait, le lendemain, en présence des deux cousines.

Quand il se réveilla assez tard, l'auberge était profondément silencieuse. Il s'habilla, descendit le cœur battant et demanda à l'hôtesse si ces dames étaient levées.

— Ces dames ! s'écria la bonne femme. Oh ! mon pauvre monsieur, elles sont parties par le train de six heures du matin, et, pour sûr, elles sont déjà arrivées à Aix...

Philippe des Villards resta un moment bouche bée, comme un enfant qui a laissé échapper un papillon et qui regarde piteusement sur ses doigts la poussière des ailes de l'insecte envolé. Puis, peu à peu, il se remit.

« Au fait, se dit-il avec philosophie, ce qu'il y a de mieux dans la fleur, c'est le parfum, et j'en ai respiré deux aux aromes singulièrement distincts et savoureux. Tenons-nous-en là. »

Et il repartit par le premier train qui filait sur Genève.

VENDANGES

Elles se sont faites ici sans bruit et très rapidement. — En deux ou trois jours, les vignes qui tapissent la base des montagnes du lac d'Annecy ont été dépouillées de leurs raisins, et cela sans tapage, presque sans chansons. Ayant encore le souvenir très vif des rustiques bacchanales qui accompagnaient autrefois les vendanges dans mon pays de Lorraine, j'ai été étonné de la taciturnité et du peu d'entrain des vignerons savoyards. On me dit que cela tient à la médiocrité de la récolte depuis plusieurs années. Le *mildew* et le *phylloxera* ont épuisé les ceps ; on remplit moitié moins de cuves qu'au temps passé et on a la perspective d'en remplir moins encore l'an prochain, car la

maladie s'étend comme une tache d'huile sur le vignoble. Tout cela jette un froid et arrête les chansons dans les gosiers des vendangeurs.

Du moins le vin sera bon. On vendange tard ici, et les raisins clairsemés ont eu le temps de mûrir pendant les premières semaines d'un octobre très clément. Dans ce coin de terre exposé au midi et protégé du vent du nord par le Roc de Chère, un bon soleil clair chauffe les vignes plantées comme en espalier le long des pentes abruptes et pierreuses. Pourtant, l'autre vendredi, il y a eu une alerte; la neige, qui jusqu'alors s'était bornée à blanchir les hautes cimes, est brusquement descendue sur le vignoble. Par violentes et épaisses giboulées, elle tourbillonnait sur le village et voilait de son pâle floconnement toute l'étendue du lac; elle se tassait par plaques sur les feuilles rougies des ceps et donnait au paysage une physionomie absolument hivernale. Par moments,

la bourrasque s'apaisait, un coin de bleu se montrait par une déchirure et tout à coup une blonde *soleillée* enveloppait un coin de la rive dans une transparente auréole fumeuse. Peu à peu, tout le ciel s'est éclairci, la nuit est survenue, froide et semée d'étoiles, et le lendemain on a pu constater les ravages causés par cette soudaine et brève apparition de l'hiver dans ce pays quasi méridional : — tous les pampres roussis et recroquevillés, les dahlias du jardin flétris et noircis par la gelée, et au pied des noyers dégarnis une large jonchée de feuilles mortes.

*
* *

Aujourd'hui tout s'est rasséréné. Le ciel est bleu, le lac a retrouvé son azur lustré; un chaud soleil inonde de lumière les montagnes entièrement blanches, sauf aux endroits où la neige est déjà fondue et où les bois étalent leurs vives teintes d'au-

tomne. Le contraste de ces couleurs violentes à côté de cette blancheur virginale n'est pas une des moins charmantes surprises du paysage montagnard. Le rouge sanglant des cerisiers, des trembles et des érables, le brun carminé des poiriers sauvages, le roux violacé des hêtres, le noir des sapins éclatent en notes tapageuses sur l'arrière-plan neigeux. Les reliefs des hautes cimes s'accusent davantage, en même temps que les contours paraissent plus veloutés. Sur les pentes des pâturages élevés où la neige reste immaculée, les sapins épars prennent des attitudes fantastiques; on croit à chaque instant les voir remuer, comme s'ils montaient à l'assaut des crêtes les plus aériennes.

Tout en bas, les hameaux sont en rumeur. Dans chaque vigne, les femmes en chapeau de paille à fond plat, les hommes en gilet de laine, se hâtent de cueillir le raisin. Le lac est sillonné de barques qui filent mollement

sur l'eau scintillante ; ce sont les gens de la montagne d'Entrevernes qui possèdent des vignes sur la rive opposée et qui partent en vendange. A mesure que la journée avance, on voit glisser sur l'eau calme de grands bachots pleins de raisins qu'on emmène au pressoir. — Quand les grappes cueillies ont rempli une corbeille, les vendangeuses les vident dans la *bennette* ou *bannette*, sorte de hotte à longs manches que les hommes portent sur leurs épaules, après avoir coiffé au préalable une sorte de capuchon ou *chaperon* de toile matelassée qui garantit la tête et le cou contre les froissements de la charge. Ces allées et venues de vignerons encapuchonnés de gris et le dos chargé de la *bennette* noire de raisins, est une des notes les plus caractéristiques de la vendange savoyarde. On verse le contenu de la hotte dans un cuvier qu'on nomme la *gerle* et qui est fixé sur les ridelles d'un char traîné par des bœufs. C'est dans cet équipage qu'on

amène la vendange au cellier où les hommes l'entassent dans la cuve, tandis que dans une demi-obscurité on entend gémir la vis du pressoir tout ruisselant du marc des premières foulées.

*
* *

Tout en prêtant l'oreille aux discrètes rumeurs de la vendange, je vagabondais autour des celliers de l'*Abbaye*, cette ancienne demeure où les moines, possesseurs de tout le vignoble, faisaient jadis de plantureuses vinées et festoyaient joyeusement, si l'on en croit la chronique. — Le soleil se couchait au sommet du Semnoz, dans un semis de nuages d'un rose saumoné ; par places, le lac reflétait dans son eau verte et unie ces couleurs empourprées ; sur le port, en avant de l'Abbaye, des massifs de marronniers d'un roux orangé avaient jonché le sol d'une partie de leurs feuilles, et, plus loin, une vigne vierge, tapissant tout un pan de mur

de la vieille demeure abbatiale, coupait d'une large tache cramoisie la tonalité fauve de ces feuillées roussies par l'automne. Ce tapage de couleurs ardentes se continuait sur les hauteurs, très loin, jusqu'aux contreforts au-dessus desquels la Tournette neigeuse se détachait sur un ciel d'un bleu de turquoise. Aux dernières lueurs du couchant, la neige de cette montagne géante se teignait d'une exquise nuance rose, et sur ce rose suave une vapeur blanche très fine, en planant vers le *Fauteuil*, mettait une ombre portée d'azur très clair. Dans les marronniers, des rouges-gorges gazouillaient discrètement, et plus loin, sur la route d'Augon, un vendangeur plus gai que ses confrères, ou plus allumé par le vin doux, lançait à plein gosier le refrain d'une chanson rustique. — Cette soirée de fin de vendange, d'une couleur si harmonieuse et si richement variée, d'un calme si reposant et si attendri, m'a fait une impression inoubliable.

*
* *

Ce matin, tout est terminé. Les vignes, veuves de raisins, balancent leurs pampres flétris au tiède soleil d'octobre. Les vendangeurs sont partis ; seuls, les grappilleurs de l'arrière-saison, les rouges-gorges, parcourent le vignoble, en quête de quelques grains oubliés. Tout à l'heure j'en ai aperçu un à quelques pas. Il ne semblait nullement farouche et ne s'est point envolé à mon approche. Perché sur un échalas, gonflant son poitrail roux et dodelinant de la tête, il me regardait avec son œil noir et avait l'air de dire : « Dépêchons-nous, picorons la dernière grappe et buvons le dernier coup de soleil ; l'hiver va venir ; en cette saison, chaque journée ensoleillée est un jour de grâce. Jouissons-en vite et pleinement ! » — J'ai suivi son conseil et je m'en suis allé cueillir les dernières gentianes violettes, là-haut où le soleil rit sur la neige..

A LA GRANDE-CHARTREUSE

« Tac ! tac !... L'office !... » Je m'éveille en sursaut sur le lit de couvent où je dormais tout habillé, et j'entends le même heurt et le même avertissement se répéter aux portes des cellules voisines, puis un pas traînant s'éloigner dans les profondeurs des couloirs. Un reste de lune, découpant en losanges sur la brique nue la vitre sans rideaux, éclaire très suffisamment ma cellule meublée de deux chaises de bois blanc, d'une table et d'un prie-Dieu. Il est minuit moins un quart et mes voisins s'habillent à la hâte. On se groupe dans les couloirs obscurs et on se rend à tâtons à la tribune de la chapelle, dont la porte donne sur un corridor central situé au premier étage. Du haut de cet

observatoire, on domine dans toute sa longueur la nef étroite et haute, mystérieusement et imparfaitement éclairée par deux lampes lointaines. — Tout à coup, par des portes latérales, un à un, les pères et les frères, encapuchonnés, une lanterne sourde à la main, émergent de l'ombre et se casent dans leurs stalles. Deux cierges s'allument et leur lueur unie à celles des lanternes dissipe à demi l'obscurité. Les moines s'agenouillent; il y a un moment de rumeurs sourdes, de mouchements bruyants et de toux prolongées, puis un *chut!* sévère fait tout rentrer dans l'ordre et l'office commence, psalmodié sur un ton lugubre par cinq ou six voix qui se relaient. Par instants, dans cette ombre mouvante, le maigre rayon d'une lanterne laisse apercevoir un capuchon blanc, une main qui tourne un feuillet, un profil de religieux qui se lève pour l'antienne ou s'agenouille pour le *Gloria Patri*, et c'est tout. Dans la tribune supérieure, les

visiteurs chuchotent, peu recueillis; il y a un va-et-vient de curieux ouvrant ou refermant la porte du couloir, et je m'imagine, à tort sans doute, que la conscience d'être donnés ainsi chaque nuit en spectacle à une troupe sans cette renouvelée de badauds doit singulièrement troubler la ferveur pieuse des bons pères. En somme, l'impression que laisse cet office de nuit est médiocrement religieuse, et j'ai quitté la tribune légèrement déçu.

*
* *

Du reste, ce sentiment de déception s'était déjà produit à la vue de la Grande-Chartreuse elle-même. On ne peut nier que la route qui conduit au couvent ne soit très belle à partir de Saint-Laurent-du-Pont. Lorsqu'on pénètre dans ce qu'on appelle le *Désert*, on est frappé par le grand caractère de ces forêts presque vierges, élevant leurs

murailles de verdure de chaque côté de l'étroit défilé où roule le torrent du Guiers. Du bas de cette gorge boisée, où serpente une route artistement construite par l'administration forestière, on se trouve comme au fond d'un énorme puits de verdure dont les margelles seraient formées par de formidables roches grises, situées à un millier de mètres. Malheureusement l'entrée de cette verte solitude est déshonorée par deux établissements industriels qui y font tache : — la *Fourvoirie* où les pères distillent leur liqueur, et une vaste fabrique de ciment. — Quand on a dépassé ces deux usines, on arrive enfin au vrai *Désert*, un désert aux vertes fraîcheurs, aux mélodieux bourdonnements d'eau, aux aromatiques odeurs résineuses. La végétation forestière y est magnifique. Il y a là des ormes, des hêtres, des sapins et des frênes d'une robustesse, d'une élégance et d'un élan admirables. Après deux heures de montée, les bois s'éclaircissent. On atteint

un plateau de prairies encaissées dans un cirque de roches boisées. Là s'étale la masse grise des bâtiments du couvent : — hauts toits d'ardoises à l'air trop neuf, grands murs trop blancs, clochetons et clochers trop luisants, nombreux pavillons reliés entre eux par des cloîtres ; — en somme, un peu de l'aspect de l'établissement de Sainte-Anne contemplé du haut du chemin de fer de Sceaux.

L'hospitalité est largement pratiquée par les religieux à l'égard des visiteurs. Cela semble même une anomalie, lorsqu'on se souvient que les fils de saint Bruno se sont voués au silence et à la solitude. Le frère portier passe son temps à ouvrir et à fermer la lourde porte d'entrée pour donner accès aux touristes. Il est vrai qu'il se dédommage en vendant des *alpenstocks* aux excursionnistes qui veulent tenter l'ascension du grand Som. La porte franchie, on traverse une cour ornée de maigres parterres de

fleurs et de deux jets d'eau, et on pénètre dans la partie du couvent réservée aux hôtes. Là un frère, installé dans une sorte de cantine où des cochers boivent de petits verres de chartreuse, reçoit votre carte, vous indique une cellule et vous fait connaître les heures des repas.

Les étrangers laïques dînent en commun dans une vaste salle, ornée de gravures anciennes et de photographies, où règne une vague et fade odeur de victuailles qui rappelle les réfectoires de collège. Le dîner est invariablement maigre ; le menu est frugal, mais abondant et très proprement servi. Il est défendu de fumer dans l'intérieur du couvent, mais la défense ne s'étend pas à la cour d'entrée où le soir, après souper, de nombreux groupes allument cigares et cigarettes. Cette cour fleurie, avec ses deux jets d'eau qui ne cessent jamais leur frais gazouillement, est charmante au clair de lune. La nuit qui tombe et la clarté lunaire velou-

tent les toits, ôtent aux bâtiments leur couleur crue, leur aspect trop neuf, et donnent une sensation de paix, de rassérénement et d'aménité hospitalière.

*
* *

Si l'hospitalité offerte aux hommes est aimable, je n'en dirai pas autant de celle accordée aux dames. Naturellement celles-ci ne franchissent pas le seuil du couvent. Elles sont reléguées dans un bâtiment annexe, qui se nomme l'*Infirmerie*, et qui est situé, comme une léproserie, à l'écart des édifices conventuels. Cette habitation, qui tient à la fois de l'auberge et du couvent, est administrée par des religieuses qui sont bien les pecques les plus rechignées et les moins accueillantes ayant jamais porté un béguin de sœur converse. Elles reçoivent comme des parias les visiteuses infortunées que les maris ont dû se résigner à laisser entre leurs

mains. Les chambres mises à la disposition des dames y sont toutes à deux ou à trois lits, et on les y loge de gré ou de force, en leur imposant une compagne de chambrée choisie à l'aventure. Ce que cette promiscuité peut avoir de désagréable est facile à comprendre; ce désagrément est encore aggravé par les procédés à la fois mielleux et acides employés par les sœurs à l'égard des visiteuses, qu'elles semblent considérer comme des victimes absolument abandonnées à leur merci. — Le dîner des dames, maigre comme celui des hommes, mais composé de la desserte du monastère et servi avec la grâce dont j'ai parlé plus haut, achève de rendre ce séjour insupportable aux malheureuses reléguées. Aussi attendent-elles avec anxiété le moment où, après la visite du couvent, les maris viendront les délivrer de cette captivité d'Égypte.

*
* *

La visite de la Chartreuse a lieu quatre fois par jour : à huit heures, à dix heures, à midi et à quatre heures. Les visiteurs, attroupés à la suite d'un frère transformé en cicerone, parcourent successivement les salles du chapitre, les réfectoires, la chapelle, la bibliothèque — qui paraît peu fréquentée — et les cloîtres. Bien que le silence soit recommandé, cette exhibition ne se fait pas sans bruit, et on se demande comment le recueillement des pères peut s'accommoder de cette quadruple tapageuse promenade, qui se renouvelle tous les jours, du printemps à l'automne. — Ce qu'on montre de plus curieux aux visiteurs, c'est le long cloître du treizième siècle qui avoisine le cimetière des religieux et sur lequel ouvrent les cellules ou plutôt les appartements des pères, car chaque cellule se compose d'une antichambre, d'une chambre à coucher, d'un

étroit cabinet de travail, au rez-de-chaussée ; d'un bûcher, d'un atelier et d'un jardinet assez négligé, dans le sous-sol. Chaque porte est ornée d'une inscription latine, tirée des psaumes de David, de l'Évangile ou de l'Imitation, et qui paraît être choisie par le père lui-même. Quelques-unes de ces devises sont d'un choix très ingénieux. J'ai noté celle-ci au passage : « *Sobrii, simplices et quieti.* »

Quand la visite est terminée, le frère qui l'a dirigée et qui nous amène sous le porche principal, ouvre immédiatement la porte d'une pièce, moitié bureau, moitié comptoir, où sont étalés sous des vitrines, rangés dans des armoires, des chapelets, des médailles et des bouteilles de chartreuse, que le même frère débite au plus juste prix. Chaque visiteur, après avoir fait sa provision et réglé sa dépense, prend congé du religieux. Les maris vont arracher leurs femmes au supplice de l'*Infirmerie ;* puis on voit cheminer vers les voitures des files de touristes,

les bras chargés de flacons d'élixir ou de chartreuse jaune et verte. J'avoue que cette descente de bouteilles m'a gâté l'admirable paysage forestier qui encadre le couvent, et j'ai regagné Saint-Laurent-du-Pont en répétant en mon par-dedans cette devise qui me revenait comme une ironique obsession : « *Sobrii, simplices et quieti.* »

A LA BELLE ÉTOILE

Par le col de la Bournette, nous étions descendus dans les Beauges. — Un pays d'un charme tout pastoral et primitif que ce canton des Beauges. — Les montagnes y sont vertes de la cime à la base, avec de vastes pâturages étendant pendant des lieues leurs prairies en pente, encadrées dans de silencieuses forêts de sapins et de mélèzes. Des ruisseaux, dans leur lit creux bordé de vernes, dévalent de tous côtés et mêlent la fraîcheur de leur bouillonnement aux sonneries lointaines de la *clarine* des vaches éparses dans les pâtis. Parfois, les bêtes sont perchées si haut qu'on ne les distingue pas; on entend seulement les notes tintinnabulantes de la *clarine* pendue à leur cou, et

ces tintements de clochettes invisibles semblent la musique mystérieuse de ces intimes solitudes.

Nous avions déjeuné longuement à Bellecombe, attendant à l'ombre de l'auberge que le soleil de l'après-midi fût moins brûlant, et vers quatre heures, sac au dos, nous nous étions décidés à escalader la pente rocailleuse qui mène au col d'Entrevernes. Nous marchions *plan*, pour me servir de l'expression savoyarde empruntée à l'italien (*piano*, *pian*, d'où on a fait *plan*), et trois bonnes heures s'écoulèrent avant que nous eussions atteint les prairies tourbeuses qui revêtent l'échancrure du col. — Là, on avait fait une halte. On s'était allongé sur l'herbe rase et chacun avait allumé sa pipe ou sa cigarette, tandis que le soleil couchant colorait de rose les crêtes et les murailles blanches du Charbon. Cette pause, agrémentée de fumerie et de causerie, nous avait paru si douce, que nous l'avions prolongée jus-

qu'au moment où le crépuscule avait commencé à brunir le fond des vallées, et où, dans le ciel couleur vert d'eau, là-bas, au-dessus des roches de Rougemont, l'étoile de Vesper nous avait avertis qu'il était temps de songer à se mettre en quête d'un gîte.

*
* *

En même temps que Vesper, du reste, notre estomac nous stimulait. Le déjeuner de Bellecombe n'était plus qu'un vague souvenir, et nous nous demandions où nous irions souper. Chacun se remit sur ses jambes et l'on descendit allègrement à travers les pâturages humides qui dominent le val d'Entrevernes. Nous avions arrêté de concert que nous souperions dans ce dernier village et que nous y passerions la nuit. Hélas! nous avions compté sans notre hôte! Après avoir longé l'unique rue, force nous fut de constater que non seulement

Entrevernes ne possédait pas le moindre cabaret, mais encore que personne ne se souciait de nous y donner à souper. Les gens de ce village perdu dans la montagne sont d'une sauvagerie excessive; ils ne parlent que le patois savoyard et semblent vivre dans une respectueuse terreur des agents de la régie, ce qui les pousse à se montrer inhospitaliers, de peur d'être dénoncés aux *rats de cave* comme vendant du vin en fraude.

-- Retournez sur vos pas jusqu'à la Planche, nous dit enfin un paysan; il y a là une maison où on donne à boire et où vous pourrez peut-être coucher...

Nous voilà donc rebroussant chemin, en quête de ce gîte qui fuyait toujours. A l'endroit où la route s'enfonce dans les sapins, nous atteignons le hameau de la Planche et nous finissons par découvrir une maison à la façade de laquelle se balançait le bouquet de genévrier symbolique. Les volets étaient

clos, le cabaret semblait dormir. Nous frappons à la porte également close, et, à la parfin, un volet s'entr'ouvre, montrant une tête coiffée d'un bonnet de coton bleu :

— N'est-ce pas ici l'auberge ?

— Peut-être bien !

— Pouvez-vous nous donner à souper et à coucher ?

A la tremblante clarté des étoiles, l'homme au bonnet bleu nous toise en écarquillant les yeux, puis répond :

— Oh ! nos lits ne sont pas assez bons pour des messieurs comme vous... Descendez jusqu'à la Thuile...

Là-dessus, le volet se referme, et nous revoilà, tout déconvenus et maugréant, forcés d'errer à l'aventure à travers les pâturages silencieux...

*
* *

Tout à coup, au détour du bois de sapins, à une centaine de pas, nous enten-

dons des tintements de clochettes et nous apercevons à travers les broussailles la rougeur d'une flamme dansante, vers laquelle nous nous dirigeons. — Des pâtres assis autour d'un feu de souches et de ramilles veillaient là, tandis que le bétail épars se rassemblait pour passer la nuit dans un chalet ou plutôt un appentis absolument rudimentaire. — Les pâtres, eux, ne craignaient ni les règlements de la régie ni l'inquisition des *rats de cave*, et ils nous laissèrent nous asseoir à leur feu; ils nous offrirent même de partager leur souper : — du pain, du beurre, des pommes de terre et de l'eau claire. — Après avoir couru le risque d'errer à jeun toute la nuit à travers des sentiers inconnus, cette hospitalité élémentaire nous paraissait délicieuse. Le feu était réchauffant et la pelouse n'était point trop humide. Enveloppés dans nos plaids, nous nous étendons sur l'herbe moelleuse et nous dégustons notre frugal souper,

qu'assaisonnent l'odeur aromatique des sapins et le salubre parfum des reines des prés épanouies au bord du ruisseau voisin.

*
* *

La belle nuit d'août pleine d'étoiles ! Si belle qu'à la contempler nous ne pensions plus à dormir. L'air était d'une entière pureté. Les astres, dans cette atmosphère limpide et transparente, semblaient avoir grossi et s'être rapprochés de nos têtes. De toutes parts, les constellations s'ouvraient comme des fleurs féeriques dans le jardin de la nuit. Du côté du nord, Cassiopée ressemblait à la tige brisée d'un lis aux boutons d'argent. Un peu plus haut, la Grande-Ourse dressait en l'air son étrange chariot; au zénith, la couronne boréale arrondissait sa guirlande lumineuse; tandis que le Bouvier au couchant et la Vierge au midi paraissaient secouer les perles diamantées de leurs par-

terres géométriques. Puis, du nord au sud, à travers ces floraisons d'astres, le Chemin de Saint-Jacques avait l'air d'être semé d'une vague et laiteuse jonchée de roses blanches fraîchement tombées. — A droite, à gauche, de tous les points du ciel, des étoiles filantes se détachaient du fouillis des astres étincelants, et, dans leur chute, rasaient de leur flamme errante les crêtes des roches voisines...

Parfois, du fond des bois de sapins, la plainte quasi humaine d'une chouette retentissait dans le silence et provoquait les exclamations des petits pâtres accroupis autour du feu. D'autres bruits nocturnes se mêlaient à ces mélancoliques cris d'oiseaux de nuit : — musique tremblotante des grillons, bêlements de chèvres, tintements de sonnailles, et, tout au loin, le roulement sourd d'une charrette attardée ou le jappement d'un chien réveillé dans une maison isolée.

Les pâtres furent longtemps avant de

s'endormir. Ils s'entretenaient en patois savoyard des incidents ordinaires de leur vie peu mouvementée. De temps à autre, l'un d'eux se levait pour aller quérir des branches mortes qu'il jetait sur le foyer, et alors la flamme se ranimait, rougeoyait et promenait des ombres énormes sur les pâtis montueux. Peu à peu ils se sont tous assoupis, et nous-mêmes, à la tiède chaleur du brasier, nous avons commencé à cligner de l'œil.

*
* *

C'était un demi-sommeil, à chaque instant interrompu par les pétillements de la braise et les mystérieuses rumeurs du pâturage. Chaque fois que nos yeux se rouvraient, de doux scintillements d'étoiles nous jetaient leurs lueurs rassurantes. Les nuits d'août ne sont pas très longues. Vers quatre heures du matin, la sensation de l'aube qui blanchissait nous réveilla. Les *clarines* des

vaches recommençaient à tinter et les pâtres étaient déjà debout. Malgré les fraîcheurs de la nuit, le ciel était resté limpide. Une à une, les étoiles pâlies s'y évanouissaient, et, du côté de l'Orient, par l'échancrure du petit col qui fait communiquer la Planche avec le lac d'Annecy, on apercevait très loin, revêtu d'une belle couleur bleu foncé, le roi des Alpes savoyardes, le Mont-Blanc, que l'approche du soleil teignait insensiblement en rose, et qui tout à coup se découpa sur l'azur dans l'éblouissante beauté de ses aiguilles et de ses pics de neige, baignés d'une adorable lumière matinale.

SOUHAITS DE NOEL

J'aime à flâner le long des quais en toute saison, car c'est là qu'on jouit pleinement de la beauté magnifiquement variée du paysage parisien. L'eau, le ciel, les arbres, l'architecture s'y unissent harmonieusement pour charmer les rêveurs et les artistes. A chaque pas, la physionomie de ce panorama unique au monde change d'expression et éserve aux yeux des surprises, des fêtes toujours nouvelles. Sous la coloration d'une lumière sans cesse modifiée, tantôt grise et discrète, tantôt éclatante et presque méridionale, les paysages se succèdent, grandioses ou intimes, majestueux ou familiers, vivants toujours. — L'autre après-midi, en cheminant ainsi, le nez et les yeux au vent,

« comme un poète qui prend des vers à la pipée », je me suis heurté sur le quai aux Fleurs à un jeune sapin qui reposait contre le parapet sa cime verdoyante et ses pieds empaquetés dans une toile d'emballage. Je me suis rappelé que nous approchions de la nuit du réveillon et que ce sapin était destiné à devenir un arbre de Noël. L'arbuste était déjà d'une belle venue ; ses branches vertes et drues exhalaient une aromatique et salubre senteur forestière ; à ses pieds, un petit tas de terre noire, tombée sans doute par une fente de la toile qui enveloppait les racines, avait gardé l'odeur humide du sol moussu d'où il avait été arraché. La vue d'un arbre forestier dans Paris réveille toujours en moi une pitié fraternelle en même temps qu'une nostalgie des grands bois de ma province, et je me suis surpris adressant la parole à cet arbre de Noël, comme à un vieil ami :

« Sapin vert, d'où viens-tu ? Sur quel ver-

sant de montagne as-tu poussé ta jeune tige résineuse? Serais-tu par hasard une de ces frêles semences dont je regardais, il y a quelques années, les germes s'ouvrir sur le chemin qui va de Gérardmer à la Schlucht? Es-tu né sur l'un de ces sommets des Vosges d'où l'on contemple à la fois le pays resté français et la terre alsacienne qui n'est plus nôtre?... Toi aussi, frère, tu as subi un sort pareil à celui des provinces qui nous ont été arrachées. On t'a enlevé tout jeune au sol natal et te voilà jeté, frissonnant et déraciné, sur le pavé d'une ville étrangère. Ta croissance est arrêtée en pleine sève et tu n'élanceras pas ta tige svelte parmi les cimes verdoyantes de la forêt. Pourtant, si précaire que soit ta destinée, elle peut être utile encore, et dans ce milieu nouveau où tu es transplanté tu as un rôle bienfaisant à jouer. — On va te chamarrer de rubans et de dorures; on suspendra à tes branches des jouets de toute forme et de toute couleur, et pendant la nuit de

Noël, dans un salon ruisselant de lumière, tu apparaîtras comme un arbre de féerie aux regards émerveillés des enfants. Tu allumeras la joie et la convoitise dans tous ces yeux jeunes et limpides; tâche aussi d'allumer des sentiments plus mâles et plus durables dans les cœurs de ces bambins qui seront des hommes un jour.

« O sapin de la montagne, entre dans ce milieu mondain, comme une fée verdoyante de la forêt. Insuffle à ces poumons parisiens un peu de l'air salubre et fortifiant qui souffle là-haut sur les sommets où tu as laissé tes frères, les libres sapins des Vosges. Oblige ces cerveaux surchauffés et enfiévrés à penser un peu à la province, qui ne comprend rien à leurs étroites passions politiques, à leurs haines, à leurs querelles, à leurs emballements de la veille et à leurs dénigrements du lendemain; — à la province qui s'étonne, qui souffre et se décourage. Puis, toi qui es né sur une zone frontière, montre-leur

l'étranger qui écoute à notre porte, se moque de nos fanfaronnades et se frotte les mains au bruit de nos dissensions intérieures. Insinue-leur que le patriotisme ne consiste pas à prendre des airs de matamore et à crier : « Revanche ! revanche ! » dans les rues ou dans les réunions publiques ; — qu'il faut moins parler de nos provinces perdues et les aimer davantage, en se souvenant que les nouveaux maîtres de l'Alsace-Lorraine font durement payer aux pays annexés chaque parole imprudente qui nous échappe, — et que c'est surtout en conservant les vertus françaises, en maintenant la France unie, respectée et forte, qu'on perpétuera dans le cœur des jeunes générations d'Alsace-Lorraine l'esprit de retour et le culte de l'ancienne patrie.

« O sapin né en pleine forêt ! infuse à ce petit monde que ta venue va réjouir l'amour de la simplicité et de la sincérité, deux qualités qui ne sont plus guère de mode à notre

époque où, sous prétexte d'originalité, les esprits s'évertuent à être quintessenciés, tourmentés et bizarres ; où l'on se grise de boissons frelatées en haine de l'eau pure, et où l'on prend volontiers la grossièreté pour le naturel. Inspire-lui l'horreur des phrases vides et prétentieuses, le mépris du charlatanisme, le dégoût du cabotinage. Dis à ces jeunes âmes que le monde n'est pas aussi laid qu'on veut le leur persuader ; que le pessimisme n'est qu'une mauvaise digestion morale, — et que la vie n'est ni bonne ni mauvaise en soi. Elle est ce que nous la faisons. Nous voyons les phénomènes extérieurs à travers des verres de couleur qui se teignent en noir ou en rose, selon les dispositions et la culture de notre esprit. C'est à nous d'assainir et de clarifier notre âme, afin d'avoir une vision nette et sereine des choses.

« Si pendant ce réveillon de Noël, ô sapin de la montagne ! tu murmures tout cela aux oreilles des jeunes gens et même des hommes

mûrs, assemblés autour de toi ; — si tu répands en plein Paris ces effluves fortifiants que tu as emportés de la forêt, — tu n'auras pas été arraché en vain à ta clairière natale. Tu auras apporté aux enfants des hommes le plus beau et le plus précieux des cadeaux de Noël, et, tandis qu'au dehors tinteront les carillons de la messe de minuit, nous pourrons, autour de tes branches vertes et parfumées, chanter comme dans les récits évangéliques : « *Hosanna au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* »

16401. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.